Norbert ZONGO

LE PARACHUTAGE

Roman

Avant-propos

- Qui t'a dit d'écrire au président ?

J'ouvrais la bouche pour répondre quand une gifle claqua, sèche, comme un coup de tonnerre. Une autre plus violente suivit. Puis une troisième, puis plusieurs. Je me couvris les tempes des deux mains. C'était un midi, non, un matin, non, un soir, non… Dans mon esprit, le temps fondait peu à peu, comme un morceau de beurre dans une marmite chaude en cette journée du 27 mars 1981.

- Pourquoi as-tu écrit au président ?

Malgré mes bourdonnements d'oreilles, je compris la question du gendarme de la section spéciale.

- Où sont les preuves, eus-je le courage de crier ? Le gendarme ouvrit rageusement un tiroir de son bureau et jeta à ma figure une feuille volante. Je la saisis et, avant de la lire, j'osai :

- À quelle adresse écrit-on à un tel président ? Est-ce un tract ou une lettre ? Elle n'a pas d'en-tête et elle n'est pas signée. Après tout, est-ce intelligent d'écrire à un président pour l'insulter ? Autant faire un tr…

Un coup de poing me renversa avec la chaise. Ce furent les dernières questions que je posai en une année entière de détention dont trois mois fermes de cellule. Trois jours plus tard, j'étais accusé « d'atteinte grave à la sûreté de l'État. »

- Tu es subversif et dangereux. À cause de toi quatre cents de nos étudiants sont menacé à l'étranger. Le plus pire (sic), c'est que tu es un antimilitariste dangereux, très dangereux même. Tu écris des bêtises sur la politique. Et comme tu réclames des preuves je vais te les donner.

Le gendarme jeta sur la table un paquet. Je lus : "Le parachutage" ; c'était mon manuscrit que j'avais envoyé aux Éditions CLE de Yaoundé, il y avait cinq mois de cela. Je voulus savoir comment et pourquoi "Le Parachutage" était parvenu dans les mains de la gendarmerie. Mais je me rappelai ce que valaient les questions et me tus.

Depuis ce jour, je compris tout, tout, c'est-à-dire la nature réelle d'un certain pouvoir en Afrique, le caractère suicidaire de toute opposition, de toute contestation, mais surtout le devoir qui incombe à tous les Africains conscients de lutter, de se battre pour une Afrique plus humaine, débarrassée des cellules - mouroirs et des légions de tortionnaires à la solde des présidents-fondateurs, guides-éclairés, créateurs du parti unique.

Béni soit le jour où des Africains pourront défiler, pancartes à la main, pas pour sublimer souvent le règne d'un cancre, médiocre tyran drapé de « démocratie », mais pour désapprouver la politique d'un pouvoir dont ils auraient contribué à asseoir les fondements de sa légitimité. Le sous-développement serait alors vaincu.

LE PARACHUTAGE

Le soleil poussait nonchalamment sa porte de nuages et regardait d'un œil encore bouffi de sommeil la ville qui s'éveillait. L'horizon se teignit de pourpre. Le jour naissait.

Les boîtes de nuit finissaient de vomir leurs noctambules qui se mêlaient aux lève-tôt couche-tard : monde hétéroclite fait de marchandes, de curés, de boulangers, de muezzins, d'ouvriers…

Les rares buildings érigeant par-ci, par-là, leur masse, trouaient le brouillard du matin qui submergeait la ville.

Un nouveau jour se levait : un nouveau sursis de vie pour les millions de désœuvrés et de miséreux d'Afrique. Pour eux, il apportait au mont – combien déjà très haut – des souffrances des années et des jours précédents, son amer rajout de misère.

Encore un nouveau jour : un sursis de vie pour des milliers d'hommes-cancrelats, peuple méconnu des prisons abjectes des présidents-fondateurs-guides éclairés d'Afrique.

Encore un nouveau jour : la continuation d'un exubérant bonheur pour des milliers d'hommes auxquels la vie n'avait rien "refusé", peuple de tortues intellectuelles à carapaces de diplômes ou d'argent, moralement invertébré, pour lequel il était aussi normal d'exploiter, d'asservir l'Homme que d'exploiter ou de maltraiter son âne.

Encore un nouveau jour qui se levait sur ce monde, le nôtre : terrible paradoxe où les dieux se définissent par les diables et où l'esprit se mesure à l'aune de la matière. Ce monde à l'incompréhensible dualité où le bien tient la main du mal, où l'enfer fait corps avec le paradis.

Monde où l'affamé squelettique côtoie l'obèse.

Monde de l'eucharistie et de la pilule.

Monde des Brigades-rouges et de la Croix-Rouge.

Mais aussi en Afrique, monde du président-dieu et du militant-votant, « l'homo applaudicus ».

Le jour était né. L'armée de mendiants avait pris d'assaut les devantures des grandes banques bourrées d'argent, occupant ses éternelles positions stratégiques pour avoir les quelques jetons qui lui permettront de voir un autre jour naître demain.

Les buildings, véritables nids de tisserins s'animaient. Ils avaient déjà avalé un grand nombre de personnes, travailleurs comme chômeurs en quête de boulot. Leurs escaliers résonnaient du martèlement des chaussures. Les crépitements des machines à écrire, telles des rafales d'armes automatiques, s'ajoutaient aux grésillements des téléphones et aux voix humaines pour instaurer une ambiance de marché africain.

Mais n'exagérons pas. Tous les buildings ne connaissaient pas cette ambiance. Au centre de la ville, sur une petite colline se dressait un building, au milieu d'une très vaste cour, grand champ de fleurs. Il se distinguait par son architecture et la haie d'hommes armés jusqu'aux dents qui entouraient la cour et en interdisait l'accès.

Vu de l'extérieur, on eût dit un temple, une église ou une mosquée. Car le calme qui régnait dans la cour était impressionnant.

C'était plutôt une banque, un palais – coffre où l'État, la « nation » et le « peuple » gardaient leur trésor inestimable : leur illustre Fils, Guide-éclairé, Père-fondateur, Leader-bien aîmé qui a tout créé, tout, surtout les prisons et le parti unique.

Et qui créé tout.

C'était de ce palais-coffre-fort, usine de discours et de décrets que le premier fils du peuple gouvernait le pays.

C'était de ce sanctuaire qu'il construisait la patrie : la sienne, entre quatre murs.

C'était de ce temple que le président-dieu Gouama gérait le destin de plusieurs millions d'hommes habitant la République Démocratique de Watinbow.

Silence, le dieu travaille !

* * * *

La lourde voix d'un interphone grésilla.

- Monsieur Marcel, Marcel, Marcel… Monsieur le conseiller… Mon conseiller… Marcel…

- Monsieur le Président ! J'arrive, votre Excellence ! Tout de suite, à vous Excellence ! Je suis à vous mon Président !

Marcel était dans le pays depuis le jour où le président de la nouvelle République de Watinbow avait débarqué d'un DC 6 en brandissant du haut de la passerelle à l'immense foule hystérique venue l'acclamer à coups de tam-tams, de cors et de fusils à pierre, une sacoche de cuir luisant en criant :

- Je vous apporte l'Indépendance !

On hurla et on dansa des jours et des nuits durant. Dans les églises et dans les mosquées, on avait expliqué que cette indépendance n'était pas le signe de l'avènement de Satan, comme celle que les « communistes » voulaient installer il y a deux ans.

Mais la sacoche était très petite pour contenir un objet de valeur, pensèrent certains à haute voix dans la foule. Peut-être l'indépendance était en or, répondirent d'autres. Le Président Gouama ne l'avait pas montrée. Mais elle devait être bel et bien dans la sacoche. Il n'y avait qu'à voir la haie de gendarmes et de gardes qui empêchaient d'approcher la sacoche et son porteur.

Marcel, c'était le « conseiller » que le maître d'hier, devenu depuis l'atterrissage du DC 6 présidentiel un ami fidèle et un partenaire sincère, a délégué pour aider le nouveau président dans ses apprentissages d'indépendance.

- Où étais-tu passé Marcel ? Avertis Monsieur l'Ambassadeur que j'irai au prochain sommet de l'OUA dans dix jours.

- Oui Monsieur le Président. C'est vrai, votre présence est plus que nécessaire pour aider à résoudre les graves crises qui menacent l'existence même de l'Organisation.

Votre lucidité et toute l'estime conséquente que vous témoignent tous vos pairs seront le ciment qui comblera les lézardes de cet édifice.

Je vais commencer à rédiger l'allocution que vous y prononcerez dès ce soir.

- Attention Marcel ! Je pense qu'il nous faut entendre d'abord Monsieur l'Ambassadeur. Es-tu sûr que votre pays n'a pas changé de position au sujet des problèmes que nous aurons à débattre ?

- Sûr votre Excellence. Il n'y a pas de changement.

- C'est vrai Marcel. Ce sont toujours les mêmes vieux problèmes.

- Penses-tu qu'un jour la RASD puisse siéger sans difficultés à l'OUA ?

- Votre Excellence, c'est possible mais pas souhaitable.

- Personnellement, je me pencherais du coté de la RASD, s'ils n'étaient pas sous la houlette du communisme impénitent ces Sahraouis.

Ah le communisme ! C'est la peste moderne. Les diplomates et les étudiants en sont les rats propagateurs. Notre monde porte le communisme comme une plaie ulcéreuse sur les fesses ; tant qu'elle est là, impossible de s'asseoir pour se reposer.

Ou nous arrivons à radier le communisme, ou le communisme radiera le monde libre. Et ce sera la fin du monde.

Si tu ne m'avais pas contredit dès les tous débuts de l'indépendance, maintenant que j'avais réglé le compte à ces fils de Satan. Il fallait que toute demande d'emploi, à la fonction publique ou ailleurs fût contresignée par le catéchiste ou l'imam du quartier ou du village du demandeur.

- Votre Excellence, je vous répète que vous vous seriez créé des ennemis pour rien.

- Je persiste à croire que j'avais raison. As-tu déjà vu un paysan communiste ? Ce sont des imbéciles de fonctionnaires ou salariés des autres secteurs qui optent pour le communisme.

- Monsieur le Président, ne revenons pas sur cette vieille discussion. Je comprends votre haine du communisme, mais…

- Oui, c'est ma formation au séminaire…, non Marcel, ce n'est pas que ça. Tout homme capable de distinguer l'or du cuivre, comme on le dit dans ma langue, est capable de comprendre que le communisme est la pire chose vers laquelle un être humain puisse tendre.

Souvent j'ai envie de dire tout haut aux ambassadeurs des pays de l'Est : foutez-nous la paix ! Rentrez chez vous. Mais avec l'hypocrisie que vous appelez diplomatie, on se tolère, on se congratule à l'occasion.

L'autre jour pendant que je décorais l'ambassadeur de l'URSS, j'avais envie de le gifler. Quand j'approche un communiste, j'ai une sensation bizarre, indéfinissable.

- C'est exact votre Excellence ! Les communistes sont en réalité des assoiffés de sang, des terroristes.

- Vois comment ils occupent les pays des autres ! Et ils osent chercher à se justifier ! Non, j'enrage.

Le drame est que des esprits constipés, de type primaire, solidement amarrés à une déplorable ignorance et réfractaires aux exigences de notre monde africain n'hésitent pas à trouver des similitudes entre l'invasion barbare de l'Afghanistan et les opérations de sauvetage au Zaïre, au Tchad et en Centrafrique. Tu ne me croiras pas Marcel, lorsque je t'aurais dit que les auteurs de telles aberrations ont des licences, des doctorats. C'est à croire qu'ils les ont volés. Avec mon certificat d'études primaires indigènes, qui vaut bien sûr plus qu'un doctorat, je ne déraisonnerai jamais ainsi.

- Très certainement votre Excellence. Votre certificat d'études primaires indigènes est incomparable aux petits doctorats de ces petits étudiants. Vous avez le niveau d'un professeur…

- Comment ? Veux-tu me comparer à ces petits professeurs des collèges ?

- Non, mon Président. Je parle des professeurs au-dessus des docteurs.

- Ah bon, d'accord !

Parlant de la confusion entre aide et invasion, je disais que nous avions des liens séculaires avec les occidentaux, n'est-ce pas ?

- Très certainement votre Excellence. Nous sommes presque des frères.

- Voilà ! Les Français, les Belges, les Anglais etc. nous ont colonisés. Nous leur devons tout. Nous coopérons depuis des siècles. Qu'ils viennent à notre appel nous aider à résoudre certains de nos problèmes, quoi de plus normal ?

- Rien de plus parfait, mon Président.

- Mais, se lever un beau matin et envahir son voisin parce qu'on est super-puissant, pour l'empêcher de choisir la voie qu'il juge la meilleure pour son peuple est un crime contre l'humanité. Un crime odieux, rien d'autre. Un crime.

Et dans tout ça j'en veux aux Etats-Unis. Ils auraient pu anéantir la Chine et l'URSS avant que ces nids de vipères ne donnassent leur couvée.

- Nous déplorons la politique d'apartheid, mais il faut reconnaître qu'elle est un moindre mal à côté du communisme.

- Je suis tout à fait d'accord avec vous, Marcel. D'ailleurs tu sais bien que beaucoup d'entre nous entretiennent de bonnes relations personnelles avec les autorités d'Afrique du Sud et d'Israël. Ils ont d'efficaces services de renseignements qui nous mettent à l'abri des manœuvres sordides et machiavéliques, des sanguinaires communistes. Et puis, l'Afrique du Sud et Israël ont de très bons médecins.

- Pour le cas d'Israël, comme votre Excellence l'a vu au début de la rupture des relations diplomatiques, j'étais farouchement pour le maintien du statu quo. Ce fut la plus grosse erreur des pays africains.

Il fallait prévoir que les Arabes préféreraient déverser leur trop plein de pétrodollars en Occident, pour des achats qui vont des usines aux poupées, que d'aider l'Afrique à sortir de sa misère. Les minables subsides qu'ils vous donnent de temps en temps, ne sauraient remplacer l'assistance technique israélienne.

- Pour ces Arabes, mieux vaut ne pas en causer. Pour leur arracher mille dollars d'aide, en dehors des crédits de constructions de mosquées ou d'écoles coraniques, il faut se lever très tôt et surtout se coucher très tard. Quand vous allez chez eux, ils vous étalent avec orgueil leurs richesses insultantes comme pour vous dire « Tendez la main, mendiez d'abord avant d'avoir quelque chose ! » C'est tout juste s'ils ne vous font pas chanter des versets du Coran comme le font les petits « garibous » des écoles coraniques qui passent de porte en porte pour demander l'aumône. Et des racistes en plus.

- Monsieur le Président, ces Arabes ne s'intéressent qu'à leur nouvelle vie idyllique que leur permettent les pétrodollars. Ce que le grand prophète a enseigné dans le saint livre du Coran ne les intéresse plus.

Un arabe suit la voie du prophète à dos de chameau ou d'âne mais pas en luxueuse Mercedes ou en Cadillac blindée.

Dans l'allocution, je voudrais des mots foudroyants, pour condamner l'apartheid en Afrique du Sud et réclamer la paix au Tchad. Ah le Tchad, totalement mis en lambeaux par des fils inconscients.

Je veux des mots durs pour condamner la course aux armements des superpuissances.

- C'est tout Excellence ?

- Vois toi-même ce qui manque. Ah, j'oubliais, il faut réclamer aussi une partie pour les Palestiniens. Des gens insupportables ces Palestiniens. Ils ont été trompés par les communistes et ils ont démarré avec des attentats, sinon leur problème aurait pu trouver une solution. Tant pis pour eux ! Bref, mentionne leur cas. Peut-être que d'ici là Israël aura fini de les bombarder. Je n'ose pas dire exterminer à cause des femmes et des enfants.

- Excellence, je voudrais aussi parler du Nouvel Ordre de l'information.

- Comme tu veux. Si tu veux rejoindre Mattar Mbow dans son délire, tu es libre. Je ne sais pas qui lui a fourré tout ça dans la tête. Bref, je te laisse le soin de voir ce qui pourra renforcer notre image de marque à l'extérieur.

- J'ai déjà tracé votre itinéraire, Excellence.

- Déjà ?

- Oui, mon Président. Je vous le lis : Paris, Bonn, Bruxelles, Londres, Dakar à l'aller. Au retour : Dakar, Paris et vous revenez.

- Magnifique Marcel. Tu agis toujours comme si tu lisais dans mon cerveau.

- J'en suis très flatté votre Excellence ; Je dois faire ce périple avant vous, comme vous le savez, pour préparer le terrain.

- À Paris et à Bonn vous aurez des rencontres avec des hommes d'affaires pour discuter de leur participation à la réalisation de certains projets de développement.

- Des dîners d'affaires ou des rencontres ?

- Des dîners d'affaires votre Excellence.

- Ah bon ! Je veux des mots précis. Très bien Marcel. Prends souvent du repos mon cher.

J'ai une bonne nouvelle pour toi. Tu sais, j'ai réussi à débloquer la première tranche du prêt de la banque mondiale pour le projet agricole dans le Sud du pays.

Tu iras en Suisse… tu comprends Marcel ?

- Très bien votre Excellence.

Le Président Gouama éclata de rire, et avec jubilation il poursuivit :

Pas besoin d'un tableau noir. Tu comprends toujours facilement. Cette fois c'est dix millions de dollars. La Banque n'a accordé que dix-sept millions. Tu en auras un million pour tes prochaines vacances.

Marcel, je t'aime beaucoup. Grâce à toi je connais le bonheur… Pas de fausse modestie, tu as fait beaucoup pour moi, pour ma famille et même pour mon pays.

- Très honoré et très heureux de vous l'entendre dire Excellence. Mon souhait est de vous servir très bien ; et surtout pendant longtemps.

Tu as oublié quelque chose de très important… à Paris. Devine.

- Ah ! J'avais oublié de relever le montant de toutes vos dernières actions en France. Quelle mémoire !

- Ce n'est pas ça Marcel.

- Oh oui ! Je vois Excellence. On n'avait pas résolu le problème du terrain que vous vouliez acheter en province.

- À côté ! Approche que je te le souffle à l'oreille.

Le Président et son conseiller s'esclaffèrent. Le Président Gouama enchaîna.

- Il m'en faut une comme ça (Il leva le pouce).

D'ailleurs tu connais mes goûts. Une poitrine bien développée, des fesses bien en relief. Peu importe le prix. Surtout pas les genres sahéliennes ; les sécheresses je n'en veux pas. Si tu retrouves celle de la

fois passée tu la reprends. Elle était vraiment douce. Avec une souplesse de chatte au niveau du bassin, elle vous enlace comme un serpent et vous suce comme une sangsue. Ah les blanches ! Elles connaissent, elles. À part les filles de joie, nos négresses sont très ignorantes. Elles s'étalent comme du bois mort…

C'est mon problème actuellement. Mon marabout m'interdit de me séparer de ma vieille came pour me remarier officiellement. Car, à ce qu'il paraît, elle est mon étoile. Donc sans elle pas de présidence. J'en souffre. Figure-toi, une femme que tu as épousée quand tu étais un commis d'administration ne peut quand même plus servir comme présidente ! Regarde autour de toi, tous mes pairs ont changé ; des femmes dignes d'être présidentes. Bref, parlons d'autre chose.

- Comptez sur moi Excellence, le maximum sera fait.

- Une chose aussi, en France et partout en Europe, je veux régler le cas des étudiants contestataires. Je ne veux plus qu'un seul d'entre eux réussisse à un examen.

- Je contacterai des recteurs et des professeurs à cet effet.

- Contacte aussi leurs locataires. Qu'on me les expulse tout le temps surtout à l'approche des examens. Je vais donner des consignes strictes à mes ambassadeurs.

- J'avais arrangé certaines affaires avec des éléments de la police chez nous. Faites-moi confiance. Des gens iront en tôle.

- Mon ami et frère Marcel n'oublie rien. Tout est minutieusement fait. J'adore cette minutie. Je la soulignerai quand je vais te décorer.

Je ferai le procès des prisonniers politiques à mon retour du sommet. Étudie le cas de chacun d'eux et donne la peine que la cour prononcera. Pas moins de trente ans pour Coulibaly et tous les autres responsables du bureau du mouvement national des élèves et étudiants. Ils ont d'ailleurs eu la chance. Sans l'intervention de Monsieur l'Ambassadeur, on n'en parlait plus. Plus de pitié pour les communistes.

- Justement, Excellence ! Je voulais… euh, c'est-à-dire…

- Allons Marcel, allons Marcel, sans gêne, dis ce que tu as à dire.

- Je comptais, Excellence, vous voir ce soir, pour un problème assez grave, loin des oreilles indiscrètes… parce que c'est assez grave.

- Ah bon ? Ferme cette porte derrière toi et raconte un peu. Tu as l'air préoccupé, de quoi s'agit-il ?

- Il s'agit… Excellence, il s'agit de la situation intérieure…

- C'est pas possible ! Au niveau des syndicats, nous avons remplacé les responsables douteux par de bons et loyaux militants. Le parti est en parfaite santé. D'où vient donc le mal ?

- Le problème vient d'un autre côté. Un de nos agents, un assistant technique qui enseigne au lycée, a découvert un mouvement estudiantin dangereux qui est soutenu par beaucoup de vos militaires. Les rapports de cet agent concordent avec ceux d'autres agents de l'assistance technique militaire…

- Mais, mais, mais, des communistes chez moi ?

- C'est de la subversion, Monsieur le Président.

- Il n'y a pas de subversion sans communisme. Ah ! Ah ! Ah !

Le visage du président Gouama était tout décomposé. Mais la surprise céda rapidement sa place à une noire colère. Deux énormes rides barrèrent son front massif. Ses tempes se gonflèrent, se dégonflèrent à la manière des crapauds barbotant dans les rivières débordantes des eaux des premières pluies.

Il arracha son téléphone, composa en grommelant un numéro.

- Qui appelez-vous Excellence ?

- Celui que je dois appeler, Marcel. Quand il viendra tu le verras.

C'est terrible, c'est terrible. Mais c'est terrible !

Gouama semblait sangloter, sa voix était sans timbre. Son conseiller Marcel faillit s'enfuir quand il explosa soudain :

- Faites rechercher tous les chefs de ce mouvement. Je veux leur liste complète. Je veux qu'on les pende ce soir, qu'on les fusille, qu'on les égorge, qu'on les, les, les…

Il s'affala sur son bureau.

- Calmez-vous Excellence. Nous avons tous les renseignements. Du côté des étudiants et des élèves, il n'y a rien à craindre. Mais du côté des militaires, c'est très dangereux. L'homme qui est en tête est estimé et a une expérience militaire. Son passé nous permet d'affirmer qu'il est l'un des officiers supérieurs de votre armée, s'il n'est pas le meilleur.

Le Président Gouama se leva comme mu par un ressort. Ses yeux flambaient. Il hurla

- Dis-moi son nom. Quel est son nom ? Qu'on le pende sur le champ.

Je vais téléphoner à Monsieur l'Ambassadeur, il faut des parachutistes ce soir. Combien ce chien a-t-il de sympathisants ? Réponds-moi au lieu de me regarder comme si j'avais porté un masque.

- Calmez-vous Excellence. Il faut ruser avec les forts. Le coupable est le commandant Keïta, responsable des paracommandos.

- Le commandant Keiiitaa ? Keiiitaa ? Ke i i ita. Celui que j'ai aimé et admiré le plus. L'officier pour moi, jadis, le plus fidèle, le plus sûr. Keïta veut m'écarter, me tuer, me tu-er ?

- Keïta monte un coup diabolique. Il gagne chaque jour beaucoup de sympathisants à sa cause, en racontant aux soldats que leurs chefs les volent et les briment, en les maintenant à des grades ridicules. Que votre armée est une armée de familles, seuls ceux qui ont des relations peuvent y aller et espérer atteindre avant la libération le grade de sergent.

Il affirme que les structures de votre armée sont coloniales et que pour vous, le militaire d'aujourd'hui est comme le tirailleur d'antan : une montagne de muscles au service d'un crâne aussi plein qu'un entonnoir.

Il a révélé aux soldats que le chef d'état-major des armées a détourné tout l'argent du nouveau camp qui devait être construit. Il affirme même que vous…

La sonnerie de la porte qui crépitait rageusement interrompit Marcel.

- Entrez, cria Gouama.

Le chef d'état-major des armées entra entre deux batteries de talons avant de se raidir comme une momie égyptienne dans un garde-à-vous.

- Tiens, tiens, combien de temps mets-tu entre ton bureau et la présidence ?

- Cinq minutes votre Excellence.

- Et depuis que j'ai appelé, il ne s'est écoulé que cinq minutes ? Kodio, tu sais lire une montre ?

- Oui, votre honneur. Seulement il y avait un embouteillage.

- Bon, tu es quand même là. Alors, que se passe-t-il dans ton armée ? L'armée que je t'ai confiée.

- Rien que Monsieur Marcel vous a peut-être déjà dit.

- Ça veut dire que tu étais au courant ?

- La trahison du commandant Keïta ne pouvait passer inaperçue.

Mais Monsieur l'Ambassadeur et Monsieur Marcel m'avaient dit de ne pas vous informer pour le moment avant qu'on ait toutes les informations en main. Maintenant c'est chose faite.

- Ainsi, mon armée veut me renverser, m'écarter, me tuer. Quel grade avais-tu quand tu as quitté l'armée coloniale ?

- Sergent, votre Excellence. Un simple sergent.

- C'est ça. Un simple sergent. Une bande de chômeurs, de désœuvrés que j'ai récupérés pour former une armée, voilà ce que vous êtes tous. C'est moi qui vous ai sauvé de la misère, du chômage. La récompense ? Un coup d'État.

Je vous ai repêchés pour les défilés. Rien que des tirailleurs au chômage que j'ai regroupés pour des défilés ; ils veulent ma place, ma peau, mon pouvoir.

- Excellence vous savez que je vous suis et resterai fidèle. Je le jure à nouveau.

Le lieutenant-colonel se mit à genoux, joignit les mains comme s'il voulait prier, baissa la tête.

- Je jure sur l'honneur et sur Dieu de vous servir toujours avec conscience et dévouement. Je le jure sur la ceinture de mon père.

- Lève-toi ancien sergent. Ce n'est pas votre faute, c'est la mienne. Qui m'a dit de créer une armée ? Vous seriez, qui petit tailleur, qui cultivateur, qui chauffeur de taxi, etc., et il n'y aurait pas de problèmes aujourd'hui.

Que veut-on ? Un de vos anciens compagnons d'armes qui a été sauvé du chômage comme vous a déserté son champ de manioc et est président aujourd'hui. Il s'est gradé déjà colonel. C'est tentant. Quelqu'un qui devait être chasseur de rats et qui se retrouve trois ans après l'indépendance, président !

Gouama piqua une vive colère.

- Où étiez-vous quand nous luttions pour arracher l'indépendance ? Où étiez-vous quand nous nous battions à Paris, à Londres, à Bruxelles… Où étiez-vous quand nous organisions le RDA, le PRA, le PAL…, pour donner aux peuples africains la liberté ?

- Nous n'étions rien Excellence. C'est vous qui avez tout fait. Nous ne faisions rien. Nous n'étions rien.

- Si, vous faisiez quelque chose. Vous aviez vos culs enfouis dans la boue du désert ou dans le sable du Vietnam. Vos culs pourris comme vos godasses.

Gouama donna un violent coup de pied dans le derrière du lieutenant-colonel Kodio. La colère secouait tout son être.

Il pivota sur lui-même et fixa son conseiller Marcel. Il a cru percevoir un sourire sur son visage.

- De quoi riez-vous Marcel ? Vous vous moquez de moi ?

- Pas du tout Excellence. Certainement pas mon Président. Je suis plutôt confondu ; seulement, vous avez dans votre colère, légitime, parlé de la boue du désert et du sable du Vietnam. C'est ce qui m'a fait sourire.

- Tu ris pour rien alors ? Ou tu es fou ou tu es bête. Et pour un conseiller ni l'un ni l'autre n'est recommandable.

Alors, sergent Kodio, que faisiez-vous quand nous nous battions pour libérer le pays et conduire nos peuples à l'indépendance ? Vous vous faisiez battre, battre, par les Vietnamiens et les Algériens.

Combien de recrues sont entrées cette année à l'armée ?

- Deux mille cinq cents comme vous l'avez demandé votre très Grand Honneur.

- Deux mille cinq cents nouvelles recrues. Deux mille cinq cent candidats à la présidence, autant de colonels, de généraux, de maréchaux de la défaite économique et politique de l'Afrique. Notre erreur historique est d'avoir créé des armées… pour des défilés.

Gouama transpirait de tous ses pores. Il tournait dans son bureau les mains derrière le dos comme un lion en cage.

- Sais-tu au moins lire, Kodio ?

- Oui votre Excellence. Ordonnez mon Président.

- Ouvre l'armoire derrière toi et prends un livre dans la dernière rangée du haut. Le titre est *Ma vision du monde* de Einstein.

- Votre Excellence, je lis ici *« Comment je vois le monde »*. C'est de Albert Einstein.

- Tu le connais ?

- Non votre très Grand Honneur.

- Et tu veux être président de la République !

- Certainement pas Ex…

- Tais-toi ! Des incultes, opportunistes par-dessus le marché.

Ouvre ce livre et lis la première phrase de la page quinze. Lis à haute voix.

- *« La pire des institutions grégaires se prénomme armée. Je la hais ».*

- Répète, répète jusqu'à ce que je t'ordonne de te taire.

Kodio répéta d'un ton ferme et à haute voix la phrase. Gouama faisait toujours le tour de son bureau, déplaçant mécaniquement coupe-papier, crayons, feuilles, cendriers, etc. Il était trempé.

- Ça va ! Continue avec la phrase qui vient en bas de cette page.

Le lieutenant-colonel Kodio se racla la voix, humecta.

- *« Si un homme peut éprouver quelque plaisir à défiler en rang aux sons d'une musique, je méprise cette homme. Il ne mérite pas un cerveau humain puisqu'une moelle épinière le satisfait… L'armée : le cancer de la civilisation ».*

- Répète, répète, hurla Gouama, les yeux exorbités. Kodio lut inlassablement la partie du livre qui lui avait été indiquée. Même la sonnerie de la porte ne l'interrompit pas.

- Qui est là, cria Gouama ?

- C'est Tiga votre Excellence.

Gouama se décrispa. Le nom semblait lui donner une soudaine assurance.

- Entre mon cher Tiga. Je m'apprêtais d'ailleurs à te convoquer.

Entre et ouvre les oreilles, mon ami. On prépare un coup d'État contre moi. Je saigne mon pays, mon peuple, pour payer gracieusement des gens à ne rien faire, sauf des coups d'État.

- Un coup de quoi ?

- Tu as bien entendu : un coup d'État.

- Et qui est ce bâtard qui ose l'imaginer ?

- Qui veux-tu que ce soit ? Les tirailleurs sénégalais bien sûr. L'un d'eux s'est déjà proclamé empereur ailleurs. Des bandits !

Kodio, sais-tu comment on appelle l'espèce humaine actuelle ?

Kodio leva les yeux au plafond et fit semblant de chercher.

- Pardon de l'injure ironisa Gouama. C'est l'homo sapiens. En Afrique c'est autre chose de nos jours. Nous avons le « pouvoirdocus leopardis ». Le pouvoirdocus est une espèce dangereuse sous d'autres cieux. Mais chez moi à Watinbow, le climat restera malsain pour son développement. Le pouvoirdocus leopardis. Sais-tu ce que c'est Kodio ?

- Instruisez-moi votre sommité. Je suis un analphabète à côté de vous. Je ne sais…

- La palisse ! Tu ne trouveras pas ce mot dans un dictionnaire. C'est le nom scientifique que je donne au militaire africain. N'oublie pas que j'ai fait du latin.

Revenons à nos pouvoirdocus leopardis pour ne pas dire à nos moutons.

Marcel, résumons : donc, le plus estimé de mes officiers, le commandant Keïta, sergent qui a fait ses preuves sous les bananiers d'Indochine, démobilisé et devenu jardinier dans son village… toute sa fortune se résumait à une vieille cantine rouillée, deux vieilles tenues kaki, trois boucs et quelques poulets ; ce sergent donc veut devenir président. Président du Watinbow que j'ai créé de mes mains. Président !

Sauvé par moi, aujourd'hui il roule en Peugeot 505. Et que veut-il ? Ma tête. Mon pouvoir. Mon pou… voir !

Combien sont-ils exactement Marcel ?

- Nous avons la liste complète votre Excellence. Elle est longue. Seulement sachez que Keïta se fait seconder par le commandant Ouédraogo de la même unité.

- Et qu'est-ce que vous aviez décidé de leur donner comme sanction, Kodio et Marcel ? Kodio d'abord.

- Excellence nous avons arrêté toute une stratégie. Mais je vais, avec votre permission, laisser la parole à Monsieur Marcel.

- Une stratégie pour éliminer des traîtres ? C'est la meilleure. Pourquoi ne pas faire comme toujours, saboter leur voiture pendant le week-end. S'ils n'y meurent pas on les achèvera à l'hôpital.

- Ce n'est pas sûr avec Keïta et Ouédraogo, mon président.

- Bon il faudrait organiser un banquet pour les empoisonner.

- Vous savez Excellence que ces deux-là n'aiment pas les cérémonies, et on dirait qu'ils ont un sixième sens.

- Pourquoi ne pas les abattre à coups de fusil ou de bazooka et même de canon si nécessaire. Pourquoi ? Pourquoi ?

Tiga, qui venait de parler, transpirait aussi de colère. Il était un conseiller très spécial du président. C'était lui qui coordonnait et exécutait les sacrifices décidés par l'équipe de sorciers et marabouts qui veillaient sur Gouama et son pouvoir.

Son visage osseux et ses longues moustaches qui y débordaient lui donnaient l'aspect d'un convalescent. Sa pomme d'Adam en saillie semblait se mouvoir aux ordres de ses gros yeux de hibou lorsqu'il vous fixait, et lui donner l'aspect d'un fauve prêt à vous dévorer.

Sous la veste ou le grand boubou, il portait toujours une petite chemise ne cotonnade parsemée d'amulettes. Chacun des doigts de sa main gauche (le pouce y compris) portait au moins deux bagues. Un tableau qui pouvait inspirer un peintre par ses multiples couleurs.

Sa vie était liée à celle du président.

- Laisse-les s'expliquer mon cher Tiga. Allez Marcel !

- Mon Président, nous avons arrêté ce qu'il faut faire.

Certes nous pourrions les faire éliminer, comme vous le dites, mais nous ne voulons pas qu'il y ait le moindre soupçon. Ils peuvent avoir des sympathisants cachés qui pourront un jour réagir.

- Trêves de commentaires ! Que faut-il faire ?

- Calmez-vous Excellence, nous sommes là pour vous aider. Ne vous inquiétez pas. Nous avons déjà tout arrêtés ce…

- C'est ça, laissez-vous tuer, tendez le cou, faites-vous égorger. « Calmez-vous, calmez-vous. » Savez-vous ce que vous dites ? Ma vie et mon trône sont en danger et Monsieur me demande de me calmer !

Faites bien attention toi et l'Ambassadeur, si votre pays a la main sur le mien, c'est parce que je suis là. Si je bouge, personne d'autre ne pourra contenir la horde de communistes. Ils nationaliseront toutes vos sociétés. Vos compatriotes bourgeois qui font le gros dos ici seront purement et simplement expropriés. Ça vous fera des chômeurs en plus, ainsi que la pacotille d'assistance technique dont on nous accable. Ça ne sait pas pousser une brouette et ça se dit technicien.

Marcel aussi commença à montrer des signes d'énervement.

- Monsieur le Président, tout cela arrive parce que vous n'avez pas voulu m'écouter dès le départ. Je vous ai conseillé de ne pas garder l'armée

de notre pays ; par orgueil, vous avez dit non. Vous voulez vous entourer de vos cousins, de vos neveux, etc. Il y a des réalités que vous refusez de voir de face. Vous voulez une armée pour défiler et qui vous rend les honneurs. Eh bien, vous l'avez eue. De quoi vous plaignez-vous ?

Je ne suis pas raciste, mais je reconnais la différence entre les races. Le noir est ingrat. Ce n'est pas moi qui le dis, même vos proverbes en parlent. Il est imprévoyant. Je ne dirais pas comme Jules Ferry : *« Le Noir peut vendre sa natte le matin parce qu'il ne pense pas qu'il fera nuit le soir »*, mais il faut reconnaître qu'il vous manque un esprit de suite. Vous avez été imprévoyant.

- Ainsi tu te mets à m'insulter à présent ?

- Pas du tout. Mais je ne peux pas tolérer que vous rejetiez vos erreurs sur les autres. Pourquoi n'avez-vous pas une base étrangère ? Vous seul le savez.

- Je suis indépendant. J'ai décidé de créer on armée. Pouvais-je penser que ces chiens que j'ai sortis du trou me mordraient ?

Il n'est jamais trop tard pour bien faire, ton pays reviendra.

- Il peut refuser de venir ; vous n'avez pas d'ordre à nous donner.

Gouama fulminait.

- Qu'il ne vienne pas s'il veut, d'autres viendront. J'en connais qui sauteront sur l'occasion. Si vous refusez, je fais appel à Israël et même à l'Afrique du Sud.

Et si ça ne suffit pas je constituerai une armée de mercenaires.

- Cette armée, la vôtre, n'en est pas une ? Le mercenaire est un soldat au service d'un homme ou d'un groupe d'hommes. Or vos soldats sont à votre service ou, tout au plus, au service de votre gouvernement, comme beaucoup d'autres soldats à travers le continent qui sont payés pour garantir le pouvoir de certains responsables. Vous avez des mercenaires qui s'ignorent.

- Ma sécurité n'a pas de prix. Et vous, ne dépensez-vous pas des fortunes pour de l'armement ? On dit toujours la sécurité du pays, mais c'est celle aussi des institutions qui permettent aux hommes de rester au pouvoir.

Et puis les républiques des ambassadeurs que vous aviez créées après les indépendances en Afrique doivent disparaître.

- Entre vous et nous, qui dépense le plus pour l'armement ?

Ne voyez pas les millions de dollars des pays développés. Par rapport à leur budget, c'est insignifiant. Savez-vous que par rapport à votre budget, le paquetage d'une recrue coûte plus qu'une fusée Pershing ? Avec des

budgets évaluables avec de simples calculatrices de poche, vous achetez des armes ; vous, vous vous surarmez.

Je m'excuse de vous avoir dit certaines vérités mais il le fallait. Écoutez-nous avant de piquer vos crises de gamin.

Donc, voilà ce que nous avons décidé pour résoudre le cas de Keïta et de Ouédraogo : dans une semaine vous ferez une visite au Nord du pays. Une grande fête y sera organisée à cet effet. Il y aura une démonstration de saut par les para-commandos. Les deux comploteurs sauteront certainement pour faire plaisir à leurs parents car ils sont chez eux au Nord. Et comme ils sautent en dernier lieu, un accident est vite arrivé. Vous comprenez maintenant ?

- Excuse-moi Marcel. Mon affolement de tout à l'heure était tout aussi incompréhensible. Avez-vous déjà choisi le pilote ?

- J'en fais mon affaire, intervint Kodio. Tout a été soigneusement préparé. Je donnerai ordre personnellement aux deux de sauter. Et même si je ne le faisais pas, ils sont tellement attachés à leurs hommes qu'ils sauteront.

- Excusez-moi tous les deux. J'étais sous le coup de la colère.

- Votre Excellence, vous n'avez pas besoin de vous culpabiliser. Je jure une fois de plus sur l'honneur de vous servir avec loyauté et dévouement.

Excellence, tout juste après l'opération, je souhaite que vous changiez votre garde.

- Mais ce sont des parents qui me sont dévoués corps et âme, Kodio.

- Je n'en doute pas. Ils ne seront mutés que pour quelques temps. Il y a des éléments que je veux tester pour savoir jusqu'où ils sont loyaux. Ils monteront la garde avec des cartouches sabotées et des fusils sans percuteur.

- Je vous fais totalement confiance. Tenez-moi informé de tout ce que vous faites.

Gouama venait de se calmer. Mais il semblait vidé de toute énergie. Ce fut avec des gestes lents qu'il ouvrit son buffet et servit du cognac aux autres.

- A notre santé, à notre succès.

- Longue vie et long règne à mon cher Président ! cria Kodio.

Tiga et Marcel burent en silence.

- Mes amis, que serais-je sans vous ? N'en parlons plus.

- Monsieur le Président, je vous présente toutes mes excuses et vous réaffirme le soutien de mon pays et de ma modeste personne. Vous pouvez compter sur nous.

J'ai déjà rédigé l'allocution que vous prononcerez au Nord ainsi que le discours funèbre que vous prononcerez après l'accident.

Dès aujourd'hui on annoncera la date de votre visite à la radio. Rien ni personne n'occupera ce fauteuil que vous avez personnellement arraché de très haute lutte. Monsieur l'Ambassadeur et moi-même vous le garantissons de tout cœur.

Si votre Excellence le permet, je me sauve. Nous préparerons mon voyage en Suisse demain.

- Au revoir Marcel, à demain, je vais me reposer ce soir.

Kodio, tu peux aussi t'en aller. Viens me voir demain matin. Surtout pas un mot à personne.

Resté seul avec son conseiller très spécial, le président Gouama réexamina la situation.

- Il nous faut résoudre le problème sur le champ. Tiga tu vas aller au Nigéria aujourd'hui. Ramène-moi notre homme de Kadouna. Je mets un avion spécial à votre disposition. Son prix sera le nôtre. Insiste car il n'aime pas souvent se déplacer.

- Je ferai le nécessaire Excellence. Le marabout que j'ai ramené de Gao avait aussi recommandé des sacrifices à faire. Il parlait de l'imminence d'un danger. Je commence à croire à tout ce qu'il a raconté.

Mais il a donné des sacrifices pas faciles à faire.

Gouama sursauta.

- Tu plaisantes Tiga ? Qu'est-ce qu'il demande de sacrifier, la lune ou le soleil ? Qu'est-ce qui est difficile à faire en Afrique quand on veut rester au pouvoir ?

Tu plaisantes !

Qu'est-ce qu'il demande ?

- Il demande, Excellence, d'ouvrir la panse d'un veau noir, d'y insérer le sein et le sexe d'une femme enceinte. Le tout doit être enfermé dans la boîte crânienne d'un homme et enterré au cimetière. Au troisième jour, on prélèvera trois dents du crâne enterré pour vous. Vous avalerez une de ces dents ; et les deux autres seront soigneusement incrustées dans une magnifique canne qui ne vous quittera jamais.

Pour qu'on vous arrache le pouvoir, il faut d'abord réussir à remettre ces trois dents à leur place. Ce qui est pratiquement impossible.

- Alors Tiga, où est le sacrifice difficile à faire ? Même Dieu ne me condamnera pas si je dois sacrifier quelques deux ou trois personnes pour préserver le pays tout entier du communisme. Et d'ailleurs, rien ne se fait sans la volonté du Seigneur.

- Vous avez raison mon Président. J'organiserai tout ça et dès mon retour du Nigéria.

- Non, je veux que ça se fasse ce soir. Vois tes hommes de main. Il manque tout sauf des sexes et des seins de femmes dans ce pays. Il y en a même qui propagent des maladies très graves. Il n'y a donc aucun pêché à en supprimer un ou plusieurs de ces sexes malades.

- Très juste Excellence. Tout sera réglé ce soir. Je me sauve pour préparer le voyage au Nigéria.

A mon avis, Excellence, après cet orage, il faut faire comme partout ailleurs : confier les magasins d'armes et de munitions à des étrangers. Et purger toute l'armée des éléments subversifs. À mon avis, il faut éviter les officiers très instruits dans l'armée. Pas plus que le Bac désormais.

- Ne t'inquiète pas, je sais ce qu'il faut à mes pouvoirdocus leopardis : un traitement de choc, capable de faire d'un buffle un mouton de case.

C'est très grave le cas de l'Afrique : le paisible citoyen est réveillé de bon matin, pour s'entendre dire qu'au cours de la nuit, son pays et lui ont découvert la nouvelle voie qui conduit enfin au développement. Et la misère s'éternise.

Un matin, une fanfare sonne. Un « chers compatriotes » ou un « chers concitoyens » fuse à la radio. Un comité ou un conseil militaire de quelque chose se proclame, et le tour est joué. Voilà une recrue d'il y a quelques années devenue un personnage important pour le pays et même pour le monde entier. Et la liberté demeure un leurre.

A chaque coucher de soleil, des peuples africains se demandent comment les trouvera le prochain matin. Car la gestion de leur destin passe sans ménagement d'une main à l'autre, par le biais d'une simple musique, une simple fanfare. Et l'affairisme, la corruption et le vol s'épanouissent.

Tiga, j'ai le devoir le préserver mon pays et mon peuple. Même s'il faut sacrifier vingt mille femmes, n'hésite pas une seconde. N'hésite jamais.

Allez sauve-toi. Reviens le plus vite possible avec notre homme de Kadouna.

Avertis que je n'ai pas besoin de motards pour rentrer chez moi aujourd'hui.

Après cet orage comme tu le dis, je t'enverrai en Europe. Il faut que je t'initie aux affaires. Il faut savoir organiser sa retraite quand on est président en Afrique. Marcel avait quand même raison : nous sommes souvent imprévoyants. Et aussi les Africains sont ingrats. Nous avons des peuples très ingrats. Comment peuvent-ils applaudir les petits caporaux qui détrônent les présidents qui leur ont apporté l'indépendance ?

- Mais personne ne vous ravira cette présidence. Personne !

- J’en suis très sûr. Mais ça ne m’empêche pas de prendre mes précautions. Les anciens ont dit : « Même si le chat n’attrape pas les poules, il ne doit pas élire domicile dans le poulailler. » Je rentre me reposer. Quelle rude journée ! On ne me montrera jamais du doigt dans la rue : « Voilà l’ancien président Gouama ! ».

Ah, j’oubliais. Nos enfants qui étudient en Europe, les miens et les tiens, rentrent dans trois jours pour leurs vacances. Ils amènent avec eux des amis et des camarades de classe, dont deux filles de députés, quatre garçons de ministres et six autres enfants d’hommes d’affaires.

Les petits m’ont dit par téléphone qu’ils tiennent à montrer une ville propre à nos hôtes. J’ai donné des ordres immédiatement au maire. Il joue sa place s’il ne refait pas bien la toilette de la ville.

- Votre Excellence, nos enfants et leurs amis viendront donc avant votre visite au Nord.

- Certainement.

- Je voudrais souligner à votre Honneur que c’est possible que ces jeunes veuillent vous suivre pour vivre une fête africaine. Il faudrait donc prendre des mesures car la ville de Zamb’Wôga regorge d’indigents. Notre réputation pourrait en prendre un coup. Il va falloir prendre les mêmes mesures qu’à l’arrivée des parlementaires européens. Sans compter que la presse étrangère peut passer par hasard par là.

- C’est très juste Tiga. J’appellerai moi-même le gouverneur du Nord et le maire de Zamb’Wôga pour leur donner des ordres. Bon, maintenant ça suffit. Au revoir. Bon voyage. Je rentre chez moi. Et pas de motards. Il faut de la discrétion jusqu’à la liquidation des bandits.

Les étoiles venaient de déserter le ciel. Amantes frivoles.

La brume légère, messager tardif de l’Harmattan qui séjournait depuis six mois dans la savane africaine, envahissait la petite ville de Zamb’Wôga dont les quelque quarante mille âmes étaient déjà debout, comme depuis le lendemain de l’annonce de la visite du Père-fondateur du parti, le président de la République. Il fallait rendre la ville propre. Et l’eau était rare.

Les maisons et les arbres qui bordaient les grandes rues avaient été peints et repeints, mais il fallait chaque jour livrer et gagner la bataille contre le sable fin qu’un vent jusque-là inconnu profitait du sommeil des hommes pour venir déposer très tard la nuit.

Les militants du parti veillaient et faisaient veiller à la propreté des rues et des maisons. Les fleurs mourantes de ce mois d’avril avaient aussi ressuscité grâce à l’eau rare qu’elles buvaient avant les hommes.

Mais les plus occupés ce petit matin étaient les policiers. Ils avaient reçu l'ordre strict de débarrasser la ville de ses indigents. Des lépreux, des aveugles, des fous, etc., hommes, femmes, enfants se bousculaient autour des quatre camions que la voirie utilisait pour évacuer ses ordures. Des pleurs et des cris fusaient. Ceux qui ne pouvaient pas monter sur les camions – et ils étaient les plus nombreux – étaient saisis par les policiers gantés qui comptaient jusqu'à trois, pour les y balancer comme des sacs d'arachide.

Certains indigents refusaient de se séparer de leur richesse : un ballot de chiffons renfermant souvent de vieux morceaux de pain, arrachés de haute vigilance à l'armée de vautours dont la ville ne pouvait se défaire. Pour ces mendiants, la police utilisait un argument solide : la matraque.

Ces malheureux et ces malheureuses criaient et imploraient la grâce d'un Dieu qui les avait déjà « punis », pour on ne sait quelle faute.

Le spectacle n'était pas insolite. Ce n'était pas la première fois que les autorités s'échinaient à faire un replâtrage de la misère du peuple pour que des étrangers ne vissent pas quels étaient les maires, les gouverneurs… le président, d'un peuple aussi démuni du minimum vital qu'un baobab l'est en feuilles pendant la saison sèche.

Il ne fallait pas que la presse occidentale rapportât à travers le monde les réalités choquantes qui pourraient indisposer Gouama et des ministres lors de leurs nombreuses visites officielles ou privées. Cynique pudeur.

Aussi s'ingéniaient-ils chaque fois à cacher une pauvreté que les villes comme Zamb'Wôga suaient de tous leurs pores ; une misère que l'harmattan charriait dans ses rafales. Elles étaient là, visibles et permanentes, criardes et poignantes, cette pauvreté et cette misère qu'il fallait toujours cacher. Les livres et les journaux pouvaient le dire, le démontrer à coups de PIB, de PNB, etc., mais il fallait toujours à Gouama et à ses subordonnés faire croire que malgré leur dehors minable, ils avaient un dedans enviable.

Elles se rencontraient pourtant à chaque coin de rue, cette misère et cette pauvreté, sous forme de vieilles vendeuses squelettiques de galettes de millet ou de cacahuètes. Sous forme de jeunes gens crasseux, aux cheveux hirsutes, vendant des objets hétéroclites allant des ceintures aux épingles en passant par le thermomètre chinois, elles s'affichaient au bord des rues.

Mais il fallait déporter ces indigents qui se permettaient d'être des slogans vivants de la misère, des brevets de pauvreté que la famine, la pauvreté et le chômage décernaient à Zamb'Wôga comme aux autres villes.

Dans ce petit matin, ils étaient faciles à repérer, les indigents.

Si certains passants trouvèrent le spectacle amusant, le car de la vieille lépreuse Tempoko fit pleurer des marchandes de légumes. La poitrine baignée de larmes et de morve, les yeux flamboyants, elle criait et levait ses deux bras, branches de baobab défeuillées, vers le ciel, en implorant la grâce des policiers qu'elle appelait « mes fils ».

La police avait démoli son abri en carton et en morceaux de vieilles tôles qu'elle avait construit sous un caïlcédrat. Sa maison. « Elle y habitait avant ma naissance » dit une marchande en larmes.

Tempoko n'avait plus besoin de mendier. Il se trouvait toujours quelqu'un pour lui donner une vieille couverture, un vieux pagne, une vieille robe. La nourriture ? Elle en recevait tellement qu'elle en donnait même à d'autres indigents : « ses fils ».

Ce matin elle devait partir, quitter Zamb'Wôga pour un voyage de soixante-dix kilomètres en pleine brousse au bord d'un fleuve, en compagnie des autres, ceux qui font honte à Gouama et à ses hommes.

- Ici vous avez de l'eau à gogo leur expliqua l'inspecteur de police responsable de l'opération. Il y a des nénuphars et du poisson pour ceux qui savent pêcher.

Les dépenses pour recevoir notre grand président et sa suite sont tellement élevées que la mairie ne pourra plus se permettre le luxe de gaspiller de l'essence pour suivre ces pistes impraticables et venir vous ramener en ville.

Que ceux d'entre vous qui veulent y revenir se débrouillent tout seuls.

Vous savez qu'aucun chapitre du budget n'est prévu pour le transport des mendiants. Et puis vous ne payez pas d'impôts après tout, conclut tranquillement l'inspecteur de police. Salut la compagnie. Nous retournons recevoir notre Guide-suprême cet après-midi, dit-il en claquant la porte de sa Land Rover.

Le soleil venait d'entamer la dernière moitié de sa course. Le feu qui cascadait du ciel avait contraint les groupes de danseurs et de musiciens, sur pied dès les premières heures de la matinée pour recevoir leur président, à s'abriter sous les caïlcédrats aux ombres avares et furtives.

Les vendeurs d'eau faisaient fortune. Les longues et dures heures d'attente avaient séché les gosiers.

Par petits groupes, les jeunes s'agglutinaient autour des petits récepteurs que certains d'entre eux portaient à leur cou.

Les écoliers qui agitaient de petits drapeaux en papier depuis sept heures du matin avaient déserté leurs rangs tout le long de l'avenue que devait emprunter le guide Gouama.

Tout le monde écoutait la radio pour savoir à quel moment arriverait le Père-fondateur du parti, Guide éclairé, et bien-aimé.

- Ici la radio diffusion, la voix de l'indépendance émettant de Watinbow. Militantes et militants, chers auditeurs, comme précédemment annoncé, nous allons prendre contact avec notre équipe mobile qui suit votre Excellence, le Grand-stratège, le Timonier-national, le Guide-suprême, celui qui lutta farouchement pour donner à son peuple l'indépendance, dans la tournée qu'il effectuera à Zamb'Wôga.

Nous ne le répéterons jamais assez : si cette visite semble improvisée aux yeux du profane politique, elle est en réalité un baromètre permettant de mesurer la capacité d'organisation de notre peuple, sa rapidité à se mobiliser quand on le lui demande. Le Guide de la Nation a voulu tester une fois de plus la vigilance des masses populaires qui doivent être prêtes à n'importe quelle heure de la journée ou de la nuit, à se mobiliser pour écraser les ennemis intérieurs et extérieurs à notre pays, à bouter hors de nos frontières les éventuels mercenaires et autres charlatans à la solde de l'impérialisme international.

Nul ne doute que la population de la ville de Zamb'Wôga sortira massivement pour témoigner au premier fils de notre pays son indéfectible soutien et sa totale disponibilité.

En attendant, voici quelques communiqués qui viennent de nous parvenir :

« La direction du Flamboyant prie mademoiselle Jeanne, employée au service de jour, qui a quitté le night-club depuis hier soir, de rejoindre d'urgence le club avant 22 heures, faute de quoi elle sera considérée comme démissionnaire. »

« Zongo Robert signale la disparition de son oncle Zongo Bouanga. Signalement : taille un mètre quatre-vingt, teint noir, sans cicatrices raciales. Il portait à sa sortie de vieux habits kaki. Il aimait boire à la Cave du roi où il a été vu avant hier soir. Prière d'avertir le poste de police le plus proche en cas de retrouvaille, d'avance merci ».

Allô, allô ! L'équipe mobile ? Si vous nous entendez, vous avez l'antenne. Allô l'équipe mobile, allô l'équipe mobile ? Vous avez l'antenne.

- Merci le studio, nous vous recevons très bien.

Chers auditeurs, nous reprenons l'antenne pour vous dire avec quel enthousiasme les militantes et les militants de Zamb'Wôga attendent leur illustre hôte, le Père de la Nation.

Depuis ce matin, une véritable marée humaine a envahi la place de l'indépendance. À la symphonie des tam-tams, des flûtes, des balafons, des

koras et des mélodieuses voix des griots et des griottes, s'ajoutent de temps en temps des cascades de fusils à pierre. L'ambiance est celle des grands jours de fête. Toute la ville resplendit des fastes des cérémonies de réjouissance organisées pour recevoir le Grand-stratège. Jamais de mémoire de citoyen de ce pays, on n'avait vu une telle mobilisation dans un délai aussi bref. Ce serait nous répéter que de vous dire que notre Guide bien-aimé est adoré par son peuple.

On nous annonce que le cortège présidentiel fait son entrée dans la ville. Tout le monde s'agite. Les musiciens reprennent leurs tam-tams. Professeurs et instituteurs remettent leurs élèves en rang. Nous entendons la sirène du motard de la gendarmerie qui précède le cortège. Les fusiliers installés à la sortie de la ville font tonner leur arme.

Il est là, le Grand-guide est arrivé. La foule applaudit. Debout dans sa Mercedes décapotable, le Père de la Nation répond à toutes les ovations en brandissant une merveilleuse canne ; et avec son éternel sourire du bon chef qui aime son peuple.

L'important et impressionnant cortège vient de s'arrêter à notre niveau. Le Timonier-national descend. Costume gris-sombre, il salue la foule en délire, sa canne d'une main, un mouchoir de l'autre, car il fait très chaud.

Le chef de l'État vient d'entrer au milieu de la foule. Il serre des mains. C'est vraiment inouï. Ah que c'est beau tout ça ! Que c'est magnifique d'être aimé par son peuple. Le bon père parle à ses fils. Il s'entretient avec de petits écoliers ; certainement qu'il leur prodigue des conseils et des encouragements. Comme les anciens le disaient : « la principale caractéristique d'un bon chef, c'est la noblesse du cœur ». Notre Guide-suprême est un exemple vivant de cet adage. Quelle générosité, quelle bonté, que, quelle, les mots me manquent pour décrire l'amour que notre Père bien-aimé témoigne à tout son peuple à travers les habitants de Zamb'Wôga.

Le bain de foule est terminé. Le président de la République rejoint la tribune d'honneur suivi de certains membres du gouvernement, des hautes autorités de la région et de la ville, sous les clameurs, les hourras et les vivas de la foule en délire.

Les militants responsables de l'organisation font taire les tam-tams et les griots. Le silence est réclamé à toute la foule.

Le gouverneur de la région Kouakou Koffi adresse des mots de bienvenue en langue africaine, à l'illustre hôte. Il rappelle l'héroïque lutte de cet homme qui a su braver tous les dangers, franchir tous les obstacles afin que son peuple vive la liberté ! Notre bonheur, notre prospérité, notre

développement restent et demeureront les seuls soucis de cet homme béni de Dieu et envoyé comme messie pour son peuple.

Le gouverneur souligne une évidence : la bonté du Grand-guide, incapable de faire du mal à une simple mouche. La foule hurle de joie. Plus de cent mille personnes qui crient, applaudissent, font tonner des fusils à chaque fin de phrase ! Imaginez chers auditeurs.

Le gouverneur vient de finir son discours sous un tonnerre d'applaudissements.

Le Guide-suprême, le Père-fondateur de la Nation, le Grand-timonier... vient de se lever. La foule est incontenable. Les militants entonnent l'hymne du parti, repris en chœur par toute la foule. Quelle ferveur militante !

Le silence est demandé. Le Père de la Nation va s'adresser à son peuple. Écoutez notre libérateur, notre Président à vie.

- Militantes et militants de Zamb'Wôga, chers compatriotes.

Le tonnerre d'applaudissements craqua, sec.

- Nous vous saluons au nom des militants de la capitale et de tous les autres militants à travers la République.

Nous sommes très sensibles à l'honneur que vous nous faites cet après-midi en bravant le soleil, la soif, la poussière pour nous recevoir. Cela prouve, s'il en était besoin, que les nobles idéaux de paix, de justice, de progrès social, principes fondamentaux de notre Parti d'avant-garde, ne sont pas de vains mots à Watinbow. Cela prouve, s'il en était besoin, que la bonne volonté et la grande maturité de notre parti unique sont indéniables et irréversibles.

Le tonnerre d'applaudissements roula, ininterrompu. Le délire était à son paroxysme.

- Nous sommes à Zamb'Wôga aujourd'hui comme nous avons été dans certaines villes hier, comme nous seront dans d'autres villes demain. Il nous faut, à chaque fois, aller vers notre peuple pour animer la flamme du Parti qui réchauffe nos cœurs et nous éclaire la voie pour des lendemains meilleurs.

Zamb'Wôga a été, dès les premières heures de la lutte, l'une des premières villes qui ont répondu à l'appel pour le combat. Le combat pour l'indépendance.

Aujourd'hui encore vous êtes un exemple pour bien d'autres militants de notre pays. Votre ardeur légendaire au travail, votre sens très élevé de l'honneur, de la dignité, du courage, vous placent à l'avant-garde de la lutte que nous menons contre le sous-développement et ses conséquences.

Zamb'Wôga a donné à la Nation de grands et valeureux soldats. Nous prendrons un exemple, le commandant Keïta et le capitaine Ouédraogo dont le courage et l'audace ont été cités en exemple au-delà des océans.

Les applaudissements se firent drus avant d'être couverts par les clameurs et les hurlements.

- Mes chers compatriotes, il est toujours bon de rappeler les grandes lignes de notre parti-État, sous la bannière duquel notre peuple est allé à l'assaut des forces coloniales pour arracher sa souveraineté. Il est et restera l'unique parti de notre pays.

Car le monde que nous vivons n'est pas seulement miné par les menaces de guerres nucléaires ou conventionnelles. Il ne souffre pas seulement de la crise économique et de la misère conséquente. Mais il va indéniablement à l'apocalypse, par la voie de la désunion des peuples. Et pour que les peuples réalisent cette unité salvatrice, il faut impérativement que chaque peuple au niveau de chaque pays forge son unité.

Donc notre parti n'est pas né pour sauver seulement notre peuple mais aussi pour apporter notre petite pierre à l'édification de la fraternité et de la paix universelle.

Mais comme vous le savez, notre monde ressemble à une case de singes : pendant que les uns s'évertuent à la construire, les autres s'emploient à la détruire. C'est pourquoi nous dénonçons les puissances étrangères qui organisent et financent les guerres entre les peuples.

Nous réitérons notre soutien à tous nos amis épris de paix.

Militantes et militants, nous vous invitons à redoubler de vigilance face aux marchands d'idéologies, les dioulas de théories qui viendront pour troquer votre foi militante contre des chimères.

Nous veillerons et serons désormais impitoyables avec tous ceux qui pensent que les diplômes universitaires et les grandes études sont des licences pour semer les troubles, la zizanie et l'anarchie en érigeant des mensonges et des rêves en parole d'évangile. Nous châtierons, avec la dernière rigueur, tous ces prophètes à courte vue et aux idées aussi touffues que les barbes de leurs dieux.

Vous savez que malheureusement, nos jeunes portent leurs diplômes comme des cyclistes portent leur dossard. Dès que vous essayez de les conseiller, ils vous tournent le dos.

De Zamb'Woga, je lance un appel à toutes les militantes et tous les militants de notre parti, afin qu'ils démasquent et dénoncent tous les petits opportunistes qui bénéficient des sacrifices de notre peuple et qui, en retour, créent le désordre.

Nous savons qu'ils sont manipulés de l'extérieur par des gens jaloux de notre stabilité, notre paix et notre progrès. L'ordre régnera par tous les moyens. Nous ne faillirons point.

Chers compatriotes, la conjoncture internationale et la crise économique mondiale nous commandent des sacrifices si nous voulons maintenir le taux de croissance que connaît notre pays depuis ces dernières années.

Personne d'autre ne viendra construire ce pays pour nous. Nous devons songer à l'avenir de nos enfants. Il s'agit de répondre clairement, de façon intelligente et consciente à la question suivante : quel pays voulons-nous pour nos enfants ?

L'avenir sera ce que nous voulons qu'il soit. C'est pourquoi, pour maintenir notre taux de croissance actuel qui fait notre fierté et impose à nos partenaires économiques respect et considération, nous avons décidé de retenir dix-sept pour cent des salaires des cadres, dix pour cent des salaires moyens et cinq pour cent des bas salaires. Dans le même ordre d'idée, certaines taxes et certains impôts subiront une hausse légère. Nous refusons de faire appel au FMI, ce médecin-anthropophage, pour résoudre nos problèmes. Nous sommes capables de le faire seuls.

Les loyaux militants, les vrais patriotes ne pourront qu'applaudir ces mesures temporaires qui ne visent qu'à maintenir la bonne santé de notre économie.

Les apatrides, les fossoyeurs de la Nation trouveront sûrement matière à rébellion et à agitation. Mais ils sont prévenus. Nous sommes un État de droit et nous ne tolérerons jamais l'anarchie d'où qu'elle vienne.

Toujours pour la bonne santé de notre économie, nous allons réformer notre armée afin qu'elle soit plus productive. Désormais nos militaires auront leurs champs et leurs troupeaux.

Militantes et militants, l'heure est au travail et au sacrifice pour sauver la Nation toute entière de la bourrasque économique internationale.

Nous reconnaissons le droit de grève à tous les travailleurs de Watinbow, mais gare à celui qui va s'en servir sans l'accord des autorités. Nous sommes un État de droit, tant pis pour ceux qui vont l'oublier. Ils iront vivre leur anarchie ailleurs.

Chers compatriotes, nous vous faisons confiance. Tous ensemble nous surmonterons les difficultés. Tous ensemble nous vaincrons. Et rappelez-vous que les victoires d'hier et d'aujourd'hui ne sont pas celles de demain. Elles témoignent seulement du passé mais ne garantissent pas l'avenir qui demeure une éternelle conquête.

Vive Zamb'Wôga et ses vaillants militants, vive notre Parti d'avant-garde, vive Watinbow.

Le tonnerre d'applaudissements roula, roula. Les coups de fusils se firent ininterrompus.

L'équipe mobile de la radiodiffusion reprit son reportage.

- Chers auditeurs, le Guide vient d'achever son discours. Les danses reprennent. Quel monde ! Plus de cent mille personnes sont venues acclamer le Père de la Nation.

On nous signale qu'il y aura tout de suite une démonstration de saut par des parachutistes du régiment commandé par le vaillant commandant Keïta qui est un fils de la région. Nous apercevons deux avions de nos forces armées qui volent à basse altitude. Ce sont des transporteurs de troupe, me souffle-t-on. C'est confirmé, le saut aura lieu tout de suite. Les avions prennent de l'altitude.

Les organisateurs expliquent à la foule ce qui va se passer. Les parachutistes atterriront sur le terrain de football non loin de là. Un terrain non clôturé. Les forces de l'ordre font une ceinture de sécurité pour éviter que des gens très curieux n'aillent sur l'aire d'atterrissage.

Les avions tournent au-dessus de nos têtes. Tous les regards sont braqués vers le ciel. Les habitants de Zamb'Wôga vont vivre leur premier parachutage. Ils verront l'œuvre de leurs vaillants fils. Car tous nos parachutistes sont des élèves des commandants Keïta et Ouédraogo qui sont la gloire et la fierté de notre armée.

Ça y est. Ça commence déjà. Un, deux, quatre… comme une nuée d'oiseaux, les parachutistes se lancent dans le vide. Ils sont comme pondus par l'avion, pour donner une image de la scène à ceux qui n'ont jamais vu un parachutage. C'est fantastique, spectaculaire. La foule crie, applaudit et saute de joie. Les griots clament les noms de Keïta et Ouédraogo.

La métamorphose des petits champignons du ciel qui deviennent des hommes à terre, émerveille la foule. Les premiers parachutistes viennent de toucher terre et commencent à plier leur parachute. Le second avion déverse à son tour sa cargaison. Que c'est beau tout ça ! Certains parachutistes se livrent à des exercices de jambes en plein ciel.

On annonce à la foule émerveillée que les commandants Keïta et Ouédraogo vont sauter à leur tour. Les avions prennent de l'altitude. Ils ont presque disparu dans les nuages. Ces deux vétérans de la 2e Guerre mondiale, de l'Indochine et de l'Algérie vont nous faire une démonstration de leurs talents. Ces éminents parachutistes qui ont tant de fois sauté sur la jungle indochinoise et sur les montagnes de l'Atlas, rompu comme pas un dans le métier des armes, sont des valeurs sûres pour notre pays et notre armée.

Un sergent explique à la foule que nos rois du parachute font des sauts libres, c'est pourquoi les avions prennent de l'altitude. Il imite et commente les gestes que nos virtuoses du parachute vont faire. Ils n'ouvriront leur parachute qu'au dernier moment.

Du haut de la tribune, le Guide de la Nation suit le parachutage. La main droite en parasol sur le front, il scrute le ciel. Sans doute veut-il aussi contempler les exploits de nos seigneurs du parachute.

Les avions ont vraiment pris de l'altitude.

Nous voyons enfin deux petits points noirs qui viennent de sortir d'un nuage blanc. Il faut des jumelles comme celles qu'utilise le Père de la Nation pour mieux suivre les acrobaties de nos rois des airs. Nos aigles.

Les deux points se précisent. Ce qu'on pensait être des oiseaux ne sont que nos deux héros. Mais ils me semblent qu'ils ne planent pas comme le sergent expliquait tout de suite. Je trouve leur chute même un peu désordonnée. Vous savez que je ne m'y connais pas. Je trouve qu'ils viennent à une vitesse extraordi… les, parachutes vont s'ouv… Non on on ! Mon dieu, mon Dieu, mon Dieu !

C'est incroyable, c'est épouvantable, c'est catastrophique !

Les parachutes ne se sont pas ouverts. Quelle horreur, quelle horreur, c'est incroyable, mon Dieu quelle perte, quel désastre.

Des cris et des hurlements montent de la foule. Tout le monde est en larmes. Chers auditeurs c'est épouvantable. Les parachutes ne se sont pas ouverts et nos deux commandants ont volé en éclats au contact du sol. C'est abominable. C'est horrible.

Chers auditeurs, on me demande de remettre l'antenne au studio pour une musique funèbre.

C'est évidemment la fin de la visite présidentielle. Ce n'est pas un accident, c'est une catastrophe.

Allô le studio ? Si vous m'entendez reprenez l'antenne pour ne passer que de la musique funèbre. Tous les programmes sont supprimés. C'est un ordre des autorités sur place ici. Je répète tous les programmes sont supprimés jusqu'à la déclaration que fera la présidence de la République.

Allô le studio ? Vous avez l'antenne.

- Alors, votre Excellence, tout n'est-il pas rentré dans l'ordre ? Vos craintes ne sont-elles pas apaisées ? Tout est bien qui finit bien. Je vous dis et vous répète que Monsieur l'Ambassadeur et moi ne faisons rien au hasard en ce qui concerne votre sécurité. Quand votre pouvoir est menacé nous n'hésitons pas.

- Dans mes bras, sacré Marcel. Que serais-je sans vous ? Tout est bien qui finit bien. Il y a à peine une semaine, dans ce même bureau j'ai failli

piquer une crise de nerfs quand tu m'as révélé le forfait que ces fils de charognard se préparaient à commettre.

La sonnerie de la porte retentit.

- Entrez mes chers. Entrez. Ce sont mes chers Tiga et Kodio.

Prenez place les amis, la fête va commencer. Tiga, fauteuil de gauche. Général Étienne Kodio assieds-toi à ma droite.

- Votre Excellence, je suis lieutenant-colonel. Je…

- Depuis quand discute-t-on les ordres dans l'armée ? Je suis le chef suprême des armées. Tu étais lieutenant-colonel, je te dis que tu es devenu général. Pas de discussion et saute ce champagne.

- Merci grand merci votre Honneur…

- Pas de remerciements inutiles. Servez à boire. Mais ce que je n'ai pas compris Marcel, c'est les coupures de salaires que nous allons faire.

- C'est pourtant très simple votre Excellence. Il ne faut pas attendre que la situation s'aggrave avant de prendre certaines décisions. Il faut habituer votre peuple à affronter les difficultés. Qu'adviendrait-il si mon pays pour un motif quelconque réduisait son aide ? Vous parlez fréquemment d'indépendance, ça signifie qu'il faut souvent être responsable.

La jeune génération de fonctionnaires malgré les efforts que nous faisons, nous taxe de néocoloniaux. Alors, qu'elle apprenne à être indépendante.

- C'est exact. Rien à dire. Mais vous ne pouvez pas nous laisser tomber à cause de certains inconscients.

Cela dit, levons nos verres à la mort de nos ennemis. Que la terre leur soit d'une lourdeur insoutenable.

Il fallait même brûler leurs morceaux. Des diables, ou plutôt de la purée de diable !

J'ai failli rire en lisant le discours funèbre.

J'ordonne des enquêtes !

Les autres rirent et applaudirent.

Gouama a débouché ses plus vieux vins pour la circonstance.

- Général Kodio, écoute bien ce que je vais te dire. Je veux surtout que tu puisses conseiller tes soldats.

- Votre Excellence, je ne ferai que ce que vous voudrez.

Vos désirs sont des ordres. Et je vous jure sur l'honneur…

- Je te fais confiance. Ce qu'il faut comprendre et surtout faire comprendre à tes écervelés, tes pouvoirdocus leopardis, c'est que je suis le Père de la Nation. Ils le disent mais ils ne le croient pas très sérieusement.

- Votre Excellence…

- Silence et écoute. Je dis qu'il faut leur enfoncer ça dans la tête.

Prenant Marcel et Tiga à témoin, Gouama se mit à faire à Kodio un cours de science politique.

- Connais-tu la vie d'un régime militaire ? Écoute-moi bien. Au début du régime, c'est-à-dire le coup d'État réussi, vous vous disputez les places, pas ministérielles seulement, mais aussi dans la hiérarchie des honneurs inhérents aux efforts et au « courage » dans le renversement des présidents que vous qualifier ingratement de tyrans. Il y a alors des hommes « forts » : des numéros un, des numéros deux, des numéros trois, etc., trop de héros pour un seul coup d'État. C'est la première phase du régime militaire.

Dans la seconde phase, on assiste à la bataille des « héros » ou des numéros : le numéro cinq veut devenir numéro deux, le numéro quatre veut devenir numéro un, le numéro un ne veut plus d'autre numéro. Alors les armes crépitent à nouveau. Des numéros s'effacent. Un ou plusieurs numéros brillent à leur tour au firmament du pouvoir. « Un homme fort » se détache, une étoile polaire, un « guide ». Un général de la défaite économique et culturelle.

Dans la troisième phase vous créez le parti unique.

Vous conviez le peuple au théâtre où vous jouez la démocratie. Vous essayez de faire comme nous. Mais la guêpe fait un nid qui ressemble à un rayon de miel, pourtant elle ne sait que piquer.

Après cette troisième phase, on revient à la case départ : et le cycle infernal recommence.

Le continent peut-il se développer dans ces conditions ?

- Impossible votre Excellence, cria le général Kodio.

- Tu le constates toi-même. La floraison démentielle de conseils et de comités à travers le continent et la cause profonde de notre sous-développement. C'est une logique indéniable. Un régime militaire est un coup d'État en instance.

- Très certainement votre Honneur.

- Ce que je veux surtout Kodio, c'est que chaque recrue le comprenne comme toi, qu'il l'assimile, qu'il le digère.

Vous n'êtes quand même pas des communistes pour être si bornés. Vous n'êtes pas des communistes !

Notre pays a un parti d'avant-garde, seul ce parti peut nous amener au développement. Le reste est un leurre dangereux.

Vous ne connaissez rien de la politique. On ne devient pas politicien parce qu'on a une tenue avec des morceaux de ferraille sur les épaules. Réfléchissez ! Réfléchissez !

- Très vrai votre Excellence. Très vrai votre Honneur.

- Mais maintenant que les deux traîtres sont éliminés, il faut faire en sorte que d'autres n'aient plus de si mauvaises idées. Que penses-tu de ça Marcel ?

- C'est tout à fait exact mon Président. L'autre jour, après la Suisse, j'ai fait un crochet chez nous au ministère de la Coopération. Monsieur l'Ambassadeur recevra des ordres bientôt. Tout sera réglé lors de votre prochaine visite. Votre pouvoir aura le bouclier qu'il lui faut pour être à l'abri des convoitises de ceux que vous appelez savamment « pouvoirdocus leopardis ». Un néologise merveilleux et savant.

Gouama applaudit. Il exultait. Il se trémoussait comme un enfant.

- Ce bon vieux Marcel ne cessera jamais de me surprendre agréablement. Agréablement.

Sacré vieux Marcel. Vive la coopération !

- Nous sommes là pour vous Excellence.

- Je le sais Marcel, je le sais. Ah, servez-moi à boire. À boire !

Tiga, organise une rencontre ce soir ici. Il faut boire et manger mais il ne faut pas oublier ceux qui ne boivent ni ne mangent.

Gouama et ses hommes s'esclaffèrent.

- Je vous amène laquelle votre excellence ?

- Voyons, voyons…

Gouama hésitait. Le doigt sur la bouche, les yeux au plafond il songeait. Des images de filles défilaient dans son esprit. Il ne réussit qu'à leur accrocher deux noms. Mais soudain, il ôta son doigt de ses lèvres ; il rayonnait, visiblement satisfait de la solution qu'il venait de trouver.

- Tiga, te rappelles-tu la jeune lycéenne qui était venue avec ta nièce l'autre jour chez toi ?

- Je sais où la trouver Excellence. Seulement elle a à peine treize ans, et…

- Qui t'a demandé son âge ? Je ne veux pas la recruter à l'armée que je sache. Treize ans, treize ans ! Ça fait combien de mois ? Dis-moi, treize ans ça fait combien de mois ? Hein ?

- Très bien Excellence. Affaire réglée. Passons à autre chose.

Machiavel a dit : « Quand les princes ont pensé aux plaisirs plus qu'aux armes, ils ont perdu leur État ».

Maintenant que l'arbre est coupé, il faut faire en sorte que ses racines ne bourgeonnent plus des jeunes pousses.

- Parlez clairement Monsieur Tiga.

- Je veux dire, Monsieur Marcel, que l'élimination de Keïta et de Ouédraogo ne suffit pas. Il faut liquider tous ceux qui voulaient leur prêter leur concours.

- Très exact Monsieur Tiga. J'ai amené à son Excellence la liste de tous ceux qui sont impliqué dans le complot. Il reste à voir comment nous allons les supprimer.

À l'heure où je vous parle, ils sont réunis pour un rapport dans la vaste salle du mess des sous-officiers.

Monsieur Tiga, vous remarquerez certainement par leur mine patibulaire les éléments comploteurs, si vous voulez bien venir avec moi jusqu'au camp.

- Bien général Kodio. Prenons un autre verre de ce bon vin de son Excellence.

En attendant réfléchissons de suite sur la manière de liquider ces fils du grand Corrupteur.

- Qu'on les arrête sur le champ et qu'on les envoie tenir pour le moment compagnie au bureau des étudiants. Car ils sont aussi idiots que les communistes.

On réglera leur cas la semaine prochaine. Pour le moment c'est la fête. Après la fête, je ferai couper toutes les têtes communistes et traîtres. Ça sera une moisson ! Une vraie.

- Votre Excellence, je voulais vous proposer qu'on les rassemble pour un motif quelconque au camp pour leur tirer dessus. Peu après on pulvérisera leur cadavre à coup de dynamite. Toute la ville entendra l'explosion. Un accident peut toujours survenir dans les dépôts de munitions.

- Bien Monsieur Tiga. En attendant rendons-nous au camp.

- Tout de suite général Kodio.

Les deux hommes s'apprêtaient à sortir, lorsque Gouama qui commençait à sentir les effets de son champagne, les cloua d'un ordre sec.

- Je veux qu'ils soient arrêtés ce soir ou demain matin au plus tard. Enfermez-les dans la cellule des étudiants communistes. Mais pour qu'il y ait de la place dans cette cellule que je suppose être très petite, j'ai trouvé une solution. Devinez, devinez mes amis… Vous ne trouvez pas, c'est plus fort que vous.

Les yeux de Gouama brillaient. Le vin faisait vraiment son effet.

- La solution est simple, nous allons pendre les étudiants ce soir.

- Ça ne servira à rien Excellence. C'est inutile. Ces étudiants peuvent encore nous être utiles. L'autre jour un sorcier m'a recommandé un sacrifice dont l'une des composantes était un foie d'homme. Comme il se faisait tard, j'ai envoyé prendre un étudiant dans sa cellule.

- Tu as raison Tiga. Si on a des parcs de moutons, pourquoi ne pas en avoir d'hommes. Surtout que nous avons des communistes. Très bien Tiga, faites comme vous voulez.

Eh ! N'oublie pas de meubler ma chambre d'ici. N'oublie pas.

- J'y veillerai Excellence ; sans faillir.

Mais la jeune femme du gouverneur que vous avez convoquée depuis votre visite est arrivée hier chez moi. Dois-je l'amener ici ce soir ?

- Pas question, qu'elle attende son tour demain. J'ai décidé d'ailleurs de faire une promotion à son mari de gouverneur, parce que je veux avoir cette fée à portée de main. Elle n'est pas digne d'un petit gouverneur.

Son mari sera détaché au ministère de l'Intérieur, dès la semaine prochaine comme conseiller technique du ministre.

- Bien Excellence. Si vous permettez nous allons nous sauver. Il faut résoudre le cas des autres traîtres.

Au revoir mon Président. Au revoir Monsieur Marcel.

La puissante Mercedes de Tiga avala en un temps record les quelques kilomètres qui séparait la présidence du mess des sous-officiers. Le général Kodio descendit le premier.

- Monsieur Tiga, permettez-moi que je jette un coup d'œil à l'intérieur pour voir si la réunion se poursuit pour ne pas vous faire faire un déplacement remarqué pour rien.

- Très bien général, comme vous voulez.

Le général en quelques foulées fit irruption dans une vaste salle. Un « fixe » claqua au dessus du concert des pieds des chaises que l'on libérait.

- Repos. Pas de temps à perdre. Assis. Que ceux que je vais désigner du doigt serrent la mine. Pas d'explication. Exécution. Nous recevrons un visiteur de marque tout de suite. Je ressors et je reviens avec lui. Ceux qui auront la mine serrée feront semblant d'ignorer sa présence. Exécution. Sur ces mots le général ressortit.

- Ils sont là Monsieur Tiga. Comme je vous le disais, les comploteurs ont toujours la mine serrée. Ils pleurent la mort de leurs héros.

- Entrons, je verrai bien.

À nouveau un « fixe » retentit.

Tiga promena sa pomme-d'Adam pointue et ses yeux de hibou sur tous les visages. Sur certains, son regard de fauve affamé se durcissait et devenait insoutenable.

- Vous avez ici mon ami et frère Tiga, le frère bien-aimé de notre illustre Guide, le Père-fondateur de la Nation.

Quelques militaires applaudirent.

- Il est venu vous présenter ces condoléances pour la mort de nos commandants.

Son temps étant très limité il va nous quitter pour des tâches plus urgentes.

- Au revoir. Nous nous reverrons bientôt. Peut-être pas tout le monde mais avec quelques-uns, conclut Tiga en affichant un sourire de croque-mort.

Le général Kodio l'accompagna hors du mess.

- Qu'en pensez-vous Monsieur Tiga ?

- J'ai effectivement vu ces soldats à la mine patibulaire. Il faut agir vite. Dès demain matin ils doivent être arrêtés. Les gradés seront exécutés le même jour. Pas de temps à perdre. Je comprends le souci de Monsieur Marcel qui veut que les choses se passent incognito, mais aujourd'hui le temps travaille contre nous.

Donc, demain matin après l'appel et la lecture du rapport, tu les feras arrêter. L'opération terminée tu me téléphones. D'accord ?

- Sans problème Monsieur Tiga. Il n'y aura aucune difficulté.

- Bon, au revoir général. Témoignons toute notre gratitude à l'homme qui a fait de nous ce que nous sommes aujourd'hui en liquidant ses ennemis.

- Au revoir Monsieur Tiga. Je retourne à la maison.

J'organiserai dès ce soir les arrestations de demain.

À peine la Mercedes de Tiga avait-elle fait quelques centaines de mètres que le général regagna le mess des sous-officiers et la salle de réunion.

- Nous vous attendions colonel. Monsieur l'Ambassadeur a téléphoné, il a dit ceci : « Il y a trois œufs dans le nid », il l'a répété trois fois.

Monsieur Marcel, le conseiller du Président de mes bottes a remis deux caisses lourdes pour vous avec ce mot : « Joyeux Noël, en ce jour ».

- Très bien. Le président Gouama nous soupçonne d'être responsables de la mort de Keïta et de Ouédraogo. Il m'a remis la liste des suspects à arrêter, la voici. Je l'ai fait photocopier.

Le coup est pour demain matin à trois heures : « Il y a trois œufs dans le nid ». Marcel a fourni par mesure de précaution des munitions.

C'est d'ailleurs inutile : Keïta et Ouédraogo, les deux qui pouvaient s'opposer à nous n'étant plus là, il n'y aura pas une grande résistance. Ces deux chiens vivants, nous aurions eu tout leur régiment sur le dos. Ces chiens étaient tellement dévoués à leur maître qu'ils auraient pu faire avorter notre coup.

- Pour être franc colonel, si Keïta et Ouédraogo étaient vivants je ne participerais pas au coup. Le jour où vous m'avez envoyé sonder le

commandant Keïta, j'ai eu peur de lui. Il m'a fait mouiller. Quand j'ai fait illusion à un putsch, il a changé de ton tout de suite. Il a proféré des menaces contre ceux qui voudront instaurer ce qu'il appelait « l'anarchie ». « Nous sommes des soldats. Notre devoir est la défense de l'intégrité territoriale. Un point, un trait. Gare aux petits ambitieux qui vont oser ».

- Ils ont dit pire que ça, capitaine Maïga. Seulement ils se sont mesurés à plus fort qu'eux.

Voici des plans de la ville venus de l'ambassade avec les différents points stratégiques à occuper avant et après le coup.

Pas de quartier pour les chefs de la milice.

Nous n'avons réussi qu'à muter la moitié des effectifs de la garde présidentielle. Nos hommes qui les ont remplacés sont chargés de liquider l'autre moitié. Toutefois une unité ira en renfort pour parer à toute éventualité.

Nous avons beaucoup de chance : ce soir le président Gouama dort dans la luxueuse chambre à coucher de son cabinet de travail, avec une fillette de treize ans. Il a tellement bu que je parie qu'il ne touchera pas à la petite.

- Colonel, je ne comprends pas pourquoi Monsieur l'Ambassadeur le veut vivant ? Qu'est-ce qu'il veut en faire ?

- C'est pourtant simple capitaine Onana : tu sais que tous les anciens despotes africains sont en Europe. Ils constituent des cartes de rechange et des instruments de pression pour les gouvernements européens qui les ont accueillis.

Si vous refusez de suivre la voie qu'ils vous tracent, on sort ou on menace de faire sortir l'autre du placard. Ne vous inquiétez pas. Nous sommes prêts à respecter tous leurs ordres sauf celui-ci. Il faut abattre Gouama. Je lui rendrai son coup de pied à titre posthume. Je ne le veux pas vivant. Le cimetière politique de notre pays n'aura pas de revenants.

Nous libérerons tous les prisonniers politiques sauf les étudiants.

Nous rétablirons les salaires des fonctionnaires qui devaient être cisaillés. La mesure a été prise pour ça.

À présent je vous donne la liste des membres de mon gouvernement. Vous verrez trois noms de civils ; ces hommes ont été choisis pour Monsieur l'Ambassadeur. Ce sont des hommes sûrs et compétents. Ils ont tous fait leurs études universitaires en Europe et en Amérique. Ils ont toujours refusé de militer dans les mouvements estudiantins procommunistes. Ils sont d'éminents économistes. C'est Monsieur Marcel qui nous a aidé à faire ce gouvernement. Tous les membres du comité directeur étaient présents.

Personne ne sera oublié. Après le coup vous serez tous, qui gouverneurs, qui préfets, sans compter les multiples postes de direction. Personne ne sera oublié. Chacun de vous aura sa récompense.

- Une chose m'inquiète colonel. Allons-nous diriger avec des grades aussi maigres ?

Un brouhaha de oui approbateur se leva dans la salle.

- Votre question est pertinente, caporal Karfo. Il est clair qu'une révision de la situation sera faite. Et puis n'oubliez pas que vous pouvez être caporal et avoir un salaire de commandant.

Toute la salle applaudit. On jubilait.

Je vous dis que personne ne sera lésé. Il nous faut faire un bon démarrage. Ne faisons pas comme si nous quittions le pouvoir demain. Pour les courses de fond il faut aller lentement. Il faut faire semblant. Nous ne toucherons pas au parc automobile de la présidence. Nous nous déplacerons avec nos jeeps. Essayez de maintenir le même rythme de vie. Pas d'excès.

Nous dénoncerons les accords de coopérations qui lient notre pays à celui de l'Ambassadeur.

- Colonel ?

- Colonel quoi ? Silence et suis. C'est l'Ambassadeur qui a rédigé la déclaration que je vais lire demain si tout va bien.

Nous aurons un langage à gauche.

- Ça veut dire quoi langage à gauche mon colonel ?

- Ça veut dire que nous parlerons comme des révolutionnaires, des communistes, si tu veux, caporal NGumu.

- Eh, comme des révolutionnaires et des communistes ? Ah non ! Je ne veux pas. Je ne suis pas d'accord.

- Du calme caporal. Il faut faire semblant, c'est tout. Tu sais que la plupart des jeunes d'aujourd'hui, par ignorance ou par imbécillité, optent pour des idées de gauche. Il nous faut être cautionnés et soutenus par le plus grand nombre.

Nous reconnaîtrons quelques mouvements de libération de par le monde.

Des responsables syndicaux seront nommés à d'importants postes de responsabilités.

Comme autre avantage, vous aurez chaque année dix places au recrutement militaire, dix personnes à faire grader et trois bourses pour des études militaires à vos protégés.

Nous allons restructurer l'armée. L'ancien président, feu Gouama dans quelques heures, disait sottement qu'un « *Régime militaire est un coup d'État en instance* ». Néanmoins nous prendrons des mesures.

Je répète une fois de plus : faites en sorte que nous ayons l'estime du peuple dès le début. Le reste de notre carrière en dépend. Qui a dit encore : *« Il faut être organisé de façon que, lorsque les peuples ne croiront plus, on puisse les faire croire de force »* ?

Kodio réfléchissait. Il cogna son front de son poing, cherchant l'auteur de la célèbre phrase qu'il avait recopiée dans un journal. Il appela la salle à son secours.

- Colonel, ne vous tracassez pas pour si peu. Quel que soit l'auteur, la phrase nous donne un bon conseil.

- Très bien sergent Sida. Nous allons nous reposer. Rendez-vous à 23 heures ici même. Faites-vous déposer loin du camp et venez à pied. Aucun signe ne doit révéler notre présence.

Chacun a-t-il eu un mouton noir pour son sacrifice avant les combats ? Mon sorcier Sanou est formel. Le succès de l'opération en dépend.

Je répète que je veux le hibou de Tiga vivant. Il faut qu'il nous révèle l'adresse de tous leurs sorciers afin que nous puissions les neutraliser et les utiliser au besoin.

Quelqu'un a-t-il quelque chose à ajouter ? Sinon nous allons nous séparer. Reposez-vous. Chacun connaît son rôle, c'est la deuxième fois que nous l'avons répété.

De toutes les façons, le plus difficile est fait : c'était la liquidation de ces bâtards de Keïta et de Ouédraogo. Des hommes sans ambition et de surcroît bêtement attachés à un bougre de la trempe de Gouama.

- De quoi nous plaignons-nous colonel ? Keïta nous laisse une jeune veuve très jolie. Je me fais déjà le tuteur des deux orphelins chaque soir.

- Fais attention, les veuves sont très dangereuses sergent Amouzou. Bref, allons nous reposer.

Demain nous serons les hautes personnalités de ce pays. Les imbéciles qui se faisaient gratifier de tous les noms seront ahuris.

La séance est levée. Au revoir et bonne chance.

Le matin en gestation jeta une faible lueur sur la nuit sans lune. Les coqs entamèrent leur chant matinal. Les derniers noctambules disparurent des rues.

Soudain des armes automatiques se mirent à aboyer aux quatre coins de la ville. Des jeeps déversèrent des chargements d'hommes en tenue de combat.

Les chiens qui avaient commencé à aboyer dès les premiers coups de feu se turent quand toute la ville s'embrasa.

Les putschistes chargés de liquider les responsables de la milice furent les premiers à finir avec succès leur tâche. Ils vinrent renforcer les attaquants du palais. Cinq minutes plus tard, ils achevaient de nettoyer les dernières poches de résistance de la garde présidentielle qui avait vu ses effectifs réduits de moitié pour permettre selon Kodio de tester la loyauté de certains militaires. Leurs remplaçants qui devaient avoir des fusils sans percuteur avec des balles truquées, n'ont eu aucun mal à exterminer leurs camarades restés à la présidence.

La présidente réveillée par une balle perdue qui a fracassé les vitres de sa chambre hurlait. Ses enfants et leurs amis venus d'Europe avaient été invités à une *party* chez l'Ambassadeur.

Dans la luxueuse chambre contiguë au bureau de Gouama, la petite Hélène avait fini de se vider de son sang. Quand les trois commandos chargés de tuer le président firent irruption dans la salle passablement éclairée par une avare lumière bleue, ils vidèrent leur chargeur sur le lit que couvrait une moustiquaire en soie.

La petite Hélène que Gouama très saoul n'avait même pas pu déshabiller dormait profondément, saoule du vin que son partenaire l'avait obligé à boire. Elle a reçu plus d'une centaine de balles.

Gouama était absent. Sur les coups de 23 heures, Tiga était entré comme une furie dans sa chambre. Il avait tous les doubles des clefs. Apres avoir secoué en vain le président pour le réveiller, il le traîna sous une douche qu'il ouvrit. Gouama se réveilla entre deux bâillements.

Tiga le força à avaler un café salé.

- Pas d'explications lui dit-il. L'heure est grave. Un de mes sorciers de l'ouest vient d'arriver chez moi. Il a l'air très préoccupé. Il aurait vu en songe un danger très grave qui plane sur nous. C'est pourquoi il a fait plus de quatre cent kilomètres pour nous avertir. Il a préconisé certains sacrifices que j'ai déjà faits. Mais il reste un autre que vous devez faire. Vous devez lutter avec un âne noir, et surtout le terrasser avant le lever du jour, sinon le soleil qui naîtra verra la fin de notre régime.

- Alors Keïta et Ouédraogo ne sont-ils pas morts ? interrogea Gouama qui venait à peine de recouvrer tous ses sens.

- Si votre Excellence. Mais je n'ai confiance en personne. Surtout pas en l'Ambassadeur et en Marcel. C'est leur habitude de changer de président quand ils sentent que les populations sont lasses de leurs dirigeants. Il paraît que leur pays a même un ministre pour les coups d'État d'outre-mer.

Gouama se changea lentement, enfila une tenue de sport, mit quelques minutes à contempler le corps d'Hélène étendu sur le lit, avant de se décider à suivre Tiga. Je la retrouverai à mon retour, rêva-t-il tout haut.

Tiga pilotait une Land Rover dans laquelle l'âne solidement ligoté gémissait.

Gouama était lui-même au volant de sa Mercedes 600. Le cortège alla à vingt kilomètres de la ville. Tiga s'arrêta. Il connaissait une clairière à cet endroit. Elle servirait d'arène à ce gala de lutte insolite.

Le sorcier Sanou mit plus d'une heure à invoquer ces fétiches. Quand il eut fini, il accrocha au cou du baudet une amulette et invita Gouama à entamer la lutte.

Le président s'avança. Il se demandait de quel côté il fallait attaquer l'âne. Tiga et Sanou le regardaient sans mot dire, ne daignant même pas répondre à ses questions. Il devait se débrouiller tout seul avait décidé Sanou.

Gouama prit l'âne par le cou, s'y accrocha, le plia vers le sol, mais l'animal, d'un mouvement brusque, le souleva. Gouama lâcha prise et chut lourdement sur son séant. Son sang monta en un quart de tour. Il avait ressenti une douleur vive au niveau de son coccyx. Il se mordit les lèvres et se jeta comme un fauve sur l'animal. Pendant une dizaine de minutes, le président enlaça ses pattes avant, ses pattes arrière, sa queue, sa tête… avec fougue et rage mais rien n'y fit. Maître Aliboron tenait bon.

La bedaine du président le gênait énormément. Il suait et soufflait comme un coureur de fond, il haletait, se reposait souvent pendant dix à quinze minutes et reprenait. L'âne restait invincible.

Une heure s'était déjà écoulée. Il fallait trouver une solution. L'âne devenait aussi fougueux et commençait à ruer dangereusement. Gouama proposa qu'on lui lia les pattes. Sanou refusa. Il était formel : l'âne ne devait avoir sur son corps que l'amulette qu'il avait mise à son cou. Le président proposa de porter ses habits car il ne se sentait pas à l'aise en luttant tout nu. « Pas question » avait rétorqué le sorcier. Il fallait lutter nu, pas même un caleçon sur soi.

Tiga trouva une solution : il fallait administrer un puissant somnifère à l'animal. Il envoya son boy (l'exécuteur des basses œuvres qui le suit quand il y a un sacrifice à faire) quérir les produits en ville.

Le groupe attendait que le somnifère fit son effet et que le dernier et l'ultime round ait lieu, quand la quiétude de la nuit promena vers eux la détonation d'une arme lourde, puis trois, puis plusieurs. Pas de doute, on tirait dans la ville. Des fusées éclairantes volèrent d'un bout à l'autre de la

ville. Le crépitement des armes automatiques se fit plus dru. La bataille faisait rage.

- C'est un coup d'État sanglota Gouama. Ils me renversent. Ils me prennent mon pouvoir. Mon Dieu, je ne suis plus président. Ce n'est pas vrai ! C'est impossible ! Ne tirez plus, je suis le président. Le pré…

Il s'accrocha à Tiga et se mit à pleurer à chaudes larmes.

Tiga sanglota un instant et se ressaisit. Gouama roulait à terre, martelait le sol en hurlant. Le boy de Tiga le releva.

- Je suis mort, je suis mort, je suis mort. Mon Dieu aidez-moi. Sanou fait quelque chose. Invoque les fétiches.

- Hélas je ne puis plus rien. Ce qui nous reste à faire, c'est de sauver votre peau. Vous êtes un homme. Et un homme doit affronter son destin avec courage et dignité quand surgissent les difficultés de tous ordres.

Vous avez eu bien de la chance. Si ces putschistes vous trouvaient chez vous, ils ne vous auraient pas épargné. Et peut-être que les militaires qui vous sont restés loyaux vont triompher.

- Non Sanou. Plus de la moitié de ma garde a été affectée. Et si mes prévisions sont exactes, leurs remplaçants sont les putschistes.

- Donc plus rien à perdre. Il vous faut sauver votre peau. Si l'Ambassadeur et Marcel veulent bien vous aider, ils feront venir des parachutistes qui balayeront ces fils du diable pour vous redonner votre trône. Vous êtes le Père de la Nation. Vous le resterez.

- Ils le feront. Je leur fais confiance. Ils le feront.

Tiga restait toujours muet. Gouama avait cessé de chialer. Il venait de reprendre courage grâce à Sanou.

Tiga sortit de son mutisme.

- Je suis d'accord avec vous Sanou. Vous irez à l'Ouest avec le président. Vous entendrez en République de Zakro où le président Dagny est un ami fidèle du Père de la Nation.

Moi, j'irai vers le Sud. Je gagnerai la République de Watinoma où son Excellence compte de très nombreux amis qui sont de très riches hommes d'affaires. Ainsi si personne ne veut nous aider, je recruterai des mercenaires pour passer un jour à la contre-attaque.

Je prends la Mercedes de son Excellence et vous, vous irez avec la Land Rover. Moi, je n'ai que cent quatre-vingt kilomètres à parcourir et la route est très bonne. Tout le pays croira que vous avez fui vers le Sud.

- Nous ne ferons que la moitié de notre route en auto. Nous serons obligé ensuite de faire tout le reste à bicyclette et à pied. Car il est clair qu'il nous faudra aller à travers brousse et forêt.

Allez ! Pas de temps à perdre. Monsieur Tiga, de Watinoma vous essayerez de nous rejoindre par émissaires interposés. Je veillerai sur notre président comme sur la prunelle de mes yeux.

Avez-vous de l'argent sur vous ?

- Non Sanou, ni moi, ni son Excellence n'avons un sou.

Il n'y avait que deux paires de gants, quatre amulettes et trois tubes d'un efficace aphrodisiaque en comprimés. Pas un rond.

Gouama ouvrit le coffre arrière. Il y trouva un litre de whisky.

- C'est moi qui l'avais mis là hier car je devais aller chercher l'âne noir très loin de la ville.

C'était tout juste pour me désaltérer.

- Tu as bien fait Tiga.

Gouama ouvrit la bouteille, but une bonne rasade, éructa et s'essuya la bouche d'un revers de la main.

La bouteille refermée sous l'aisselle, le « Père fondateur » commença à se ressentir président. Et ce fut avec une voix grave qu'il commença à ordonner.

Les deux voitures démarrèrent simultanément. Gouama et Sanou prirent place dans la Land Rover, le boy de Tiga au volant.

- Nous devons atteindre le grand fleuve Dina dans moins de deux heures. Mais évite de crever la voiture. Nous avons plus de deux cent kilomètres à parcourir à travers la brousse et il faut que la voiture atteigne le fleuve.

La Land Rover comme un cheval fougueux sautait sur les buissons. Sanou décrivit un large cercle pour éviter deux villages.

Souvent coincé entre deux arbres ou des branches très basses, le chauffeur lançait des jurons et faisait de longues marches arrière avant de se dégager.

Lorsque la voiture atteignait un terrain sans obstacle, Gouama en profitait pour prendre quelques gorgées de whisky. Il commençait à somnoler, mais les secousses étaient telles qu'il lui était impossible de dormir. Il posait des questions à haute voix et se répondait tout seul en marmonnant. Sanou, très occupé à guider le chauffeur, ne l'écoutait pas.

Un couple de lions, surpris, rugirent et montrèrent leurs crocs, prêts à bondir sur le véhicule dont les phares les avaient éblouis. Quelques mètres plus loin, Sanou ordonna au chauffeur de s'arrêter. Il avait vu les restes d'une antilope que les lions venaient de dévorer. Klaxonne, ordonna-t-il au chauffeur. Peine perdue, les lions s'étaient déjà éloignés. Mais le chauffeur refusa de descendre de voiture pour l'aider à porter la carcasse dans la

voiture. Il préféra plutôt approcher le plus possible la Land Rover. Ainsi Sanou put facilement charger les restes de l'antilope.

Gouama profita de ce petit arrêt pour s'assoupir.

Le soleil achevait sensiblement de brûler les nuages noirs à l'horizon. Les tourterelles chantaient sa victoire. Des échos lointains d'un aboiement de chien intervinrent comme une boussole pour orienter Sanou.

- Nous ne sommes plus loin du fleuve, dit Sanou. Mais devant nous il y a un camp d'éleveurs qui transhument en ces endroits pendant la saison sèche.

La Land Rover décrivit un demi-cercle avant de se lancer à nouveau à travers la savane qui s'épaississait.

Gouama couché sur la banquette arrière, chut sur les restes de l'antilope mais continua de dormir, malgré les sauts et les secousses violents. Il avait vidé plus de la moitié de son litre.

Une heure plus tard, la Land Rover se trouva bloquée par un véritable rideau d'arbres géants. Pas de doute, c'était la forêt galerie du fleuve.

Le chauffeur arrêta la voiture, coupa le moteur, posa son front sur le volant et dormit, exténué.

Le matin, Sanou sortit, referma la portière et alla jusqu'au fleuve. Il se lava le visage et se mit à longer la rive. Un caïman qui voulait se réchauffer aux premiers rayons du soleil se jeta à l'eau à son approche. Le sorcier réalisa qu'il n'avait rien pour se défendre, pas même une lame de rasoir. Si ce saurien le savait, rêva-t-il en souriant. Il marcha encore pendant une heure avant de trouver ce qu'il voulait : un endroit où la rive a moins d'arbres.

Il cassa une longue verge et se mit à sonder la profondeur du fleuve à cet endroit.

Revenu à la Land Rover, il eut beaucoup de peine à réveiller le chauffeur complètement abattu par trois pénibles heures d'un voyage digne des grands safaris. Monticules, collines, trous… tout y était.

Le chauffeur alla se laver au fleuve avant de reprendre le volant. Le groupe dut faire un grand détour avant de se faufiler entre des arbres pour atteindre le lieu repéré par Sanou.

Il fallut prendre Gouama par les pieds et les bras pour le descendre de la voiture. Le sang de l'antilope dégoulinait de sa tenue de sport. Il continuait de ronfler comme un phacochère qui a la tête enfouie sous une butte de manioc.

Le reste de la carcasse de l'antilope enlevée, Sanou et le chauffeur poussèrent la Land Rover dans le fleuve. Elle chut dans un grand clapotis, fit semblant de nager, tangua en avant puis en arrière et commença à

immerger. De grosses bulles couvrirent la surface de l'eau puis le toit disparu. L'onde reprit ses frémissements sous les caresses de la brise du matin.

Le chauffeur fouilla ses poches, sortit un paquet de cigarettes, l'ouvrit et secoua la tête : il n'y restait que deux bâtons.

À la vue du briquet, Sanou esquissa un pas de danse. Il jubilait.

- Mes félicitations mon frère. Toutes mes félicitations. J'étais en train de me demander comment faire pour avoir du feu. Toutes mes félicitations. Comment t'appelles-tu ?

- Jean-Marie. Mais le feu ne suffit pas, il faut avoir des cigarettes. Il ne m'en reste que deux.

- Le feu. C'est tout ce qui nous manquait. C'est tout. Nous pourrons griller de la viande et la nuit venue, nous éloignerons les fauves.

Le chauffeur fuma une de ces cigarettes et dormit. Seul Sanou tenait debout. Les rudesses de la vie de paysan lui avaient forgé une résistance de forçat. Il portait allègrement le poids de ses cinquante ans.

Une grande quantité de bois mort rassemblée, il grilla le reste de l'antilope et se mit à arracher les herbes autour d'eux. Il dégagea un large espace et avec des feuilles de bananier, il confectionna trois couchettes.

Gouama se réveilla au milieu de la journée. L'air hébété, les paupières gonflées ; il fixait Sanou et Jean-Marie, couchés sur les feuilles de bananier.

Soudain il se mit à hurler.

- Tiga, où est Tiga ? Où est-il ? Que faisons-nous ?

Sanou se redressa sur un coude et dit calmement

- Bonjour Monsieur le Président. Vous ne vivez pas un cauchemar. Hier dans la nuit des gens ont tenté d'usurper votre titre. Pour le moment nous fuyons vers l'Ouest. Le reste vous reviendra en mémoire sous peu.

Gouama se leva d'un bond. Les poches de son pantalon qu'il avait porté à l'envers dans la précipitation, flottaient comme des petits drapeaux. Il était pieds nus et avait oublié son caleçon à l'arène. Ses habits étaient couverts de sang. Il croyait vivre un abominable cauchemar. Et pour s'en sortir, il se mit à hurler :

- Je suis le président de la République. Je suis le Père de la Nation. Je suis le Fondateur du parti. Ce pays est à moi, à moi, à moi.

Comme un excellent acteur de théâtre, Gouama, les yeux hagards, la bouche ouverte, gesticulait, se martelait la poitrine. Et comme épuisé, il se mit à sangloter, vaincu par la réalité qui triomphait dans son esprit. Il se jeta à terre et se mit à se tordre de douleur.

- Je suis mort, on va me tuer. Je ne suis plus président. Je suis mort.

- Du courage, Excellence. Rien n'est perdu. Nous allons tenter de rejoindre la République de Zakro où votre ami Dagny vous aidera à reconquérir le pouvoir. Tiga aussi fera quelque chose. Il recrutera des mercenaires. Donc comme vous le voyez, rien n'est perdu.

Gouama continuait de sangloter. La morve et les larmes en ruisseaux se rejoignaient sur ses lèvres avant de dégouliner sur sa poitrine. La face contre le sol, il labourait le sol de ses doigts pour mieux ponctuer ses sanglots.

Pendant ce temps, la capitale de Watinbow où les combats venaient de prendre fin, grouillait d'un monde en proie à une hystérie collective.

Les combats qui ont duré jusqu'à six heures du matin avaient assigné la population à résidence. Les premières personnes qui avaient le nez dehors avaient regagné aussitôt leur maison. Des soldats en tenue de combat et les chars occupaient les rues. Chacun se précipita à son poste de radio pour être informé. Mais la radio nationale resta muette. Les radios internationales parlaient de tout, sauf des combats que vivait la capitale.

Sur les coups de huit heures, la radio nationale commença à diffuser un programme de musique militaire, entrecoupé d'appels au calme.

- Restez chez vous, restez chez vous. Nous vous ferons le point de la situation dans quelques instants.

Une heure plus tard, l'hymne national sonna.

- Ici la radiodiffusion nationale, chers auditeurs, le chef d'état major des forces armées de Watinbow vous parle.

Une voix grave tonna :

- Mes chers compatriotes, citoyennes et citoyens. Un nouveau jour s'est levé sur notre pays et son glorieux peuple. Il est celui de la liberté, de l'indépendance réelle et de la vraie démocratie.

Depuis des années, à cause d'une accablante tyrannie, notre beau et riche pays n'est pas arrivé à trouver une issue de salut dans l'inqualifiable misère qui l'écrase.

C'est pourquoi, considérant que les dirigeants, caractérisés par un mordant égoïste, ne se souciaient guère de l'intérêt de notre peuple.

- considérant qu'ils n'avaient aucun souci du retard économique de notre pays ;

- considérant que le vol et le pillage des biens publics sont les seules préoccupations de ces dirigeants et démagogues ;

- considérant que sur le plan international, notre pays n'a jamais trouvé une place respectable dans le concert des nations, et que notre laborieux peuple est toujours et partout considéré comme un peuple qui ne sait que tendre la main.

Nous, hommes de l'armée du peuple, pour les intérêts du peuple, prenons le pouvoir pour le remettre au peuple qui en est le seul vrai propriétaire.

Les anciens dirigeants sont pour le moment mis aux arrêts. Le tyran, le sanguinaire Gouama qui est en fuite est recherché. Nous invitons tous ceux qui peuvent donner des informations permettant la capture de ce bourreau du peuple, à s'adresser à la gendarmerie ou à la police. Il doit payer ses crimes, ses assassinats, ses emprisonnements arbitraires, ses détournements abusifs, etc. Et il le paiera car le peuple le veut. Le peuple l'exige.

Tous les biens des anciens responsables sont confisqués.

L'Assemblée nationale est dissoute.

Un comité militaire de libération nationale assurera le bon fonctionnement des institutions de l'État, en attendant que la situation se décante et que des élections démocratiques soient organisées.

Une grande commission sera créée pour faire la lumière sur la gestion de ces anciens dirigeants corrompus.

Vive la patrie. Vive le peuple.

L'hymne national retentit à nouveau.

- Chers auditeurs vous pouvez sortir pour manifester votre soutien à l'homme courageux qui vient de nous délivrer des dents meurtrières des monstres qui nous gouvernaient.

Sortez nombreux pour manifester votre soutien au libérateur du peuple ! Sortez nombreux pour soutenir votre armée.

Sortez nombreux et louez Dieu qui nous a envoyé un messie, un sauveur, un rédempteur incomparable.

Mort aux traîtres ! Mort aux corrompus ! Les tyrans au poteau ! Gouama et sa clique au poteau !

Quand on refuse la parole à un peuple, il finit par la prendre de force.

Et gare à ceux qui musèlent leur peuple.

Des pancartes se confectionnèrent. Les rues se remplirent de gens qui hurlaient leur joie et leur haine.

Les manifestants s'attaquèrent aux slogans placés au bord des rues pour rappeler aux militants d'antan les mots d'ordre du parti, sous l'œil amusé des militaires.

Vers le soir, un groupe d'étudiants, aidés des sans-culottes de la ville, s'attaquèrent à la grande statue en bronze du président. Il fallut au moins une heure pour l'ébouler.

Certaines boutiques furent pillées. La marée humaine déferlait des grandes artères de la ville, charriant les photos de Gouama qui chevauchaient les poteaux électriques et téléphoniques.

Une grande effigie du président, du haut du toit de la maison du parti semblait narguer la foule en délire.

- À mort ! À mort ! Cria-t-elle. Un jeune lycéen se déchaussa et commença à escalader les trois étages de la maison du parti. La foule se tut un instant, comme électrifiée par l'exploit du jeune garçon qui à l'aide d'un grappin progressait vers le toit. Quand il y fut, elle explosa. Le grimpeur arracha l'énorme effigie de Gouama qu'il laissa choir.

Trois grands gaillards récupérèrent la dernière image du président. Ils lui crevèrent les yeux et commencèrent à le manger par la tête. La foule devint incontenable. En moins d'un quart d'heure, l'énorme poster avait été mangé. La foule hurlait, hystérique : « À bas le tyran ! À bas le tyran ! Vive l'armée, l'armée au pouvoir. Vive la liberté ».

La foule. Des hommes, des femmes et des enfants de tous âges qui se libéraient de tant d'années de silence coupable, accablant et meurtrier.

La foule : ce « peuple » qui avait témoigné à plus de 99 % de voix sa confiance à Gouama en toute « démocratie » par la magie du scrutin, il y avait à peine cinq mois, voulait mettre feu à son meurtrier.

La foule : ce « peuple » qui organisait perpétuellement des séquences d'animation pour soutenir Gouama et son parti d'avant-garde – comme la corde soutient le pendu – venait de détruire le mur de la maison du parti.

La foule : ce « peuple » qui appelait son esclavage, une discipline et un soutien à la politique de l'irremplaçable Guide-éclairé, ce « peuple » qui jadis défilait en uniforme sous une forêt de pancartes rivalisant d'éloges à l'endroit du « sauveur » Gouama, venait de mettre le feu aux locaux abritant l'école du parti.

La foule, le « peuple ». C'était la première fois qu'il se rassemblait sans uniforme, ce peuple. Il réclamait un sauveur. Certains responsables de la milice que les putschistes n'avaient pas tués furent lynchés tout comme certains cadres du parti.

Les motions de soutien et les motions réclamant la peine capitale pour les anciens dignitaires étaient lues avec enthousiasme par un journaliste qui avait la voix enrouée à force de hurler. Le couvre-feu décrété pour 18 heures à 6 heures du matin déchargea les rues de la foule.

Les manifestations se poursuivirent le lendemain. Dans les bureaux, dans les usines et dans les ateliers, on travaillait entre de longs commentaires sur la situation.

Le nouveau président, le colonel Kodio, meublait toutes les conversations. Son courage, sa loyauté, son patriotisme, sa simplicité, etc., était vantés.

Enfin ! Le pays avait trouvé l'homme qu'il lui fallait pour démarrer son décollage économique affirmaient certains commentateurs. Vous verrez, dans trois ans notre pays aura des buildings de plusieurs étages, soutenaient d'autres.

Le soleil paraîtra bientôt. Les tourterelles à collier l'annonçaient. Un vol de moineaux gris passa comme une rafale de vent d'orage. La troisième nuit de Gouama au bord du fleuve venait de s'écouler, emportée comme une paille par le courant du temps.

Il avait eu encore une nuit très agitée. Malgré les assurances données par Sanou, il n'était pas sûr que ceux qui le traquaient n'avaient pas retrouvé ses traces. Tout l'effrayait. Quand au milieu de la nuit un hibou se mit à hululer, il réveilla son sorcier-guide et lui traduisit tout ce que la voix disait : il était question de leurs traces retrouvées.

Debout sur un coude, Gouama fixait les grosses bûches qui rougeoyaient. Les petites étincelles crépitant en l'air lui rappelèrent momentanément le feu d'artifice de la première fête de l'indépendance qu'il avait organisée. Mais il chassa ce souvenir. Ce qu'il voulait c'était sauver sa peau, atteindre Zakro et reconquérir son pouvoir.

Depuis trois jours, ils attendaient le passage de quelque pêcheur pour traverser le fleuve.

Jean-Marie proposa la construction d'un radeau, mais avec quoi le groupe allait-il couper du bois ? Pourtant il fallait agir vite. Les quartiers d'antilope épuisés, la question de la nourriture allait se poser avec acuité. Sanou décida de rechercher un campement d'éleveurs nomades pour avoir aide et soutien.

Dans le premier campement qu'il trouva après toute une journée de marche, il fut très bien reçu. Jouant au colporteur malheureux, dépouillé par des brigands, il eut une machette, du couscous de millet, une calebasse et une couverture.

Mais tout se compliqua quand le moment de quitter ses bienfaiteurs arriva.

- Vous êtes de l'Ouest, dites-vous ? Pouvez-vous aider quelqu'un à atteindre la République de Zakro sans inquiétude ? Nous avons trois jeunes, nos enfants, qui voudraient voyager mais qui n'ont aucun papier leur permettant de quitter le pays au vu et su de la police. Nous sommes prêts à vous payer grassement pour ce travail, avait conclu le doyen du campement.

Sanou accepta le marché. Il n'avait aucune raison de refuser.

Les trois jeunes, la tête rasée, étaient squelettiques. Ils semblaient exténués mais débordaient de joie. Ils montraient un empressement à suivre leur guide providentiel.

Un quatrième jeune, bien costaud, se joignit au groupe avant le départ. Il affirmait connaître le fleuve jusqu'à la frontière sud de Watinbow. « Pour trouver des piroguiers, il faut une semaine de marche à travers la forêt galerie », expliqua-t-il. Il voulait assurer la sécurité de Sanou et des trois jeunes qui étaient ses cousins.

Le groupe longea le fleuve, et arriva à l'endroit où Sanou avait laissé, selon lui, deux autres colporteurs, compagnons d'infortune qui avaient été volés par les brigands.

À leur grande surprise, il n'y avait personne autour du feu.

Sanou appela de toutes ses forces, tour à tour Jean-Marie et Gouama ; mais aucune réponse. Pourtant ils ne connaissaient pas les lieux.

Le groupe décida quand même de passer la nuit au même endroit.

Sanou armé d'une machette se mit à fouiller les buissons des alentours. Il pensait que des fauves avaient attaqué ses compagnons. Il ne fit pas cent mètres qu'un grognement le fit sursauter. Il tendit l'oreille, serra fermement la main sur son arme. Tous les sens aux aguets, il avançait au rythme de son cœur qui tambourinait. Les grognements se précisaient. À quel genre d'animal avait-il affaire ? Son cerveau ne voulut plus penser. Il sentit un courant d'air glacial au niveau de ses genoux. Il comprit qu'il n'aurait pas le courage d'affronter l'animal qui grognait, si c'était un fauve.

Un réflexe. Il se mit à hurler, à appeler au secours.

Le plus costaud des jeunes bondit comme une panthère, une lance énorme à la main, un poignard effilé entre les dents. « Un fauve ! Un fauve ! criait Sanou. Il est là, là, là devant nous ».

Le jeune l'écarta et s'avança à pas comptés. Les grognements se précisaient de plus en plus. Le jeune saisit sa lance à deux mains, la pointe devant lui, la moitié de la hampe entre les jambes. Si le fauve bondit, il n'aura qu'un mouvement à faire et l'animal s'enfourchera tout seul sur la lance. Mais le fauve entre trois touffes d'arbustes se contentait seulement de grogner. Le jeune fit un pas, puis un autre, puis un troisième. Il s'immobilisa, resserra fortement la lourde lance et poussa un cri terrifiant. Tous les muscles de son corps étaient tendus. Il répéta son cri une deuxième fois, puis une troisième fois et se calma. L'animal grognait toujours. Le jeune se détendit, releva sa lance et demanda une machette. Sanou s'aperçut qu'il avait laissé choir la sienne pendant qu'il reculait.

Le jeune pénétra entre les touffes avec l'idée d'achever un animal blessé. Il y resta quelques instants. Malgré l'obscurité naissante, il

distinguait une masse plus noire que l'ombre. Il leva son arme pour frapper et se retint. Si l'animal était un fourmilier ou avait été piqué par un naja, il était interdit de l'abattre à coups de machette. Il souleva sa lance, écarquilla les yeux ; il fallait frapper à un endroit vital car certains animaux blessés ont un sursaut d'énergie avant de mourir. Le dernier coup de crocs, de griffes ou de cornes est toujours fatal au chasseur imprudent.

Sanou avait repris courage et s'était avancé. Tout à coup, un doute jaillit comme une étincelle dans son esprit.

- Ne frappe pas ! hurla-t-il.

Il s'approcha. Son cœur repris du galop. Quand il fut à quelques pas des buissons, il crut que son cœur montait dans sa bouche.

C'est peut-être un homme haleta-t-il ; un homme, un homme.

Le jeune baissa sa machette. Sanou appela tour à tour Gouama et Jean-Marie. Les grognements devinrent plus précis. C'étaient des râles.

Le jeune s'avança encore de quelques pas. Les râles étaient des plaintes. Pas de doute, c'était un homme. Sanou se précipita au milieu des touffes. Gouama gisait là, méconnaissable.

À toutes les questions qui lui étaient posées, il répondait par des gémissements. Son nez, ses lèvres comme tout le reste de sa face étaient enflés.

Le jeune le prit dans ses bras et l'amena près du feu que Sanou s'empressa d'alimenter en bois mort.

- Où est Jean-Marie ? demanda Sanou.

Gouama entre deux gémissements indiqua le fleuve d'un geste mécanique.

- Il a été attaqué par des abeilles affirma le jeune après avoir examiné sa face de près. Il fouilla sa besace et extirpa un minuscule sachet de poudre noire. Sanou redressa Gouama afin qu'il bût une mixture de la poudre et de plusieurs herbes que le jeune venait de faire.

Gouama se mit à vomir. Il vida le peu qu'il avait mis dans le ventre. Quelques instants après, il s'endormit.

Sanou prépara une bouillie de millet à laquelle il ajouta des morceaux de viande.

- Comment t'appelles-tu, demanda-t-il au jeune qui leur servait de guide ?

- Je m'appelle Diallo. Parmi nos trois jeunes compagnons j'ai un seul parent. Il s'appelle Mamadou. Les deux autres sont ses compagnons.

Quand nous serons à la frontière de Zakro, je te remettrai la somme que nous te devons.

- Crois-tu que mon ami s'en sortira après toutes ces piqûres.

- Pas de doute. Après son sommeil, il se réveillera d'aplomb. Il aura très faim, rien d'autre. Tu peux déjà le considérer comme guéri. À son réveil il nous dira ce qui leur est arrivé.

Mais il va attendre plusieurs jours pour avoir une face normale.

- Là n'est plus le problème. Pourvu qu'il vive.

Dis-moi, que vont-ils faire à Zakro ton parent et tes amis ?

- Nous avons des oncles là-bas. Ils vont y travailler, car ils doivent payer la dot, qui l'année prochaine, qui dans deux ans, pour se marier. Seulement ils n'ont pas de papier. Le mieux dans ce cas est d'éviter la police.

- Ton parent et ses compagnons étaient-ils malades ? Ils sont si maigres que je me demande s'ils tiendront le coup pendant le voyage.

- Ils étaient un peu malades. Mais j'ai un très bon médicament avec moi. Malgré leur maigreur ils se sentiront à l'aise et ne souffriront pas pendant la marche.

Quand l'heure de dormir arriva, Sanou se proposa de monter le premier la garde. Il réveillera Diallo lorsque les « bergers » seront au milieu du ciel.

Gouama se réveilla au moment où, las d'attendre son réveil, Sanou s'apprêtait à réveiller Diallo pour la relève de la garde.

Sanou mit le doigt à la bouche. Gouama qui s'apprêtait à pleurer se tut.

Les autres dormaient profondément. La chaleur du feu tiédissait l'air frais qui montait du fleuve et rendait le sommeil très agréable.

Gouama but sa bouillie avec un appétit de lionceau sevré. Diallo avait raison, la mixture était très efficace.

Sanou expliqua en quelques chuchotements la situation à un Gouama ahuri de trouver tant de monde. Surtout, lui dit-il, il faut tout faire pour cacher ton identité. C'est une question de vie ou de mort.

Le lendemain matin, le groupe partit dès le lever du soleil. Gouama pour la première fois garda son calme. Il expliqua d'une voix éteinte mais sûre, ce qui s'était passé la veille. Jean-Marie et lui avaient entendu un bruit sourd qui s'approchait d'eux. Pris de panique, il courut se cacher dans un buisson. Puis il jugea bon de se réfugier dans l'épais feuillage des arbres. Jean-Marie, flegmatique, attendit, les jambes croisées à côté du feu. Quand il voulut se lever, il était tard. Le troupeau de buffles qui venait se désaltérer fonça sur lui. Le premier coup de cornes lui perfora les entrailles et le projeta dans le fleuve.

L'eau rougit un instant avant de reprendre sa couleur, sous les clapotis des queues des caïmans, répondant au message du sang que l'onde charriait en fines nappes.

Gouama se remit à grimper vers la cime de l'arbre. Il ne vit pas l'essaim d'abeilles qui pendait comme un énorme fruit au-dessus de sa tête.

Dès les premières piqûres, il rebroussa chemin en hurlant. Mais en une fraction de seconde, il mesura le danger qu'il y avait à terre ; et opta pour les piqûres des abeilles.

Ses hurlements avaient fini par mettre le troupeau en émoi. Les queues pointées vers le ciel, les buffles s'enfuirent. Il chut comme un fruit mûr, se traîna vers les buissons pour s'échapper, et ne sut plus rien avant d'être secouru par Sanou et Diallo.

Il a déchiré son pantalon en grimpant dans l'arbre. Et comme il n'avait plus de caleçon il avait le sexe à découvert. Diallo fouilla dans l'énorme besace qu'il portait et sortit une aiguille et du fil. Mais Gouama refusa de se mettre totalement à nu pour faire coudre son pantalon. Sanou dut le coucher sur le dos pour rapiécer le pantalon.

La première journée de marche fut longue et rude. Gouama était fatigué malgré les deux poses qu'ils firent pour manger. Mais il fallait continuer. Diallo l'exigeait. Il prétendait avoir étudié son itinéraire et avait déjà choisi les lieux où ils devaient camper avant la traversée.

Pendant une semaine, ils marchèrent du lever au coucher du soleil, se reposant pour manger un couscous et du poisson. Avant de dormir, Diallo jetait une dizaine de gros hameçons dans le fleuve et posait des pièges. Chaque matin ils entamaient leur voyage avec une bonne provision de viande et de poisson.

Gouama avait toutes les peines du monde à marcher. De grosses ampoules purulentes couvraient ses pieds. Au cinquième jour, il fallut traverser une zone marécageuse où les feuilles pourries qui jonchaient le sol boueux étaient couvertes d'énormes sangsues.

Chaque fois que Gouama posait un pied, il se trouvait toujours quelques sangsues pour s'y agglutiner. Tous les cent mètres il fallait l'aider à arracher ces bêtes voraces. Ses pieds saignaient abondamment. Au début, il avait pleuré comme s'il voulait vider toutes les larmes de ses yeux. Puis avec les conseils et les encouragements des autres, il se décida à affronter la situation avec calme et résignation.

Les jeunes l'aidèrent. Ils l'entourèrent de tous leurs soins. À la pause de midi, Diallo confectionna un brancard et Gouama fut porté sur tout le parcours de la zone marécageuse.

Les jeunes lui remontèrent le moral avec leur jovialité malgré la rudesse de la marche et avec des petites anecdotes qu'ils se relayaient pour raconter. Leur français était clair et correct.

Sanou aussi y mit du sien. Il raconta des histoires où la souffrance était toujours porteuse de joie à la fin. Les héros de ses contes triomphaient de

plusieurs dures épreuves et étaient heureux de conter leurs difficultés plus tard.

Mais Gouama était exténué à l'extrême. Depuis trois jours, il souffrait d'une diarrhée que Diallo et Sanou avaient toutes les peines du monde à soigner.

C'est dû au régime alimentaire, expliqua Sanou. Mon ami n'avait pas l'habitude des mets de fortune que nous mangeons, conclut-il.

Au troisième jour de la diarrhée, l'état de Gouama était devenu inquiétant. Il fallut fouiller la forêt pour trouver une herbe dont Sanou avait vanté les vertus curatives en cas de diarrhée. Il eut raison. Gouama fut guéri le jour même.

Le groupe atteignit le village des pêcheurs au moment où les ombres finissaient de peindre de leur encre le voile rouge de l'horizon, lit du soleil couchant.

Entre les huttes grouillaient des bambins et des cabris. Les coups de pilon et les cris des femmes achevaient d'instaurer une ambiance de fin de journée dans le village.

Des pêcheurs rentraient de leur besogne, rythmant leurs coups de pagaies de chants. Chaque fois qu'une pirogue accostait, les enfants hurlaient de joie et couraient pour voir et commenter les prises.

Diallo conduisit le groupe chez son ami qui était le chef pêcheur. Ils furent très bien reçus.

Le chef avertit ses plus proches collaborateurs. Et à l'heure du repas ses hôtes reçurent beaucoup de plats. C'est la tradition dit-il au cousin de Diallo qui voulait faire des observations sur la quantité de nourriture.

Gouama avait retrouvé le sourire. Le fleuve traversé, le plus grand obstacle était franchi. Et bientôt, l'Ouest que Sanou connaissait très bien ; l'Ouest : la frontière de Zakro, la liberté, le pouvoir. Il soupira après cette réflexion. Peut-être que tout n'est pas perdu, réfléchit-il tout haut.

Sanou voulut sonder le chef sur le récent coup d'État.

- Il paraît que notre pays a changé de président, pendant que nous étions sur les pistes de la kola. En avez-vous entendu parler ?

- Pas du tout. Je ne connaissais même pas le premier chef. Ici nous connaissons le garde Landaogo qui vient pour les impôts, ainsi que le Secrétaire général de la sous-section du parti qui nous rend visite pour vendre les cartes du parti et récolter les cotisations.

Je suis allé à la capitale dix ans avant l'indépendance. Et depuis, je n'y ai plus mis les pieds.

Il paraît que c'est beau et qu'il y a beaucoup de voitures. J'avais un poste de radio, mais j'ai dû le vendre pour acheter des cahiers et des livres à

l'un de mes fils qui est le seul enfant du village à fréquenter l'école la plus proche, à deux jours de marche d'ici.

Anciens ou nouveaux, les chefs sont les mêmes pour nous. Il nous faut payer les impôts et les cartes du parti, et nos problèmes avec l'administration sont résolus. Le reste, ce sont les problèmes des autres.

Le drame c'est que de nos jours, le poisson devient rare car le fleuve n'a plus beaucoup d'eau. Le peu de poissons que nous prenons s'achète très mal. Les marchés sont inondés de poisson sec ou frais, venu de je ne sais où. Et les cultivateurs sont devenus tellement pauvres qu'ils ne peuvent plus s'acheter une bonne carpe fumée. C'est très dur pour nous.

Cette année il nous faut nous convertir en partie à l'agriculture. Nous ferons ce que nos ancêtres n'ont jamais fait de leur vivant : cultiver.

Et qui est le nouveau chef ?

- Tu veux parler du nouveau président ?

- Moi je pensais que président, c'est chez les toubabs, et que chez nous il n'y a que des chefs. N'est-ce pas Diallo ?

- Non, ici aussi nous avons un président. Il paraît que c'est un militaire, un colonel.

- Que devient l'ancien ? demanda un vieillard, conseiller du chef et détenteur des fétiches du village.

- Peut-être l'ont-ils tué, dit le chef. Tu sais, ces hommes des toubabs qui nous gouvernent sont prêts à tout pour la chefferie. Ils sont aussi cupides, aussi veules et aussi méchants que leurs maîtres, les gouverneurs qui sont rentrés chez eux.

- Tu veux dire plus cupides et plus méchants ! Au temps des gouverneurs il n'y avait ni l'indépendance ni le parti. Les infirmiers n'exigeaient pas de nous de l'argent pour nous soigner. Les commandants et les commis nous établissaient les actes de naissance gratuitement. Je ne parlerai pas de l'école où l'on inscrivait les gens de force. Je n'y suis pas allé parce que le *mongpère* qui avait construit l'école, à l'époque, était pris pour un dément. Il parlait d'un Dieu unique. Nos parents le prenaient pour un taré, parce qu'il gardait sa morve et ses crachats dans ses poches. Pis, il se soulageait dans un trou au milieu d'une case. Il paraît que c'est la mode dans nos villes. Mais à l'époque c'était très mal vu. Avouez quand même que c'est un peu bête d'empocher sa morve.

Gouama écoutait la bouche ouverte, le chef et son conseiller. Il avait envie de leur dire : c'est moi le président. Les autres, les militaires, ont usurpé ma place. Mais il fallait se taire. Quand son regard croisa celui de Sanou, il y lut une dure intimidation au silence. Le chef du village et son

conseiller parlèrent longtemps de la dure vie qu'ils menaient eux et leurs hommes.

Quand Gouama, pris soudain d'un violent mal de tête demanda de l'aspirine, le chef éclata de rire.

- Que voulez-vous faire avec des comprimés ? Dans tout ce village il n'y en a pas un seul. Nous en avions vu une seule fois quand une femme blanche est venue vivre ici pour apprendre à nos femmes à bien élever nos enfants. Elle en donnait fréquemment aux femmes et aux enfants. Elle voulait nous enseigner les qualités nutritives de la viande, du poisson et des œufs. Une folle.

Quand j'avais ma radio, j'écoutais les mêmes sottises. Conseiller la viande, le poisson, les œufs et les fruits à des hommes affamés et pauvres, c'est la pire des injures. Mais ils ont raison de se moquer de nous.

Les toubabs leur ont légué le pouvoir et l'argent avant de partir.

- Les toubabs n'ont pas laissé beaucoup d'argent avant de partir, dit timidement Gouama qui n'a pas su se retenir.

- Qu'en savez-vous mon fils ? Il y a à peine une dizaine d'années que les toubabs sont partis. Et quand ils partaient combien de riches comptions-nous ? Combien pouvaient compter cent mille francs ? Pas plus d'une dizaine dans tout le pays. Aujourd'hui, des hommes dont la fortune s'évaluait en coqs, en boucs, en quelques maigres vaches avant le départ de ces toubabs, comptent des millions, construisent des maisons partout et roulent en luxueuses voitures.

« Mon fils, vous êtes un colporteur et vous savez plus que tout autre comment il est difficile d'avoir de l'argent. Si les toubabs n'ont pas laissé d'argent aux gens de la ville qu'ils ont choisi pour régner sur nous, il faudrait voir alors comment ils se partagent l'argent de notre misère.

Et puis mon fils, il paraît que le nouveau président est un colonel. Qui était lieutenant quand les toubabs étaient là ? Personne ! Aujourd'hui, les lieutenants sont à la pelle. Et que sais-je encore ?

C'est vous qui les connaissez mieux, ces hommes de la ville. Pour nous, l'essentiel est qu'il pleuve et qu'il y ait du poisson ».

Sanou pinça fortement Gouama au bras. Il n'en fallut pas plus pour le faire taire. En lieu et place de l'aspirine, on lui apporta un breuvage chaud pour calmer ses maux de tête.

- Bois mon fils, ce médicament est très efficace. Les gens de la ville disent souvent que nous du village et de la brousse qui utilisons la science de nos sorciers, irons en enfer. Des égoïstes comme la terre n'en a jamais eu ! Ils nous maintiennent dans la misère sur terre et ils nous condamnent au feu après notre mort. Heureusement qu'ils ne sont pas Dieu.

Gouama restait interloqué par ce qu'il venait d'entendre. Il regarda tout autour de lui. Une vaste étendue de huttes, de nombreux enfants et pas un seul comprimé. C'est la faute du médecin du secteur et du ministre de la Santé pensa-t-il.

Malgré le breuvage, sa tête lui faisait très mal. Il lui semblait que l'on donnait des coups de marteau sur ses tempes.

Le chef pêcheur fit appel au chef guérisseur du village. Après un examen, il conclut que les sangsues avaient pollué le sang de Gouama en y injectant la sève toxique d'une herbe aquatique. Ce sang devait être purgé. Et il fallait une semaine pour le faire.

Sanou insista pour un traitement rapide. Mai le guérisseur était formel : une semaine de traitement, pas un seul jour de moins.

Diallo et ses cousins décidèrent d'attendre Sanou et son compagnon à une centaine de kilomètres de là, dans un village où une cousine d'une tante d'une nièce de la maman de Diallo s'était mariée. Ils voulaient surtout éviter de ruiner le chef pêcheur et ses sujets qui, selon la tradition, devaient vider leurs greniers pour les nourrir. Les règles de l'hospitalité étaient claires là-dessus.

Au deuxième jour, Gouama se sentait déjà mieux.

Il n'avait plus de vertiges et le galop que faisait son cerveau s'était interrompu.

Le matin, de très bonne heure, il assista au départ des hommes pour la pêche. Leur pirogue, tronc d'arbre grossièrement taillé à coups de piochettes, glissait comme de vieux crocodiles silencieux, au fur et à mesure que les longues gaules montaient et descendaient de leurs mains.

Gouama admirait ce spectacle qui rompait la monotonie de l'aube naissante. Le tableau magnifique du fleuve étalant son ruban bleu-sale, constellé de piroguiers ramant et chantant comme pour faire naître le jour, lui donnait le goût de vivre. Jamais il n'avait pensé trouver un tel charme, en dehors des tableaux des plus grands maîtres de la peinture qui ornaient ses murs. Jamais il n'avait pensé être heureux, les poches vides comme le ventre, le corps meurtri, l'avenir incertain. Il se rappela cette phrase dont il avait oublié l'auteur : *« Je suis riche de rien du tout. Et rien du tout c'est plein de richesse pour moi ».*

Mais la réalité triompha, conquit et lamina son rêve. Il était un président déchu, malade, éclopé, traqué. Des larmes perlèrent sur ses joues. Il regagna sa chambre, se jeta sur sa natte, pleura comme une pluie d'hivernage et s'endormit.

Le lendemain Sanou supplia le guérisseur de leur préparer beaucoup de potion et de les laisser partir. Le refus fut aussi catégorique qu'au premier

jour. Il ne s'agit pas d'une seule potion expliqua le médecin du village. Selon la couleur de l'iris et des urines du patient, il fallait changer les composantes de la potion.

Gouama était devenu taciturne. Il mangeait et dormait peu. Son état de santé s'améliorait pourtant visiblement.

Au cinquième jour de son alitement, vers le milieu de la journée, il fut tiré de son sommeil par un brouhaha. Des pêcheurs qui étaient partis relever leur nasse à une trentaine de kilomètres du village, étaient revenus précipitamment. Ils contaient tous à la fois des histoires où les mots police, fouille et arrestation revenaient plusieurs fois. Il sursauta, tendit l'oreille. Son cœur démarra sa course folle, la même qu'il avait pris l'habitude de faire depuis cette maudite nuit où il lutta avec un maudit âne noir qui avait gardé son caleçon comme trophée.

Il s'approcha de la porte, s'accroupit, mit la tête contre la natte qui servait de porte. Il ne comprenait rien. Le bruit de son cœur gênait son audition.

Pas de doute, pensa-t-il, la police était là. Il pensa un instant à se cacher, mais il n'y avait qu'une natte dans la case. Il s'assit, prit sa tête entre ses mains et pleura, résigné à subir son sort.

Il attendait la police d'un instant à l'autre. Il la sentait venir. Elle était là. Elle va ouvrir la case et le prendre. Un bruit de bottes au-dehors. Non c'était dans sa poitrine. Non, c'était quelque part en lui. Les bottes. La police.

Mais pourquoi tardait-elle à venir ? Qu'elle vienne et qu'on en finisse.

Des pas s'approchaient de sa case. Ils résonnaient sur le sol sablonneux comme un galop d'éléphants. Ils avançaient, avançaient inexorablement. Ils étaient à sa porte. Plus que quelques secondes. Ils heurtèrent la porte. Il ressentit le coup sur son cœur, puis ce fut le vide.

Sanou qui venait d'ouvrir la case trouva Gouama étendu, la face contre terre, évanoui. Il alerta le guérisseur et le chef qui l'aidèrent à le réanimer.

- Il faudrait trouver un sorcier pour aider ton compagnon à oublier le vol dont vous avez été victimes, avait conclu le guérisseur.

- Gouama, les yeux hagards, le regard vide, s'étonna d'être encore dans sa case. Il regarda longuement autour de lui ; pas de police.

- Où est la police demanda-t-il d'une voix sans timbre ?

- Elle n'est pas venue ici, répondit le chef pêcheur. Mes hommes racontent qu'elle serait venue dans un grand village à une journée de pirogue d'ici. Elle aurait fouillé le village de fond en comble. Mais elle n'avait pas dit ce qu'elle cherchait.

Sa pirogue-voiture aurait parcouru le fleuve et fouillé toutes les pirogues.

Mes hommes n'ont pas vu les policiers, mais les pêcheurs qu'ils ont rencontrés les ont dissuadés de poursuivre leur route. Les hommes de loi auraient confisqué toute la prise de la journée ainsi que tous les poissons qui séchait sur les fours.

Il paraît aussi qu'ils demandaient si personne n'avait vu l'ancien président. Comme si nous le connaissions ! Une de mes femmes qui devait défiler avait cotisé pour l'habit qui porte son image ; mais comment reconnaître quelqu'un à partir d'une image ?

Il paraît qu'ils promettent une pirogue d'argent à celui qui aidera à sa capture et la mort de celui qui l'hébergera. Tout cela ne nous concerne pas. Nous sommes bien à l'écart du tumulte. Je me félicite d'avoir quitté le gros village. L'administration ne cherche que là où il y a le nombre pour sévir.

Le guérisseur doubla la dose de la potion. Gouama maigrissait de jour en jour. Sa barbe poussait à la manière des herbes des vallées dès les premières pluies de l'hivernage.

La nuit, Sanou l'obligea à finir son écuelle de soupe de poisson fumé et de pâte de maïs. Il lui fallait ses forces pour reprendre le voyage dans deux jours. Après mûres réflexions, Sanou expliqua au chef du village que lui et son compagnon étaient recherchés par la douane et la police, à cause du commerce qu'ils faisaient, et que l'administration jugeait illicite. Au cas où la police viendrait, il faudrait qu'ils se cachassent.

Le lendemain matin de très bonne heure, le chef décida de cacher ses hôtes au lieu d'attendre que la police apparût avant de le faire. Il mit chacun dans un grenier de maïs.

- Si la police venait, quelqu'un imiterait le hululement du hibou. Vous vous couvrirez avec des épis de maïs, et le tour est joué. Ne vous inquiétez pas, vous êtes nos hôtes et vous êtes encore les amis de notre ami Diallo. Nous veillerons sur vous. Rien ne vous arrivera, rassura-t-il.

Gouama était à l'étroit dans son grenier, une petite hutte reposant sur un pilotis. Les épis de maïs étaient très durs pour ses fesses. Il faillit penser à ses divans, mais chassa l'idée, allongea les jambes légèrement et mis son dos contre la paroi.

Il pouvait tenir. Il fallait qu'il tienne bon, demain c'était le grand départ. Et peut-être la liberté.

Il y avait de l'air dans les greniers, mais il y faisait chaud. Gouama, très épuisé par les derniers évènements, s'assoupit.

Vers le milieu de la journée, il se réveilla en sursaut. Des pas, de nombreux pas. On courait autour de son grenier. Les pas allaient et venaient. Un brouhaha les ponctuait par moments.

Gouama écarta, les doigts tremblants, la paille du grenier, fit un trou et y colla l'œil. Peine perdue, il ne voyait rien. Il remit fiévreusement les doigts dans la paille et tira avec force. La paille lui fendit profondément le pouce mais il pouvait voir devant lui. Rien ne bougeait. Seuls des poules et des cabris dormaient sur le sable.

Les pas revenaient, nombreux. Gouama crut entendre un hululement. Comme une taupe il se terra sous les épis. Les pas s'arrêtèrent au niveau de son grenier. Sans doute s'apprêtait-on à ouvrir le grenier. Il retint sa respiration. Seul son cœur bondissait. *« Il est là ! Le voilà ! »* cria une voix. Un violent coup de bâton résonna sur le grenier.

Gouama bondit, hurla et s'agrippa fortement à la paroi. Un bois du pilotis se cassa, le grenier bascula d'un côté et chut avec lui.

Gouama se dégagea des épis de maïs, voulut s'enfuir, mais ses pieds s'étaient empêtrés dans son pantalon que rien ne retenait.

Les pêcheurs étaient tous au fleuve pour prendre leur bain quotidien. Seules les femmes occupaient le village, fumant le poisson ou écrasant le maïs. Elles accoururent attirées par la chute du grenier et les hurlements de Gouama. Mais elles détournèrent leurs regards de l'homme nu qui criait et implorait pitié. Sanou descendit de sa cachette et vint remonter le pantalon de Gouama. Il se calma. Il fallut le laver pour décourager la nuée de mouches qui le suivaient.

Des gamins expliquèrent qu'ils pourchassaient une grosse sauterelle, quand l'apercevant sur le toit du grenier ils donnèrent un coup de bâton pour la tuer. Nous ne savions pas qu'un fou était caché là, dit un tout petit pour s'excuser.

Le chef alerté revint du fleuve et trouva une autre cachette pour Gouama. Cette fois, on le mit dans un vieux four et l'on s'empressa de poser du poisson déjà fumé sur le toit.

Le chef réunit dans la nuit le conseil du village. Une collecte de poisson fumé fut faite pour constituer le viatique de Sanou et de son compagnon.

Le conseil décida de les faire accompagner par deux jeunes du village jusqu'au village où les attendaient Diallo et son groupe. La responsabilité du chef serait alors dégagée.

Au petit matin on sortit Gouama de son four. La lune venait de dessiner son globe laiteux à l'horizon et éteignait les étoiles de son éclat. Les coqs saluèrent l'exploit.

Le chef prononça des paroles encourageantes à leur endroit. *« Un homme doit savoir et pouvoir affronter son destin. Ce qu'il porte dans son caleçon est le symbole de son devoir »* dit-il en fixant Gouama.

Le village dormait encore. Un bouc poursuivant sa femelle fit frissonner Gouama, mais il reprit son calme et suivit le cortège vers le fleuve.

Avant de l'installer dans une pirogue, le chef lui parla pendant longtemps, lui rappela ce qu'il avait déjà dit : *« Un homme doit lutter jusqu'à son dernier souffle. Aucune situation n'est définitive et irrémédiablement perdue. Il faut toujours se battre. Toujours ».*

Deux pirogues glissèrent sur l'eau calme du fleuve. Un rameur entonna un chant. La brise du matin purifiant l'écho et la voix du chanteur dominait de sa mélodie tous les bruits de la nature.

Gouama tenait solidement les deux bords de la pirogue. Mais elle ne tanguait pas. Il se décontracta et se mit à admirer le reflet de la lune sur l'eau. C'était beau, très beau, songea-t-il.

Il se rappela les paroles du chef. Il voulait bien se battre, être courageux ; mais son cœur s'affolait, galopait, faisait semblant de déserter sa poitrine à la moindre peccadille. Il lui fallait maîtriser ce cœur. Mais comment ?

Les pirogues longèrent la rive opposée au village jusqu'au lever du jour avant d'accoster. Debout à chaque bout des pirogues, le torse nu, les rameurs entonnèrent tous ensemble un chant. Leur jovialité rappela la vie à Gouama.

Tout en eux était vie. Leurs bras, lianes tressées, leur poitrine large aux pectoraux en saillies, leurs pieds aux larges fentes, couleur de la vase du fleuve,… tout en eux était symbole de vie et de vitalité.

Ils poussèrent la pirogue de Gouama jusqu'à la terre ferme et l'aidèrent à descendre.

Gouama refit le nœud de sa ceinture, un vieux fil en nylon qui porta jadis un énorme hameçon pour la pêche du capitaine.

Le geste fit sourire Sanou. Les pêcheurs y virent un désir affiché de lutter et de triompher. Ils encouragèrent Gouama.

C'était un Gouama amaigri mais décidé, la barbe hirsute, sale des pieds à la tête, une gourde de berger sur l'épaule et une canne de fortune à la main qui entamait le voyage ce matin, à travers la brousse épaisse.

Ses compagnons lui avaient épargné le port du moindre bagage. Ils s'arrêtaient de temps en temps afin qu'il se reposât et bût une potion à base de fruits de baobab qui lui donnait du tonus.

Le soir, avant qu'il ne dormît, Sanou lui massa les jambes et le gava de soupe de poisson fumé. Il eut une nuit peu agitée. Mais à chaque réveil, la

réalité surgissait et s'imposait comme un monstre hideux : il était un président déchu, moribond, sale, etc.

Et chaque fois, il ne pouvait empêcher ces maudites larmes d'inonder son visage. S'il pouvait les boire jusqu'à la dernière goutte pensa-t-il !

Pour la première fois, il trouva dans le sombre tableau de sa vie un élément de satisfaction : ses enfants étaient vivants. Ils avaient été invités chez son ami l'Ambassadeur à une *party*, le jour du putsch. Il ne les laissera pas massacrer, tout comme il ne cautionnera pas le nouveau régime qui l'a déchu, son ami l'Ambassadeur.

Le tout était d'arriver à Zakro pour mieux cerner la situation. Arriver à Zakro ! Arriver à Zakro, répétait-il.

Ils atteignirent le village où Diallo devait les attendre, après une semaine de marche. Ils s'arrêtèrent à l'entrée du village.

Un des deux pêcheurs alla aux nouvelles.

Le groupe apprit que Diallo et sa suite avait dû quitter précipitamment le village.

La gendarmerie l'avait investi un midi. Mais les gendarmes avaient fait escale à la buvette à l'entrée du village pour étancher leur soif. Le temps d'avertir toute la contrée.

Diallo avait donné rendez-vous à Sanou à une vingtaine de kilomètres du village dans un champ en pleine brousse.

Les deux pêcheurs tinrent à assister aux retrouvailles entre les deux groupes avant de reprendre le chemin du fleuve. Ce qui fut fait la même nuit après d'harassantes heures de marche.

Gouama était tout heureux. Il ne se l'expliquait pas. Diallo et son groupe étaient devenus comme des frères pour lui. Il eut le cœur même de plaisanter sur la situation. Il raconta sa chute avec le grenier au village des pêcheurs.

Sanou devint le guide. Il connaissait très bien toute cette région et y était même connu et réputé comme grand sorcier.

Il décida de changer d'itinéraire pour éviter même les petits villages. La police et la gendarmerie ont dû laisser des consignes dans toutes les agglomérations. Certes Gouama était méconnaissable : sa barbe, botte de foin mal attachée, sa bedaine de jadis avait cédé sa place à un ventre de lézard affamé, son allure altière était devenue une claudication de lépreux, son habillement de gentleman londonien qu'une tenue de sport vert olive, devenue gris sombre et rapiécée a remplacé etc., le Gouama président ne ressemblait en rien à ce Gouama hurleur qui a peur de son ombre et qui vit traqué comme un fauve.

Ils mirent un mois pour atteindre l'Ouest, chez Sanou. Ils marchaient peu, se reposaient beaucoup et surtout avançaient après un rapport d'un éclaireur. Mieux valait tard que jamais, affirmait Diallo.

Sanou les mena tout droit dans son champ à une vingtaine de kilomètres de son village. Il y avait construit trois cases. Une de ses femmes, et trois filles y furent dépêchées pour faire la cuisine.

L'hivernage s'était installé. Même si la police fouillait la brousse, elle ne se douterait jamais que le président déchu et recherché fut ce paysan décharné, dont la tête portait difficilement un énorme chapeau et qui piochait de temps en temps au milieu de sa « famille ».

Grâce au poste radio que Sanou leur avait donné, Gouama sut la composition du nouveau gouvernement. Il ne comprit pas en un premier temps pourquoi le nouveau président s'appelait « Colonel Kodio ». Il a fallu qu'un jour il l'entendît discourir pour admettre qu'il s'agissait de celui qu'il appelait « Sergent Kodio ». Il piqua une colère de naja brûlé, jeta sa pioche et son chapeau, donna un coup de pied à une termitière et se mit à arracher les feuilles des buissons avant d'être saisi par Diallo et un autre jeune. Il ne mangea pas de toute la journée, parla, gesticula comme un acteur de théâtre, jusqu'à ce que le sommeil le prît.

Diallo fit venir Sanou qui expliqua au groupe que le colonel Kodio était un ennemi de la famille de Gouama, et que son dépit était une conséquence logique des souffrances que sa famille avait endurées à cause de ce Kodio.

Le groupe devait patienter jusqu'à l'arrivée de trois trafiquants professionnels que Sanou comptait mettre à son service, afin qu'il passât la frontière à une semaine de marche du champ.

Chaque matin les fugitifs attendaient, anxieux, l'arrivée des passeurs. Les journées devenaient longues, ennuyeuses et pénibles. La chaleur qui précédait les orages, les vents des orages et le froid qui succédait aux orages, rongeaient peu à peu leurs nerfs.

Diallo fit venir un jeu de cartes, cela raccourcit les journées.

Un soir Sanou vint et confirma l'arrivée des guides dans trois jours. Trois autres longs jours, soupira Gouama. Il avait plusieurs fois demandé à Sanou de les guider lui-même. Mais chaque fois le refus était catégorique. Dans le village on suspectait Sanou de mettre sa science au service des « grands » de la capitale. De nombreuses voitures venaient chez lui. Sa famille avait toujours expliqué aux voisins pendant sa longue absence qu'il était parti à Zakro. La même information fut servie à la police venue enquêter du côté du village. Il fallait donc qu'il restât tranquille. Ce qu'il comptait faire désormais.

À la veille de l'arrivée des passeurs, Gouama fut pris d'un violent mal au niveau de la cuisse gauche, puis ce fut toute la jambe qui fut atteinte. Sanou utilisa tous ses médicaments. Rien n'y fit. La jambe changeait visiblement de couleur, devenant plus noire que l'autre.

Les jeunes de Diallo qui se comportaient comme des fils à l'égard de Gouama, s'inquiétèrent ouvertement auprès de Sanou sur l'état du malade. L'un deux, Mamadou, semblait s'y connaître. Il donna le nom du mal dont souffrait Gouama et parla de dispensaire comme seule chance de sauver le malade.

L'idée du dispensaire fut écartée. Mamadou cita des noms de médicaments capables de guérir le mal. Où as-tu appris tout ça interrogea Sanou ? Mamadou ne répondit pas. Il devint catégorique, affirma que si son traitement n'était pas appliqué, Gouama mourrait d'ici trois jours.

Sanou paniqua. Comment avoir ces médicaments sans amener le malade au dispensaire ?

Gouama brûlait de fièvre. Il était trempé mais grelottait de froid. La jambe gonflait, noircissait.

Les jeunes se concertèrent et décidèrent que Sanou devait se rendre au dispensaire pour avoir les médicaments. Il fallait corrompre l'infirmier-major, conclurent-ils. Il fallait beaucoup d'argent pour le faire. Sanou n'en avait pas assez. Diallo n'avait que trois mille francs : la paie de Sanou.

Gouama suivait les discussions, sous les couvertures que lui avait apportées son hôte. Il risquait de mourir, parce qu'il lui aurait manqué dix mille francs, lui qui avait des millions en dollars US. Ses larmes coulèrent. Il eut encore la force de proposer à Sanou d'aller mendier, supplier, implorer l'infirmier-major ; peut-être qu'il sera sensible, son cœur sera peut-être touché. Mais Diallo et Sanou furent formels : sans argent on ne pouvait pas avoir un seul comprimé dans un dispensaire. Ils citèrent des exemples où des femmes et des enfants moururent dans les bras de leurs parents parce que ceux-ci n'avaient rien pour « ouvrir le registre des malades » dans un dispensaire.

Il fallait pourtant faire quelque chose. Mamadou demanda à Sanou s'il connaissait une herbe, une feuille ou toute autre chose qui pouvait donner le sommeil rapidement et profondément. C'est ce qu'il y a de plus simple à trouver dans cette brousse, affirma Sanou.

Les trois jeunes prirent les trois mille francs de Diallo et demandèrent à Sanou de les accompagner au dispensaire à la tombée de la nuit. Au passage ils achetèrent un litre de vin, l'ouvrirent précautionneusement, y versèrent des gouttes de sève d'un arbuste et remirent le bouchon en place.

Ils arrivèrent au dispensaire, une grande maison blanche où une énorme lampe à pétrole, ronde comme une lune, soufflait comme un naja.

Ils parcoururent un long couloir avant de voir un homme endormi sur un lit de camp. Sanou le réveilla et lui demanda où était l'infirmier de garde.

L'homme grogna comme un phacochère, proféra des injures et des menaces. Mamadou lui tendit un billet de cinq cent francs. Il se calma, arracha le billet, indiqua une porte du doigt et se recoucha.

Sanou frappa timidement à la porte. Puis devant le silence, ses coups devinrent plus forts. Mamadou prit le relais et cogna un grand coup. Une voix grave cria :

- C'est qui ? Qui est là ?

- C'est un malade, docteur.

- Qu'il revienne demain.

- C'est très grave docteur.

- Qu'il aille mourir alors, s'il ne peut pas attendre demain.

Mamadou passa à moitié les trois billets de mille francs sous la porte. Quelques instants plus tard, le bruit d'un lit à ressorts que l'on libérait se fit entendre. La porte s'ouvrit. Mamadou remit l'argent et le litre de vin. L'infirmier se détendit, sourit et les fit entrer.

Mamadou expliqua les douleurs qu'il ressentait au niveau du ventre et de la poitrine. L'homme buvait le vin sans poser de question. Quand il vida la bouteille au tiers, il s'essuya la bouche du revers de la main, s'étira, bâilla, éructa et demanda à Mamadou où il avait mal.

Quand Mamadou finit d'expliquer son mal, l'infirmier interrogea une forme sous les couvertures du lit qu'il venait de quitter :

- Qu'est-ce que je lui prescris Catherine ?

- De l'aspirine.

- Mais ils ont donné un litre de bon vin rouge et de l'argent de cigarette. Ils ont ouvert le registre en somme.

- Apporte-moi le vin ; et réveille le manœuvre ; qu'il vienne leur donner du primpéran et de l'aspirine pour qu'ils nous laissent dormir. On leur dit toujours d'avaler moins les bêtises de nourriture à base de racines, de feuilles et de mauvais grains et ils n'écoutent pas. Les tubercules grillés vont vous enterrer tous. Les feuilles bouillies triompheront de vos panses.

Apporte-moi du vin, Gérard. Réveille l'imbécile là-bas pour qu'il aille leur servir les comprimés au magasin.

Le manœuvre était venu sans être appelé. Il avait entendu parler de vin.

- Chef, puis-je avoir un verre ?

- Je te donne la moitié d'un verre, pas plus. Bois et vas servir du primpéran et de l'aspirine à ces messieurs. Tu me ramènes les clefs tout de suite.

- Non, passe-les sous la porte.

- C'est impossible madame Catherine.

- Alors garde-les avec toi. Je ne veux plus que l'on nous dérange. Ce n'est pas tous les jours que nous faisons la garde ensemble. Ferme la porte Gérard.

Le pêne bondit deux fois dans le trou de la serrure. Gérard sauta sur le lit qui se mit à grincer.

Le manœuvre colla son oreille à la porte, tira la langue et se lécha les lèvres comme s'il venait de manger quelque chose de bon.

- Bon, suivez-moi, dit-il. Je vous donne votre… votre…

Il bâilla avec force. Quand il mit la clef à la porte du magasin, il ne put l'ouvrir. Il s'assit, bâilla et se mit à ronfler.

Mamadou ouvrit la porte, fouilla calmement les étagères pleines de médicaments – des échantillons – prit tout ce qu'il voulait et ils reprirent le chemin des champs.

Ils retrouvèrent Diallo assis au chevet de Gouama incapable de répondre à leurs questions, le visage trempé et décomposé.

Mamadou lui fit plus de cinq injections avant de lui placer une perfusion. Sanou assistait la bouche ouverte à tous ces soins.

- Où as-tu appris tout ça, mon fils ?

- J'ai été manœuvre dans un hôpital. J'ai seulement fait attention à ce que les docteurs faisaient, pour connaître ce que je fais.

Le sang de Gouama était en train de se coaguler. Il faut des décoagulants et beaucoup d'autres produits. Si nous attendons demain, des caillots de sang boucheront les voies de sang de son cœur et c'est la mort inévitable ; voilà tout le mal dont il souffre.

Le lendemain, la fièvre de Gouama tomba. Sa jambe s'éclaircit légèrement. Il pensait qu'un infirmier était venu le soigner. Et quand il put parler, ce fut pour demander : Sanou avait-il payé l'infirmier, et s'il était sûr que celui-ci ne trahirait pas le secret.

Il sourit ; secoua longuement la tête quand Sanou lui narra l'exploit de Mamadou et de ses compagnons.

- Je saurai vous récompenser quand le moment viendra, jura-t-il. Vous ne le regretterez pas. Après une semaine de traitement, Gouama pouvait se lever et marcher. Son soigneur le soumit à des exercices de marche, de saut et de course.

Il appelait Mamadou *« l'homme qui donne des problèmes aux autres »*, depuis que Sanou était revenu du village et leur avait raconté que l'infirmier et son amante, une infirmière, avaient dormi jusqu'au matin.

Et quand le mari était venu sur sa moto pour ramener sa femme à la maison, il piqua une crise en la trouvant nue, enlacée sur un lit avec un homme. Il saisit un bistouri qui traînait sur une table, tailla les oreilles de son rival et lui fit deux grosses balafres sur les joues. L'infirmier hurla et sortit tout nu, comme un boulet de canon. L'époux cocu jeta les oreilles dans une casserole où un manœuvre bouillait les seringues.

Le scandale fit oublier le vol. La rumeur disait que la femme avait tellement pressé son amant qu'il avait trop dormi.

Gouama guéri, participa à l'ensemencement de tout le champ de Sanou. Visiblement il était devenu plus gai, plus confiant en l'avenir. Mais de temps en temps quand il écoutait la radio et entendait le nom de certains responsables il sursautait, se levait et marchait sous le soleil en bougonnant. La colère passée il revenait et reprenait la causerie. Il aimait raconter des anecdotes sur des fêtes, des réunions et des voyages.

Un jour, exalté, il se mit à parler d'une réunion de chefs d'États. Il se rendit compte de sa gaffe, simula une toux et changea de sujet.

Les passeurs arrivèrent une nuit et fixèrent le départ pour le lendemain. Gouama jubilait. Il se mit à danser quand la radio diffusa un disque de son temps. Mais sa joie fut de courte durée : la radio annonçait un discours du chef de l'État, le colonel Kodio. Son sang monta d'un coup. Il s'assit un peu à l'écart du groupe pour pouvoir broyer du noir, sans gêner les autres.

Un des passeurs parla de la fête que le gouverneur organisait le lendemain. Gouama sursauta. Quelle était la date ? L'hivernage étant revenu, la fête de l'indépendance devait avoir lieu en fin juillet. Il se rappela que l'ancienne métropole avait choisi pour toutes ses anciennes colonies, la période de juillet-août pour les indépendances afin que les Africains n'oubliassent pas la fête de la « patrie ».

Eux qui aimaient boire et danser, seraient psychologiquement déboussolés si on ne leur trouvait pas une fête à la même période que leur « fête » habituelle. Telle fut la conclusion des psychologues conseillers des futurs présidents africains. *« Tenez compte de la sensibilité et de l'émotion de vos sujets. N'oubliez jamais ce que l'un de vos pairs a dit : "l'émotion est nègre et la raison est hellène". Vous devez organiser des fêtes »* avait conclu Marcel à l'intention de Gouama.

On célébra alors l'anniversaire de la suppression de certains anniversaires.

L'hymne national sonna. Gouama voulut se boucher les oreilles. Mais il fallait qu'il suivît le discours. Il réglera son compte à ce salaud de Kodio plus tard.

Je déjeunerai avec son cerveau se promit-il, à haute voix.

- Mes chers compatriotes. Comme le veut la tradition depuis une dizaine d'années, nous allons célébrer demain l'accession de notre pays à la souveraineté nationale et internationale.

Mais cette année nous essayerons de voir au-delà de la tradition, au-delà du cérémonial. Nous devons nous interroger sur le passé, le présent et l'avenir de notre beau pays.

Voilà une décennie d'indépendance. Un sombre tableau. Dix ans de gabegie et de tâtonnement que notre pays a traînés minablement comme un lourd boulet, dans ce qui devait être sa marche vers son développement.

Dix ans. Dix longues années : un rien dans l'éternité, une éternité dans la vie d'un peuple. Car il suffit d'une année, d'un mois, d'un jour et même d'une heure, à un ou plusieurs responsables inconscients, pour condamner pendant longtemps tout un peuple à l'esclavage, à la misère, en un mot à la perte de la souveraineté.

Il y a dix ans, la puissance coloniale nous donnait, comme à beaucoup d'autres Africains, l'indépendance. Les peuples africains longtemps subjugués, recouvraient enfin la liberté et même la paix. Les politiciens d'antan les firent rêver. Ils les firent espérer et ils se réveillèrent trahis. Ils les avaient mobilisés pour régner sur eux.

Ces premiers politiciens ne voyaient en eux que des électeurs taillables et corvéables à loisir. Et pendant dix ans, le favoritisme, le népotisme et la corruption furent érigés en règle de vie, en système.

Les peuples désemparés, sans moyen de faire entendre leur voix, élisaient des députés dépités. Pendant dix années, les peuples africains ont usé leurs mains pour applaudir des démagogues invétérés.

Pendant dix longues années des responsables irresponsables ont aliéné le destin de notre peuple, dans des mains étrangères. Véritables mendiants internationaux, ils dépensaient d'énormes sommes pour parcourir le monde entier à vilipender notre peuple et à troquer sa dignité contre d'hypothétiques aides, souvent plus nuisibles qu'utiles.

Dix ans durant, ils n'ont pas expliqué aux peuples que l'indépendance était aussi exigence. Ils ne leur ont pas révélé qu'être indépendant signifiait accepter d'assumer d'une manière consciente, son destin.

Vous savez tous dans quelles conditions votre armée a été amenée à prendre le pouvoir. Vous savez tous dans quel état l'ancien tyran et ses

hommes irresponsables avaient plongé le pays. Vous connaissez tous quels ont été les méfaits d'un parti qui a longtemps subjugué notre pays.

Pourquoi l'ancien parti avait-il été créé ?

Après la Deuxième Guerre mondiale, ceux qui constituaient l'élite africaine de l'époque, c'est-à-dire ceux qui, par hasard, avaient su lire et écrire, éprouvaient une haine viscérale et féroce contre les colonisateurs. Haine justifiée et normale, dirons-nous. Mais haine dont les vrais motifs étaient plutôt inavoués.

Ils en voulaient aux colonisateurs parce qu'ils n'avaient pas réussi, évolués qu'ils étaient, leur intégration dans la bourgeoisie coloniale.

Ils en voulaient aux colonisateurs par orgueil et pour des raisons strictement personnelles.

Ils en voulaient aux colonisateurs parce qu'ils estimaient qu'ils étaient les éclairés et devaient désormais régner sur leur peuple qu'ils savaient esclave d'un obscurantisme total et morbide.

Les preuves de ce que nous disons ? Vous les trouverez dans leur comportement de despotes après les indépendances.

Les preuves ? Vous les trouverez dans leur veulerie et dans leur opulence, cause profonde de la misère des peuples africains.

Les preuves ? Vous les trouverez dans leur incapacité à faire l'unité de l'Afrique. Pis, leur incapacité à faire l'unité réelle de leur pays. Qu'ont-ils fait de l'idée de la création des Etats-Unis d'Afrique ? Casablanca, Morovia, Addis-Abéba : trilogie d'un échec. Leurs organisations vivaient l'espace d'un sommet, certaines même étaient mort-nées.

Ils avaient créé leurs partis, mobilisé leur jeunesse aux calots, tout juste pour se faire applaudir. Ces partis étaient les simples propriétés d'hommes politiques véreux sans vergogne, qui les exploitaient comme bon leur semblait.

Ces anciens partis auxquels on voulait donner une envergure internationale pour leur accorder une certaine crédibilité, ne regroupaient sur le plan international que leurs leaders car nos peuples ne se sentaient point concernés.

Gouama fonça en hurlant de colère sur le poste de radio.

- Menteur, fils de chien, sale sergent, fils de…

Diallo l'immobilisa et le traîna loin du groupe qui écoutait le discours.

- … Monsieur X était le leader des leaders du parti A. Monsieur Y était le leader des leaders du parti B. Les conflits de personnes opposant A et B étaient les seules vraies luttes pour lesquelles ces leaders inconscients organisaient des troupeaux de militants. Vous avez là toutes les raisons des échecs de toutes les tentatives d'unir les peuples africains.

Tous ces hommes politiques avaient la folie des grandeurs et le complexe de supériorité. Tel leader s'estimait plus intelligent que tous les autres, parce qu'il avait une licence ou un doctorat. Tel autre trouvait qu'il était un autodidacte capable de braver des lauriers universitaires, etc. Ils avaient appris aux peuples que la valeur du leader se mesurait à l'aune du diplôme. Sa valeur était son art à assembler des mots pompeux, vides, le tout aromatisé d'un peu de latin. Donc les peuples ne retenaient de leurs discours que des chapelets de mots sans rapport avec la réalité. C'était une tête vous dira-t-on. Quand il faisait un discours, il était impossible à un breveté de le comprendre, tellement son français ou son anglais était filtré, affirmait-on, pour vanter un ancien leader.

Certains d'entre eux ont crâné au pouvoir, parce qu'ils avaient déjà servi dans l'ancienne métropole. *« Celui qui a travaillé et siégé avec les Blancs, n'aura aucun problème à nous gouverner et à faire prospérer notre pays »* pensaient les peuples.

Voilà ce que furent les anciens partis politiques et leurs leaders. Et voilà pourquoi nous devons les enterrer et bannir tout ce qui peut rappeler le spectacle de leurs méfaits et de leur existence. Il nous faut tout détruire, tout effacer pour repartir à zéro. Tâche combien exaltante, difficile mais noble.

Désormais tout ira de l'avant, car qui n'avance pas recule. En matière de développement, il est impossible de rester sur place.

Notre venue au pouvoir doit être le détonateur de la libération économique, politique et culturelle.

Nous vous invitons tous à apporter votre concours patriotique à l'édification d'une société nouvelle, une nation forte et unie.

L'avenir de Watinbow se fera avec vous tous. Il se fera à tous les prix, dans la paix et la justice. Il se fera sur la tombe des marchands d'idéologies, charlatans de chimères, spécialistes de l'incertain et du flou.

Il se fera. N'en déplaise aux anarchistes.

Mes chers compatriotes, la voie est désormais libre pour notre décollage économique. Faites confiance en votre armée. Jamais elle ne faillira.

Vive le peuple. Vive Watinbow.

L'hymne national sonna à nouveau.

- Chers auditeurs nous allons vous faire suivre à présent une partie de la conférence de presse que notre libérateur, le Guide-éclairé, le Timonier-national, le président Kodio Étienne a donnée ce matin à la presse nationale et internationale.

- Une première question Monsieur le président : pourquoi avez-vous pris le pouvoir ?

- Les raisons sont nombreuses. Et tous les habitants de ce pays les connaissent : marasme économique, gestion scandaleuse des biens publics, corruption, népotisme et j'en passe. Mais surtout pour libérer mon peuple de la barbarie et de la tyrannie. Combien ont été tués, emprisonnés ou ont été obligés de s'exiler pendant les dix ans de règne de Gouama ? Nul ne peut les compter. Dans ces conditions, l'Armée doit-elle assister impassible aux meurtres, aux vols et à l'anéantissement du pays ? Je pense que non.

Et vous oubliez une chose. En Afrique, y a-t-il un autre moyen pour débarrasser les peuples de leurs tyrans ? Pas le vote en tout cas. Car même ceux qui ont inventé les élections ne peuvent pas avoir les scores de nos despotes.

- Comment expliquez-vous que parmi les prisonniers politiques que vous avez libérés, l'ancien régime ait choisi de tuer les étudiants et les prisonniers d'appartenir au parti communiste ?

- Selon un étudiant blessé que nous avons sauvé in extremis, le tyran avant de fuir est venu exécuter de sa propre main tous ceux qui étaient soupçonnés d'être des éléments du parti communiste. Nos hommes sont arrivés en retard.

- Où est l'ancien président ?

- Tout ce que nous savons, c'est qu'il n'est plus sur notre territoire.

Nous savons qu'il a amassé des fortunes à l'étranger. Il ne sera pas étonnant qu'un jour il réapparaisse à la tête d'une bande de mercenaires. Mais comme vous pouvez le constater à travers toute la capitale, nous les attendons de pied ferme.

- Un procès a eu lieu après le coup d'État. Les accusés étaient-ils vos opposants ?

- Pas le moins du monde. Après le meurtre simulé en accident de nos braves commandants Ouédraogo et Keïta, nous avons fait une enquête pour faire la lumière sur cette grande perte.

La parodie d'enquête ordonnée par l'assassin Gouama n'a rien donné. Mais nous avions découvert, de notre côté, que les plus proches collaborateurs des victimes avaient trempé dans ce meurtre odieux.

Le tribunal militaire a été sans pitié pour tous ceux qui se sont faits complices d'un crime aussi abominable.

- Comptez-vous donner une orientation nouvelle à votre politique extérieure ?

- Nous restons fidèles à tous les engagements pris par notre pays. Nous collaborerons avec tous les pays épris de paix et de justice qui respecteront notre souveraineté. Nous réviserons les accords de coopération qui nous lient à l'Occident. Nous estimons qu'il vaut mieux réactualiser les choses.

- Une dernière question Monsieur le Président. On dit qu'en Afrique, les militaires qui prennent le pouvoir trouvent toujours un subterfuge pour ne plus le remettre : parti unique, leader unique, etc. ; peut-on s'attendre à un gouvernement civil dans les prochains mois ?

- Il faut d'abord signaler que tous les régimes militaires ne se ressemblent pas ; donc il ne serait pas exact de généraliser.

Ensuite parler de régime civil par opposition à un régime militaire, c'est ignorer certaines réalités de notre pays. Ce que nous souhaitons, c'est abattre ces barrières factices entre civils et militaires ; nous réussirons à le faire.

Mais quelle que soit la situation, la démocratie calquée trait pour trait, à l'occidental, est un luxe que l'Afrique ne peut pas se permettre pour le moment. Nous y tendrons. Le peuple exercera le pouvoir, comme nous l'avons promis. Voilà tout ce que nous pouvons dire pour le moment. Si vous aviez été là pour voir les réjouissances populaires après le putsch, vous ne poseriez pas cette question.

- Chers auditeurs nous allons à présent lire les motions de soutien et les télégrammes adressés au Sauveur du peuple, le Libérateur, l'homme du 13 janvier, le messie que Dieu envoya, pour notre Salut, le…

- Éteignez ! Éteignez ou je brise ce poste de radio.

Diallo qui surveillait Gouama, le vit venir armé d'un gros bâton pour briser la radio. Il sanglotait. Des sanglots longs comme seules savent en faire les pleureuses qui animent les journées de deuil au village.

Tout le groupe s'était tu comme pour mieux écouter les sanglots de Gouama.

Les passeurs s'indignèrent avant que Sanou ne leur expliquât les raisons de la haine de celui qu'ils appelaient *« l'homme femme » : « C'est une haine familiale »*.

Le lendemain de très bonne heure, les passeurs en tête, le groupe se fondit dans la brousse à travers rivières et collines, sur des pistes que seuls les guides semblaient voir.

Gouama gardait le silence depuis le discours et la conférence de presse du chef de l'État. Personne d'ailleurs ne lui adressait la parole.

Mais lorsqu'au passage, une branche d'un épineux prit sa chemise dans le dos, il pivota, avec rage il se jeta dans la touffe pour la détruire et se trouva immobilisé par les épines. Tout le groupe éclata de rire. Il fallut utiliser les machettes pour le dégager. Il défeuilla la branchette dont les épines l'avaient saisi et en fit un cure-dent.

Après cinq jours de marche les passeurs ordonnèrent une pause avant midi, au bord d'une rivière.

L'autre rive, dit l'un des guides, est le territoire de Zakro.

Gouama applaudit à se rompre les doigts.

- Vous attendrez ici que nous allions nous renseigner sur les dates des marchés des villages frontaliers. Pour passer inaperçus, nous devons voyager à bord des taxis-brousse qui vont d'un marché à un autre.

- Mais je ne veux pas éviter la police. Je veux surtout la contacter parce que… enfin j'ai à lui parler.

- Vous attendrez comme les autres. Vous serez libres après de chercher vos problèmes comme bon vous semble. Cela dit, les trois passeurs traversèrent la rivière à la nage.

Diallo se mit à préparer le repas.

Gouama appela Mamadou et ses camarades sous un arbre.

- J'ai à vous parler. Vous m'avez sauvé la vie, au mépris de la vôtre. De nos jours cela se voit rarement. Je voudrais vous récompenser, et largement, très largement.

Certes je vous ai caché mon identité, mais c'est moi le président de ce pays. Je fuis les usurpateurs. À Zakro je réorganiserai la riposte pour chasser les bandits, les voleurs, les traîtres.

Quand je serai au pouvoir de nouveau, je vous ferai nommer à des postes très importants. Mais en attendant je vous donnerai beaucoup d'argent. Je dis *donner* et non *prêter*. Chacun de vous me dira le montant de la somme qu'il veut.

Vous ne dites rien ?

Gouama fixait tour à tour Mamadou et ses camarades. Aucune réaction, leur visage restait impassible.

- Je vous dis que je vais vous donner, *donner*, beaucoup d'argent, et vous ne dites rien ?

- Que voulez-vous que nous disions ? Nous n'allons pas au même endroit. A partir de Zakro nous irons à Watinoma. Et nous ne pouvons attendre que vous mendiiez l'argent pour nous.

- Je ne mendie pas l'argent à qui que ce soit. J'ai de l'argent en Suisse. J'irai en chercher.

- Connaissez-vous les réactions des autorités de Zakro ?

Gouama rit à haute voix et avec assurance il poursuivit :

- Le président Dagny et moi avons lutté ensemble et avons gagné ensemble. Il fera intervenir les pays occidentaux pour dégager ces petits caporaux qui jouent leur minable théâtre.

- Nous n'avons jamais fait confiance à un prince africain. Vous serez désagréablement surpris monsieur Gouama.

- Mais tu ne comprends rien, Mamadou. Sais-tu que Dagny et moi, nous sous sommes juré fidélité et soutien en cas de putsch ? Nous avons déjà partagé la même chambre. Quand j'allais en visite à Zakro pour sept jours par exemple, j'avais sept jeunes filles fraîches et belles à ma disposition. Et c'est la même chose pour Dagny quand il venait à Watinbow.

Nous avons des comptes dans les mêmes banques. Un de mes châteaux en Normandie m'a été acheté par Dagny, je venais à peine de finir le remboursement du prêt, quand les tirailleurs sénégalais ont usurpé mon pouvoir.

- Un bourgeois n'a pas d'ami en dehors de la bourgeoisie. Sa seule morale est la préservation de ses acquis. Si votre ami Dagny trouve désormais…

- Je n'aime pas ces mots étudiants. Bourgeoisie, bourgeoisie, qu'est-ce qu'un bourgeois ?

- Vous l'ignorez ? En Afrique, les bourgeois, ce sont ceux qui ont passé de l'âne à la Mercedes, ceux qui jadis ne pouvaient avoir la bière de mil ou le vin de palme qu'exceptionnellement les jours de fête, et qui maintenant sautent le champagne pour célébrer leurs rêves, ceux qui subsistaient grâce à une boule de gâteau de mil et une sauce de potasse ou encore de tubercules sauvages grillés et qui, aujourd'hui, ont le camembert ou le caviar, ceux qui jusqu'à l'âge de dix ans marchaient toujours corps nu et qui aujourd'hui importent des valises et des valises d'habits à des prix exorbitants… ceux qui ont oublié, comme qui ferait d'une vieille culotte, leur ancien état de misère qui est aujourd'hui celui du peuple, sont des bourgeois.

Gouama fixait Mamadou la bouche ouverte ; il secoua la tête.

- Tu en veux à des gens parce qu'ils ont passé de l'âne à la Mercedes, parce qu'ils ont progressé ? Mon petit tu divagues ; que fais-tu du progrès ?

- J'en veux à des gens parce qu'ils ont oublié leur ancien état de misère qui est celui du peuple aujourd'hui. Je ne leur en veux pas parce qu'ils roulent en Mercedes. C'est différent.

Le progrès ? L'Afrique a progressé.

Mamadou se mit à rire. Puis, coupant son rire :

- Que ceux qui doutent de son progrès jettent un petit coup d'œil sur les buildings de ses capitales, ses rues goudronnées, ses usines de transformation.

Que ceux qui doutent de son progrès jettent un coup d'œil sur ses armées. Il n'y a pas longtemps, elles n'avaient que quelques sous-officiers. De nos jours, elles ont des centaines de généraux, des colonels à la pelle.

Lieutenant est devenu un grade aussi commun que caporal il n'y a pas longtemps.

L'Afrique a progressé ; pour rester convaincu de son progrès, ne jetez pas un coup d'œil sur sa production agricole.

- La dette de l'Afrique a en effet progressé, monsieur Gouama. Le nombre de coups d'État aussi.

- Tu m'étonnes !

Tu parles comme ces petits étudiants communistes, jaloux du bien-être des autres. Si par hasard tu as déjà écouté l'un d'eux et que tu as été malheureusement séduit par ses diableries, il est grand temps que tu te rattrapes.

Ces étudiants sont des agents de puissances étrangères. Des communistes assoiffés de sang qui prônent la violence. Mais toi et les autres vous êtes des êtres exceptionnels, des hommes au cœur noble, des hommes aimés de Dieu, des…

- Ça va ! En Afrique tout vient de l'extérieur. Des ouvriers exploités protestent-ils contre le traitement inhumain qu'on leur impose : c'est l'étranger qui les manipule.

Des étudiants osent-ils réfléchir sur la macabre situation que vit le peuple : c'est l'étranger qui s'infiltre.

A-t-on besoin de l'étranger pour savoir que le destin de son peuple est bloqué ?

A-t-on besoin de lire Lénine pou savoir qu'on est sans emploi ? A-t-on besoin de lire Marx pour savoir qu'on a faim et soif ?

Faut-il avoir étudié la révolution bolchevik ou chinoise pour apprendre que les sociétés où sévissent la corruption, le népotisme, le tribalisme, l'affairisme, etc. sont pourries et que tôt ou tard, elles engendreront la violence, la haine, le crime avant d'exploser dans le chaos le plus total ?

Je ne connais pas plus assassin dans une société qu'un corrompu. Je ne connais pas plus tyran et plus criminel qu'un détourneur de biens publics. Je ne connais pas ennemi plus mortel du peuple qu'un tribaliste doublé d'un affairiste.

Votre morale, votre sagesse, votre politique, vernis pour crimes odieux, ne peuvent tromper personne.

- Mais tu m'insultes Mamadou ?

- Prends-le comme tu veux. Nous aurions pu te laisser mourir car c'est ton régime qui a engendré cette corruption.

- Ce n'est pas moi qui leur ai dit de voter et de se laisser corrompre. Combien de fois dans mes discours suis-je allé contre les fléaux qui minent notre société ?

- Plusieurs fois vous aviez lu des phrases pour meubler vos discours, mais y croyiez-vous vous-même ? Et quel exemple donniez-vous quand vous étiez au pouvoir ? Ces maux que vous dénoncez sont les corollaires d'un système.

- Nous avions, à mon temps, le système libéral.

- Comme aux Etats-Unis, et en Europe. Seulement dans le domaine de l'anarchie économique, mais pas dans le système politique. Il n'y a pas de libéralisme économique sans libéralisme politique.

Analysez vous-même : vous Gouama, dans cette brousse, ce que vous faites, ce que vous dites… votre destin n'intéresse que vous. Il en est de même pour chacun de nous. Mais dès lors que vous gérez le destin des autres, votre propre destin vous échappe. Et empêcher les gens de dire ce qu'ils pensent de la gestion de leur destin s'appelle en d'autres termes sous-développement.

- Ça veut dire que vous refusez mon offre ?

- On ne peut être plus clair. Non seulement nous la refusons mais nous vous demandons de tout faire pour restituer au peuple tout ce que vous lui avez volé.

Allez en Europe, et de là construisez des écoles, des dispensaires à Watinbow par l'intermédiaire des organismes charitables. Allez par exemple chez Monsieur l'Ambassadeur. Vous y serez bien reçu. On se servira de vous comme épouvantail contre les éventuelles mauvaises humeurs de Kodio. La tradition d'hospitalité, de terre d'asile et que sais-je encore de son pays vous garantiront un exil agréable et doré à l'instar des autres revenants-politiques.

- Vous refusez la chance que je vous offre ? Vous êtes fous. Qui êtes-vous ? Si vous tenez à rester à Zakro, vous êtes libre de le faire. Je vous aiderai toujours.

- Nous ne restons pas à Zakro : nous t'avons dit que nous irions à Watinoma. Et je te donne un dernier conseil : le syndicat du crime, d'intrigues et de pillage que vous avez organisé entre vous, et que vous avez appelé pompeusement franche amitié, n'a de valeur que lorsque chacun de vous est au pouvoir. Monsieur Gouma, méfiez-vous.

Gouama éclata de rire à son tour.

- Merci du conseil Mamadou. Grand merci. J'en tiendrai compte. Mais dites-moi, qui êtes-vous ?

- Comme tu veux tout savoir, je me présente : je m'appelle Coulibaly, secrétaire général du mouvement estudiantin, cinquième année de médecine. Votre ancien prisonnier. Mes deux compagnons sont aussi des

étudiants, tous membres de notre bureau, tous anciens prisonniers, vos prisonniers.

Nous avons échappé au massacre des putschistes. Comme nous étions condamnés à mort, on nous gardait dans une cellule autre que celle des étudiants. Voilà pourquoi les putschistes nous ont libérés involontairement. Ils avaient placé tous ceux que tu avais accusés de communisme, contre le mur de notre cellule et avaient tiré des rafales de mitrailleuse. Ils firent sauter sans le vouloir la serrure de notre cellule. C'est pourquoi nous sommes en vie et avons pu soigner ta phlébite.

Nous t'avons reconnu bien avant de te soigner. Je peux même dire que nous avons risqué notre vie, avec beaucoup plus d'entrain, parce que c'était toi et pas un autre. Nous voulions savourer notre victoire. Tu nous avais condamné à mort et c'est nous qui t'avons sauvé.

L'Afrique, notre continent, ira de l'avant. Les peuples triompheront. Et un jour ils vous humilieront comme nous le faisons aujourd'hui. C'est la marche de l'histoire. Gouama et tous les autres n'y peuvent rien. Adieu !

Gouama ne sortait pas de son étonnement. Il n'en croyait pas ses oreilles. Il balbutia des pardons inaudibles. Mais Mamadou et les autres l'avaient quitté, et avaient rejoint Diallo qui cuisinait.

Gouama ne mangea pas de toute la journée. Son mutisme devint plus profond. Il s'y enferma jusqu'au premier marché de la république de Zakro.

Il s'entretint avec Diallo.

- Je voudrais te prier de présenter ms excuses à tes frères. Je comprends tout le mal que je leur ai fait. Je te prie de leur dire que je suis prêt à leur offrir des millions pour qu'ils refassent leur vie. Essaie de leur parler, de les convaincre. Ils m'ont sauvé la vie, malgré ce que je leur avais fait. Ils m'ont donné une bonne leçon.

- Dis-leur que je viens de comprendre l'absurdité de mon anti-communisme primaire. Dis-le leur. Et surtout qu'ils acceptent quelque chose de moi.

- Inutile monsieur Gouama. Je les connais, même s'ils crevaient de faim, ils n'accepteraient jamais de recevoir de l'argent de vous.

Si vous avez compris la leçon, enseignez-la à vos semblables. Enseignez-la à tous ceux qui comme vous utilisent l'alibi « communisme », « révolution » pour diviser les peuples africains et les dévoyer de leur lutte.

Le vrai problème en Afrique ne doit pas être la lutte entre pseudo-« modérés » et pseudo-« progressistes », mais bien la lutte entre exploiteurs et exploités, pillards et pillés.

Enseignez-la autour de vous. Dites-le à Dagny. Dites-lui que l'épouvantail « communisme révolution » utilisé depuis le référendum de

1958 et même avant, ne sera pas éternellement efficace. Votre allié, Prétoria est en train d'échouer.

Monsieur Gouama, laissez Coulibaly et ses camarades tranquilles. Vous êtes sauvé. Vous avez retrouvé vos millions et vos amis, cela suffit pour votre bonheur. Pour certains, il n'y a pas de bonheur vrai en dehors de celui de tout le peuple.

- Diallo, je souhaiterais te donner quelques millions parce que toi aussi tu m'as sauvé. Ne refuse pas, je t'en prie. Tu pourrais te faire un grand troupeau.

- Celui que j'ai me suffit monsieur Gouama, je l'ai hérité de mon grand-père qui a trimé comme un forçat pour le constituer.

Dès que je suis sorti de prison, j'ai rejoint mes parents éleveurs et j'ai repris la vie dure mais agréable de tous ceux qui vivent d'un peu de céréales, de tubercules, trempés de beaucoup de sueur. Je n'ai que faire de millions volés.

- Vous avez fait la prison aussi ? Par ma… ma…

- Bien sûr. Après mes études inachevées en France. Il n'y avait pas d'université à Watinbow, parce que comme beaucoup ailleurs en Afrique, vous aviez construit les prisons avant les écoles.

Un jour j'ai été rapatrié. Motif ; trafic de stupéfiant. C'était la première fois que j'en voyais.

Le tribunal me condamna à sept ans de prison dont trois fermes. Le vrai motif : communisme, subversion.

Je suis le fameux Diallo de Feyssart. Les autres sont venus se cacher chez moi parce que je continue à entretenir des rapports avec eux.

Adieu monsieur Gouama. Et surtout tenez compte des conseils qui vous ont été donnés. La plus grave erreur qu'un homme puisse faire de nos jours, c'est de ne pas comprendre les préoccupations de sa société, c'est-à-dire ignorer le mouvement de l'Histoire.

Diallo rejoignit Coulibaly et les autres après ces mots.

* * * *

Sanou avait remis de l'argent à un des passeurs pour acheter des habits à Gouama. Il put ainsi troquer sa vieille tenue de sport contre un pantalon, une veste et un caleçon, après une longue et harassante fouille dans les tas de friperies posées à même le sol.

Il n'avait pas de souliers, mais des babouches suffisaient. Les mains au dos il faisait le tour du marché, regardant d'un air condescendant les marchandes et les marchands qui discutaient pendant d'interminables heures pour une réduction de prix de 5 F CFA.

Le brouhaha du marché ne troublait guère son rêve.

Il discourait, discourait, levait le verre – sa main vide – souriait aimablement et reprenait sa marche. Seuls quelques enfants prêtaient attention au nouveau « fou » du marché.

Dans l'après-midi, les chauffeurs des taxis-brousse commencèrent à charger les bagages sur les toits de leur camion.

Les passeurs avaient payé le voyage jusqu'à Aty, à deux cent cinquante kilomètres de la frontière, pour Gouama. Leur travail était achevé.

Aty était la plus grande ville frontalière de Zakro.

Quand les soixante-dix passagers se serrèrent comme des sardines dans le vieil IZUZU « A bas les jaloux » le chauffeur fit enlever l'énorme morceau de bois qui servait de cale. Le camion dévala en silence une pente abrupte, toussota trois fois, pétarada avant de ronfler, enseveli par l'épais nuage de fumée qu'il dégageait. Le concert que donnaient les chèvres et les moutons attachés sur son toit s'accentua, puis s'éteignit à la vitesse que voulait le chauffeur.

Après d'interminables heures de marche, d'arrêts, de réparations, Gouama et tous les passagers arrivèrent à Aty à deux heures du matin.

Gouama à peine descendu du camion, demanda la direction du commissariat de police. Il était à peine à cinq cent mètres de là.

Il se mit à siffloter, les mains dans les poches. Au poste de police, il trouva deux agents ronflant comme « A bas les jaloux ».

- Qu'est-ce qu'il y a ? Que voulez-vous ?
- Je voudrais vous parler.
- Revenez demain.
- C'est-à-dire…
- C'est-à-dire quoi ? Est-ce urgent ?
- Oui et non.

- Non alors, tu ne sais pas ce que tu veux. Fous le camp.

- Je suis l'ancien président Gouama de Watinbow. Je viens d'arriver et…

- Sergent, enferme-moi ce fou. On verra son cas demain.

- S'il vous plaît, je…

- Entre, voilà ce qui vous plait. Entre, ou veux-tu que j'utilise un argument solide ? Entre !

Gouama entra dans la cellule en promettant de faire la lumière demain.

- Reste tranquille sinon je te montrerai que moi je suis un Ayatollah. Toi tu n'es qu'un président.

- Sergent, c'est certainement un nouveau fou qui vient de débarquer des vieux taxis-brousse.

Le jour fut long à venir. Gouama ne ferma pas l'œil. La puanteur de la cellule était intenable. Il vomit.

Le matin, l'équipe de garde le présenta à la relève comme un fou qui se prend pour un président.

Il demanda à s'entretenir avec le commissaire. Les policiers refusèrent. Il se fit alors très menaçant :

- Vous commettez une erreur qui va vous coûter très très cher. Le président Dagny vous fera relever de vos fonctions. Je suis son ami, l'ancien président de Watinbow.

Les policiers rirent aux éclats. La rage noua la gorge de Gouama. Il tambourina contre la porte métallique de la cellule en hurlant des insultes. Le commissaire sortit.

- Qui fait tout ce vacarme ?

- C'est un fou mon commissaire.

- Je ne suis pas fou monsieur le commissaire. Je voulais vous parler et ils refusent de m'ouvrir.

- Que voulez-vous me dire ?

- Que je suis l'ancien président de Watinbow, un ami person…

- Ça c'est déjà connu. Ensuite ?

- Il faut avertir mon ami de ma présence ici.

- C'est tout ?

- Dites-lui que j'ai beaucoup souffert, qu'il me trouve d'excellents médecins. Le numéro c'est le 33 28 44 57.

Le commissaire coupa son rire.

- Répétez le numéro.

- Je dis bien le 33 28 44 57.

Le commissaire laissa choir sa cigarette qu'il venait d'allumer.

- Faites le sortir. Gardez-le dans un bureau.

Vers midi, un hélicoptère atterrit dans la cour du commissariat. Un officier de la sûreté nationale débarqua.

Après un entretien en tête-à-tête avec Gouama, il l'embarqua à bord de l'hélicoptère qui reprit son vol sous le regard des policiers médusés.

Gouama fut reçu par le ministère de l'Intérieur de Zakro. Une villa et un nombreux personnel lui furent alloués, ainsi qu'une garde-robe fournie.

Rasé, frais, Gouama tiré à quatre épingles se promenait dans le vaste jardin de sa villa, une fleur à la main, le visage radieux, deux jours après son arrivée.

Le président Dagny est absent, lui avait-on dit. Il était à l'étranger pour plusieurs jours. Qu'importe, il attendra. Il avait souhaité le contacter par téléphone mais le ministre de l'Intérieur avait refusé. Le président Dagny avait interdit tout appel sauf pour raison de sécurité nationale et cas très urgent.

Gouama fut invité chez le ministre de l'Intérieur à dîner. Il improvisa un discours, loua les bonnes relations entre son pays et Zakro, magnifia la sagesse et la clairvoyance du président Dagny, fit l'apologie de sa grandeur, de son courage. Il venait de renouer avec les discours, les repas pantagruéliques et les vins rares. Il venait de renouer avec la vie telle qu'il la concevait.

En une semaine, il reçut de grandes personnalités, et fut aussi reçu. Tous déploraient son départ prématuré. Tous louaient l'action de développement qu'il avait entreprise pour sortir son pays du sous-développement. Tous avaient médit des régimes militaires en des termes durs, rudes. Surtout, tous lui avaient promis soutien indéfectible et assistance pour l'aider à sauver le pays qu'il avait construit de ses mains. Rien ne manquait à son bonheur, sauf le trône. Il avait déjà le pouvoir.

Gouama put entrer en contact avec un « grand » de l'import-export basé à Watinoma. Il voulait des nouvelles de Tiga. Mais aucune trace de son conseiller spécial.

Après plusieurs contacts, il apprit que Tiga avait liquidé certaines affaires, avait ainsi rassemblé une fortune et était parti au Nigéria en compagnie d'une jeune femme.

Le frère de la jeune femme donna le numéro de téléphone de celui qu'il gratifiait du nom « beau-frère ».

Gouama téléphona plusieurs fois au « Frutexport » mais il ne put toucher le « Boss ». Celui-ci était soit très occupé soit en voyage.

N'en pouvant plus d'impatience, Gouama piqua une de ses habituelles colères :

- Dites-lui que s'il n'appelle pas d'ici demain au numéro que j'ai laissé, je n'appellerai plus. Et il portera la responsabilité de tout ce qui arrivera. Je dis *toute* la responsabilité. Il raccrocha nerveusement.

Tiga n'appela ni ce jour, ni un autre jour. Ses affaires florissaient.

Il ne quittait sa secrétaire très spéciale que pour recevoir d'autres hommes d'affaires venus des quatre coins du monde.

Quand il apprit les menaces proférées par Gouama, il rit aux larmes. Même si Gouama revenait au pouvoir il n'avait rien à craindre. Il avait préparé depuis six ans cette situation, lorsqu'il s'était associé à « l'homme de Kaduna » pour la fabrication des faux billets de CFA, l'exportation de l'or et du diamant et le trafic de la drogue.

À chaque voyage de Gouama en Europe ou en Amérique, il en avait toujours profité pour exporter quelque chose.

En deux ans il était devenu milliardaire. A présent rien ne pouvait l'inquiéter. Tiga était mort. Seul El Adj Moussa Alassane né à Kaduna, Nigérian de père et de mère était vivant et riche.

Sa famille restée à Watinbow le rejoindra quand tout se calmera. Tout est aléatoire dans les pays du tiers-monde, aimait-il répéter.

Les nouvelles autorités de Watinbow, l'état de disgrâce passé, feront face aux mécontentements des populations dont la paupérisation se généralisait. Il pourrait même revenir au pays pour proposer quelques investissements pour résorber le chômage. Il sera bien reçu. Et qui sait ? Il sera un collaborateur précieux pour les nouveaux hommes forts de Watinbow. L'affairisme et l'enrichissement rapide et facile sont les maladies infantiles des régimes des pays pauvres, conclut-il pour se rassurer.

Le ministre de l'Intérieur de Zakro avait arrêté selon lui tout un programme d'action avant l'arrivée du président Dagny.

Mais il avait refusé que Gouama prit contact avec certaines personnalités : les diplomates, les responsables des associations des ressortissants de Watinbow à Zakro. Il fallait être discret. Très discret susurrait-il. Gouama ne put que s'incliner.

Un soir sur les coups de minuit, Gouama dut abandonner, la rage au cœur, la fille mise à sa disposition pour la cuisine et les achats en ville, et rejoindre le ministre de l'Intérieur.

- Monsieur le président, je m'excuse de vous déranger si tard.

Monsieur le président : cette seule phrase le rendait très heureux.

- Monsieur le président, je viens de recevoir un message de votre collègue Dagny pour vous.

Il a bien reçu et lu tout le plan que nous avons fait. Il en est satisfait. Mais il y a apporté quelques petits amendements.

Il pense qu'il vous faut d'abord compter sur vous-même et sur vos compatriotes pour reprendre le pouvoir. Les étrangers et les mercenaires ne doivent être qu'un dernier recours.

De Zakro nous prendrons contact avec des officiers qui vous sont restés fidèles. Tout partira d'eux. Selon mes agents de renseignement, les manifestations de soutien aux militaires, orchestrées par les sans-culottes de la ville au moment du putsch, cachent le mécontentement des populations. Beaucoup sont pour vous.

- Excusez-moi de vous interrompre mon cher ministre. Nous avons affaire à des peuples très ingrats. Comment peuvent-ils applaudir des bandits qui renversent leur libérateur ?

- Vous avez raison Monsieur le Président, nos peuples sont ingrats. Regardez ce qui se passe chez nous. Le président Dagny a lutté contre le colonialisme et a permis à notre peuple de recouvrer la paix et la liberté. Mais quand les enseignants manipulés par le communisme international ont jeté les petits irresponsables des lycées et des collèges dans les rues, les populations des villes n'ont pas hésité à accorder leur soutien à ces vandales. Des travailleurs ont voulu aller en grève pour appuyer le mouvement.

Quoi de plus ingrat qu'un peuple qui jadis, connaissait les travaux forcés, les brimades et les bourrades, aujourd'hui libre et indépendant grâce à un leader de la trempe de Dagny, et qui est prêt à la moindre difficulté à tourner le dos à son sauveur ?

- Je n'en connais pas Monsieur le Ministre. Je vous dit qu'ils sont très ingrats. C'est la même chose chez moi.

Il y a des sécheresses partout : aux Etats-Unis, en France, et même chez les diables de Russie. Suis-je le responsable de la sécheresse qui les a frappés ? Les irresponsables trouvent que la famine et la sécheresse sont des alibis pour notre sous-développement inhérent à notre mauvaise politique.

- Nous avons suivi tous vos efforts pour avoir de l'aide en céréale.

La stabilité est la plus grande richesse qu'un président puisse offrir à son peuple. C'est ce que vous aviez fait.

- Très juste. L'inflation mondiale, la crise économique internationale, la détérioration des termes, de l'échange, etc. ; qui ignore ces problèmes de nos jours ? Et tout le monde veut du travail ! Tout le monde veut un emploi rémunéré, au lieu de travailler la terre.

- Le Noir veut tout, tout de suite et pour lui tout seul. Les populations sont analphabètes, soit. Mais a-t-on besoin d'un tableau noir pour comprendre que nous n'avons pas de puits de pétrole comme les pays du Golfe Persique ?

Il faut que les populations fassent les efforts pour comprendre que les présidents ne peuvent pas transformer les choses à coups de bâton magique.

- Vous voyez Monsieur le Ministre, lorsqu'un président vient au pouvoir en Afrique, il est obligé d'avoir comme programme : La seule lutte pour conserver son pouvoir. Plus le temps de travailler comme partout ailleurs. Les irresponsables vous y obligent. Vous êtes obligés de mettre tout le budget du pays au service de la sécurité. Comment pouvez-vous développer le pays ? Les écoles, les dispensaires, les puits, les barrages, les céréales… sont l'affaire des organismes privés. On n'y peut rien.

- Bref, revenons sur les informations que je veux vous donner.

Donc d'après votre collègue Dagny, Zakro sera la base, la citadelle à partir de laquelle vous irez à l'assaut des usurpateurs. Il faut donc des moyens, de l'organisation et de la méthode. Sur l'ordre du président Dagny, je vous ai ouvert un compte bancaire à la BCAO.

Comme vous le savez, le président Dagny est l'un de vos fidèles amis. Mais Zakro connaît actuellement des problèmes de liquidité. Et pour hâter les choses, car je suppose que votre vœu est de reprendre votre trône dans les plus brefs délais, il vous faut vous y mettre vous-même pour le moment.

- Tout à fait d'accord avec vous. Pour le moment, tout ce que je souhaite, c'est de pouvoir me rendre en Europe pour renflouer le compte bancaire que vous m'avez ouvert. Je laisse le soin à mon ami et frère Dagny de convaincre nos anciens amis de toujours, d'Europe et d'ailleurs, de la nécessité de m'accorder leur soutien.

- Tout cela fait selon vos désirs Monsieur le Président. Voici un passeport en bonne et due forme.

Je ferai acheter les billets d'avion ce matin. Dans deux jours, notre ministre des Affaires étrangères vous accompagnera là où vous voulez aller.

D'ici votre retour j'aurai réuni pas mal d'informations nous permettant de mieux choisir notre angle d'attaque.

Je souhaite que vous reveniez au pouvoir, pour mieux corriger vos erreurs passées. Car vous en aviez fait. La plus grave était d'avoir fait confiance à des militaires de votre pays.

- Ne m'en parlez plus. Il n'y aura plus un seul camp militaire dans la capitale quand je reviendrai au pouvoir. Je les enverrai tous vers les

frontières. Leurs rations d'essence ne leur permettront jamais d'atteindre la capitale. Ils auront des fusils sans chargeur.

- En attendant vous voyagerez dans la discrétion. Vous n'aurez pas de rencontres au cours de votre périple. Vous comprenez qu'il faut de la discrétion ; vous ne savez pas pour le moment qui est pour ou contre vous. Il ne faut pas que le projet échoue. Ces militaires doivent avoir la leçon qu'ils méritent. Il ne vous faudra pas lésiner sur les moyens.

Excellence je voudrais me permettre une suggestion.

- Allez-y mon cher ministre, allez-y. Rien ne doit être négligé pour la victoire définitive.

- Je voudrais Excellence, vous suggérer de mettre toutes les chances de votre côté. N'hésitez pas sur les moyens. Jetez toutes vos forces dans la bataille.

Nous fournirons les armes et les munitions. Mais il vous faudra très bien soutenir votre groupe d'action. Zakro est une base sûre.

- J'ai très bien compris, mon cher ministre. Nous ferons un tour à Paris et à Zurich, un simple jeu d'écriture et nous reviendrons. Je vous donnerai une liste de commerçants de mon pays à contacter. Je leur fais confiance.

- Faites très attention mon cher Président. Vous risquez d'avoir à nouveau le coup que vous a joué votre conseiller-spécial.

- Plus question ! Ces hommes sont mes propres parents. Et ils résident toujours à Watinbow.

- Avez-vous des questions particulières à poser ? Sinon, je vais vous faire raccompagner chez vous.

Êtes-vous satisfait de votre cuisinière ?

- Elle prépare très bien. Mais elle n'est pas de mon goût. Sa poitrine est un aveu de son inconduite et de sa profession. Elle peut rester pour la cuisine mais je souhaiterais avoir quelque chose de plus tendre, de plus exquis, digne d'un président.

- Dès demain je vous enverrai un lot de cinq filles. Vous ferez le choix. Le reste repartira.

- J'en retiendrai deux, non trois ou même cinq pourquoi pas. De temps en temps il faut bien varier. Sur ce, je crois que je vais rejoindre mon palais.

- Au revoir Monsieur le Président.

Gouama ne ferma plus l'œil le reste de la nuit. Il transférera sa fortune à Zakro. S'il le faut, tout son argent y passera, mais le coup contre le traître de Kodio devait être sans bavure.

Comment allait-il le punir ? Je le veux d'abord vivant s'exclama-t-il. Je lui ferai brancher du courant sur le sexe et sur la langue. Non ! Je le pendrai

par les pieds, les jambes écartées, et toutes les deux minutes une goutte d'acide nitrique tombera sur son anus ouvert. Auparavant je lui ferai manger ses oreilles, ses doigts et ses orteils.

Je ferai venir une armée étrangère. C'est mieux ainsi. Je n'aurai plus besoin d'une armée de charlatans et de sorciers. Il soliloquait.

Il s'assit et se mit à composer son gouvernement. Mais qui allait-il nommer ? Il fallait attendre la suite des événements.

Ce qu'il pouvait faire actuellement c'était élaborer une nouvelle stratégie de gouvernement. Il fallait que son peuple se détournât du problème politique en dehors des manifestations du parti.

Il se rappela ce que l'un de ses conseillers leur avait dit à la première réunion avant la signature de la date de l'indépendance : *« Si vous ne voulez pas avoir un peuple contestataire, une seule chose : ayez un peuple heureux, joyeux. Et pour qu'il soit heureux, il faut qu'il danse et boive. Surtout qu'il boive. Il vous faut une bonne politique de la boisson. Encouragez l'implantation des brasseries. »*

Il financera par personne interposée deux nouvelles brasseries.

Le sport aussi était un secteur à développer. Marcel même n'arrêtait pas de lui dire : *« Réorganisez le sport. Mettez-y beaucoup plus de moyens. Vous savez que vos populations adorent le jeu. Tant qu'il y aura du jeu, vos sujets se préoccuperont moins de la politique.*

Vous éviterez les troubles et les contestations ».

Mais quelle stratégie utiliser pour les communistes ? Il se rappela de Mamadou et de ses compagnons, ses sauveurs. Comment des gens aussi aimables, aussi gentils, aussi humanistes pouvaient-ils être subversifs et communistes, se demanda-t-il ?

Désormais il ne tuera plus les communistes mais il créera un camp de rééducation pour eux. Et seuls ceux d'entre eux qui auront un diplôme de sortie seront acceptés dans la société.

Que vais-je faire pour les pêcheurs, rêva-t-il tout haut ?

Il déposa son stylo, repoussa les feuilles sur lesquelles il notait pêle-mêle les idées qui lui venaient en tête, et sortit dans le jardin. La pâle clarté du jour naissant donnait leur forme exacte aux arbres et aux fleurs.

Des oiseaux qui venaient de se réveiller saluaient la naissance du jour par un concert de gazouillis.

Gouama entonna aussi une chanson apprise à l'école primaire supérieure. Une belle chanson qui parlait de courage, de patriotisme et de chevalerie.

Il alluma le petit transistor que lui avait donné le ministre de l'Intérieur de Zakro. On parlait de massacre abominable perpétré par des terroristes.

Il se rappela qu'un jour, dans le champ de Sanou il avait voulu débattre du terrorisme avec ses compagnons. Mamadou avait coupé court : *« Ce terrorisme nous intéresse peu. Il est une conséquence logique du pourrissement des sociétés dont les bases politiques et économiques reposent sur l'arbitraire et qui ont érigé le mensonge en système de gouvernement. »*

« Le terrorisme qui nous préoccupe est celui qui consiste à fixer les prix de nos matières premières à Londres, Paris, Washington, etc. »

« Celui qui toute sa vie n'a jamais vu un plant de café ou de cacaoyer et qui fixe à son profit le prix du café ou du cacao, est un terroriste. »

« Ceux qui s'enrichissent de notre misère sont des terroristes. »

« Nos terroristes ont leur Q.G à la bourse de Londres, de Paris et de Wells Stress à New York. »

« Notre Action directe s'appelle FMI, notre Jihad islamique s'appelle Banque mondiale, notre Hezbollah se nomme CEE. »

« Nos Brigades rouges et notre mafia, ce sont nos dirigeants ».

Comment pouvait-on être aussi borné, pensa Gouama ? Comment pouvait-on ignorer les réalités du monde en les ramenant à la dimension des problèmes d'un seul continent ?

Il eut faim. Depuis son arrivée à Zakro, il n'avait plus d'heure de repas. Il mangeait chaque fois que l'idée de nourriture effleurait son esprit. Il avait frôlé la mort de très près. Il fallait qu'il se rattrapât en profitant des bonnes choses de la vie. Il se mit donc aussitôt à table après avoir longuement fouillé dans un de ses congélateurs pleins à craquer.

Lorsque sa cuisinière lui apporta le café, Il la scruta des pieds à la tête. Sa robe légère laissait transparaître son slip.

Mademoiselle, avez-vous arrêté la cuisinière ?

- Oui, Monsieur.

- Je t'ai toujours dit de répondre Monsieur le Président. Ce n'est pas grave, j'espère que tu as compris. Fais rapidement ta toilette et vas m'attendre sur mon lit. Si tu as froid utilise les couvertures mais pas autre chose.

- Oui Monsieur, Monsieur le Président.

Les douze coups de midi trouvèrent Gouama endormi.

Réveillé par le grésillement du téléphone, il pesta contre le troubleur de sommeil qui voulait gâcher son repos.

- Allô, oui Président Gouama à l'appareil. Bonjour Monsieur le Ministre. Nous partons ce soir pour la Suisse. Très bien, formidable. Swissair, un Boeing 747. Très bien. L'heure précise ? 23 heures ! Parfait, je serai prêt. Au revoir.

* * * *

L'aéroport. Gouama renouait avec le grand monde, le grand air. La cohue lui insufflait un second souffle. Il se sentait revivre. Sanglé dans un trois pièces bleu marine, chapeau melon sur la tête et canne à la main, il tournait dans la salle.

Le beau monde, rêva-t-il. Le souvenir de Mamadou jaillit dans son esprit. Un homme serviable, mais irréfléchi. Comment pouvait-il douter du progrès de l'Afrique ? Il faut voir ce beau monde habillé à l'américaine ou à l'européenne pour savoir que l'Afrique a évolué depuis les indépendances. Voyez ces belles femmes dont les robes portent les griffes des plus grands couturiers du monde. Aux reflets des lumières de la vaste salle de l'aéroport, leur maquillage brille de mille feux. Leur parfum, leurs bijoux, tout en elles est signé du développement et du progrès de l'Afrique.

Comment Mamadou pouvait-il penser un seul instant que son pays et son continent n'avaient pas progressé, se demanda tout haut Gouama ?

- Que dites-vous, Monsieur le Président ?

- Rien, Monsieur le Ministre. Je réfléchissais sur les paroles d'un inconscient qui a osé soutenir que l'Afrique n'avait pas progressé.

- C'est sûrement un jeune. Un imbécile comme nous en avons des universités entières. Un…

- Un communiste !

- C'est ce que je voulais vous dire. Regardons autour de nous, même le comportement de nos peuples trahit le progrès que nos pays ont fait.

- Très exact. Voyez tout ce monde en train de se donner des baisers…

- Voyez leur habillement, la toilette des femmes, etc. Vous savez Monsieur le Président, il faut des solutions radicales avec ces diables de communistes. On en reparlera. Avançons plutôt pour l'embarquement.

Tout rappelait à Gouama le souvenir des jours heureux. Ce beau monde des aéroports, le bruit des réacteurs, la voix des haut-parleurs… Il ne manquait qu'un seul détail au tableau : le concert des tam-tams rythmant les danses dites traditionnelles et saluant son départ. Ce n'était qu'un détail sans importance.

Le lourd Boeing 747 de la Swissair prit son envol comme un énorme vautour qui venait d'assister aux funérailles d'un éléphant.

Gouama fit basculer son siège et s'endormit. Il volait vers la Suisse. Il volait vers le pouvoir, son pouvoir. Il se voyait entrant dans l'Histoire par la grande porte. Les médias louaient son exploit : *« Renversé par un coup*

d'État militaire, le président Gouama vient de reprendre le pouvoir. Les foules en liesse dans la capitale de Watinbow expriment leur soutien à cet illustre homme d'État qui a donné l'indépendance à son pays… »

Au cours de la grande soirée qu'il organisera, il racontera aux convives l'épopée de sa fuite : comment il avait abattu plus d'une cinquantaine de soldats avant d'être contraint par leur nombre à abandonner leur combat. Sa course héroïque à travers la brousse, bravant les fauves et les serpents. La dangereuse traversée – à la nage – du fleuve infesté de crocodiles.

Il entend déjà la gent féminine de la soirée louer son courage et sa bravoure et le plaindre lorsqu'il avoue n'avoir survécu qu'en mangeant des fruits verts, des insectes et de la chair crue des animaux qu'il piégeait avec des lianes.

Ah la gent féminine, elle aime les héros ! Et lui Gouama en était un grand, un incomparable.

Lorsqu'il fut réveillé par une hôtesse de l'air qui lui apportait le petit-déjeuner, il commanda du champagne. Il fallait célébrer ce vol. Il jeta un coup d'œil à sa montre et retint la date. Désormais ce jour sera célébré avec faste à Watinbow. Il l'appellera le jour de la Victoire.

Il se rappela les sages paroles du chef pêcheur : *« Rien n'est jamais définitif. Car chaque problème vient avec sa solution. »*

La gloire. Le héros de Watinbow s'envolait vers la victoire, la consécration.

- À votre santé, Mademoiselle l'hôtesse. Buvez en l'honneur d'un homme heureux, un homme comblé.

Gouama rayonnait. Ces voisins le regardaient, amusés. Le ministre qui l'accompagnait tenta de le calmer, mais peine perdue. Son exubérance était sans borne. Il offrit le champagne à toute la première classe.

- À votre santé !

Gouama passait de fauteuil en fauteuil, la coupe à la main.

- C'est à quelle occasion monsieur ? Est-ce votre anniversaire ?

- C'est un jour inoubliable pour moi. Le courage et l'audace juchés sur les ailes de la science, à la conquête du pouvoir et de l'espérance.

Dans son cœur et dans les cieux, l'aigle triomphant chante sa victoire. Gloire et honneur à la puissance.

La première classe applaudit. Gouama ne se sentait plus de joie. Il se mit à réciter *Odes à Cassandre* de Ronsard, avec des gestes et une mine de comédien professionnel.

Son compagnon, le ministre, réussit à le faire asseoir.

La voix suave d'une hôtesse annonça Zurich. Jamais voix ne fut si douce, si langoureuse et si porteuse d'espoir pour Gouama.

Il jeta un coup d'œil à travers le hublot. La Suisse. Les deux tours du Gross-munster, dressées comme deux mamelles, rompaient la monotonie du ruban blanc que la rivière Limmat a déroulé dans sa vallée.

L'été avait étalé sa robe verte, constellée de fleurs dans les prés. Il avait léché de sa langue chaude les toits blancs des Alpes enneigées. La Suisse : un merveilleux pays, s'exclama Gouama.

- Béni soit ce congrès de Vienne, qui en 1815 proclama la neutralité de ce beau pays et qui permet ainsi à Gouama de se lancer aujourd'hui à la conquête de son pouvoir usurpé, susurra son compagnon.

- Je me sens revivre mon cher ministre. Je suis convaincu désormais que je reprendrai bientôt la place qui me revient de droit.

- Plus de doute mon cher Président. Songez seulement que le maximum doit être fait.

- Ne défoncez pas une porte ouverte. Un proverbe de chez moi affirme : *« Ce n'est pas à une vieille femme qu'il faut apprendre à se coucher sur la natte d'un homme ».*

Lorsque Gouama débarqua du Boeing, il voulut embrasser le sol. Le ministre le releva.

Dans le taxi qui le conduisait à l'hôtel Hilton, Gouama laissait exploser sa joie. Il chantait et jouait du tam-tam, avec le dossier de son siège.

Avant de quitter le taxi, il donna cent dollars US de pourboire au chauffeur.

Au Hilton, il gratifia le valet de chambre qui venait de déposer ses bagages, d'un pourboire de deux cent dollars.

- Garçon, combien de filles avez-vous dans votre hôtel ?

- Pardon monsieur… ?

- Monsieur le Président. Je veux savoir combien de filles travaillent dans votre hôtel.

- Je ne sais pas Monsieur le Président. C'est à quel sujet ?

- Je veux savoir si je peux en avoir une à ma disposition ce soir.

- C'est pour, pour… enfin, vous voulez…

- Je ne dors jamais seul ; vous comprenez…

- Très bien Monsieur le Président. Seulement il est interdit d'avoir ce genre de relations avec nos clients.

- Alors, allez me trouver une fille ailleurs. Pas de professionnelle, surtout. Voyez autour de vous. Je suis prêt à payer un prix fort. Et si on s'entend, je l'épouse.

Le porteur esquissa un pas en arrière. Il restait interloqué.

- Grouillez-vous et trouvez moi une fille. Je vous donnerai deux mille dollars US. Tenez, un acompte de cinq cent dollars.

Je dis et répète, pas de professionnelle. Compris ?

- Oui, oui, Monsieur… le Président.

Le porteur fourra rapidement les billets dans sa poche et sortit.

Gouama sauta sur le lit avec ses chaussures.

- Mon cher ministre, connais-tu le nom de l'imbécile qui a dit que l'argent ne fait pas le bonheur ?

- Non, Monsieur le Président. Mais c'est sûrement le plus idiot des philosophes que la terre ait connus.

- C'est sûrement un communiste. Un comédien français avait raison quand il disait : *« Le plus malchanceux de cette terre est le cosmonaute Youri Gagarine. Il a fait plusieurs fois le tour de la terre et est retombé en Union Soviétique ».*

L'argent est aujourd'hui au début et à la fin de chaque bonheur.

Mon cher ministre, cette chambre n'a pas le quart du confort de la mienne à Watinbow. Quand tout rentrera dans l'ordre je vous inviterai à venir passer des vacances chez moi. Je suis sûr que vous allez vous y sentir bien. Vous apprécierez le savoir faire de mes citoyennes.

En attendant vous pouvez vous farcir à mon compte une blanquette ce soir.

Gouama n'arrêtait pas de chanter. Il tournait dans sa chambre. Devant l'immense glace de la salle de bain, il soliloqua pendant longtemps, arrangeant sans cesse sa cravate. Son compagnon avait rejoint sa chambre.

Le lendemain de très bonne heure, Gouama sauta du lit et se mit à siffler. Sa compagne de la nuit dormait toujours, épuisée. Il fit quelques mouvements gymniques et rejoignit la salle de bain.

La Paradeplatz, la grande place bancaire de Zurich grouillait de monde. Gouama et son compagnon mirent plus d'une heure à la Grande Banque. Ils ressortirent le sourire aux lèvres.

- Nous pouvons repartir aujourd'hui, Monsieur le Président.

- Non, Monsieur le Ministre. Je vais passer quelques jours de vacances. C'est l'été et il me faut de très agréables instants avec la petite Marguerite qui est actuellement dans ma chambre. J'ai contacté l'office national du tourisme suisse, hier soir.

- Monsieur le Président, je propose que nous rentrions et que le dispositif de combat soit mis en place avant que vous ne reveniez pour vos vacances. Le temps peut travailler contre nous.

Le plus important actuellement est la conquête et la reprise de votre pouvoir volé. Le reste peut attendre.

- Tu as raison. Mais nous ferons deux jours encore ici. Je suis très pressé de reprendre mon pouvoir. Et maintenant toutes les conditions sont réunies pour que cela soit fait.

Vous savez par ailleurs que je voudrais repartir de zéro, à tous les niveaux. Quand tout rentrera dans l'ordre, je voudrais épouser une Blanche.

- Mon Président, vous aurez tout le temps pour faire tout ce que vous voulez. Mais la lutte d'abord ; il faut l'organiser.

- Tu as raison, nous rentrerons demain soir.

Avant de rejoindre son hôtel, Gouama visita la boutique d'un joaillier et y acheta une bague en or sertie d'un diamant.

Marguerite l'attendait. Hôtesse de l'air au chômage, elle avait travaillé dans la même compagnie aérienne que son cousin Édouard devenu garçon de chambre après une compression de personnel. Elle avait voyagé de par le monde et avait vécu avec des hommes de toutes les races.

Elle n'avait pas hésité un instant quand son cousin était venu lui parler de ce président Noir qui cherchait une partenaire. L'occasion était belle et inespérée. La belle Marguerite ne se fit point prier.

- Je vous attendais, Monsieur le Président.

Gouama, sans mot dire, lui tendit un paquet, l'œil rivé sur l'abondante poitrine qui agressait la robe de soie qu'elle portait. Elle poussa un ho ! de surprise et d'admiration.

- Ceci est le symbole d'une amitié que je souhaite franche et continue. Une amitié dépouillée de tout calcul.

J'ai banni le hasard de ma vie. Pour moi notre rencontre ne relève pas du hasard. Il était écrit que nous devions nous rencontrer. Il était dit que je viendrais en Suisse, que tu perdrais ton emploi, que ton cousin travaillerait au Hilton, etc.

- Je vous remercie de tout cœur.

- Dis-moi merci du bout des lèvres et laisse ton cœur jouer un autre rôle, le plus important.

Je vous connais à peine, mais ce que je vais vous demander est très important.

Marguerite déposa son paquet, s'avança vers Gouama, les yeux pétillants d'excitation, la bouche ouverte. Il l'embrassa passionnément.

- Ordonnez toujours mon Président.

- Merci Marguerite, ma Marguerite. Je vais te poser une question, sois franche dans ta réponse, ne te gêne pas. Je veux la franchise. Marguerite peux-tu vivre en Afrique ?

- Je refuse de répondre à ta question.

- Je retourne dans mon pays pour reconquérir mon pouvoir. J'avais une famille mais je veux refaire ma vie.

Je te promets tout le bonheur matériel que tu voudras. L'argent ? Je crois que je l'ai. Tu auras tous les bijoux de ton choix, toutes les fourrures que tu voudras. Tu pourras organiser des affaires comme il te plaira. Tu seras riche. Tu auras les honneurs dus à ton rang de présidente.

Marguerite croyait rêver. Ce qu'elle souhaitait avoir en venant au Hilton, c'était l'argent, assez d'argent pour ouvrir un kiosque à journaux. Présidente ! Elle éclata de rire à nouveau.

- Vous voulez que je parte avec vous demain ?

- Non Marguerite. Tu viendras quand tout rentrera dans l'ordre. Mas si tu acceptes et si tu me donnes ta parole, je me charge dès aujourd'hui de t'entretenir. Je te verserai une certaine somme par mois. Je te…

- Laissez-moi réfléchir jusqu'à demain. Tout tourne dans ma tête. Je ne suis pas une intellectuelle, vous savez ; je n'ai pas été à l'université. Vous me dites beaucoup de choses fantastiques à la fois. Je crois rêver.

Allons déjeuner dans un bon restaurant.

- Allons dans le meilleur de tout Zurich. Téléphone et réserve une table, je te ferai sortir de ton rêve qui n'est que la réalité. La pure réalité.

- Combien d'ans as-tu Marguerite ?

- Trente-deux Monsieur le Président. Suis-je vieille ?

- Pas du tout. Je voulais tout juste me faire une idée de ton âge. J'en ai cinquante-sept.

Il te faut une autre robe pour le repas de ce midi. Tu iras l'acheter pendant que je bavarde avec mon compagnon. Je ne te dicte pas de modèle ni de couleur, mais je voudrais une robe qui laisse apparaître la naissance de ta poitrine. Ça me donnera plus d'appétit.

Tiens, voilà une enveloppe. Tu en as pour plusieurs robes.

Marguerite ouvrit précipitamment l'enveloppe et resta interdite ; Elle n'avait jamais vu autant d'argent dans ses mains. Elle sortit sans dire merci.

Le lendemain, Gouama reprenait l'avion pour Zakro, aussi heureux qu'à son arrivée. Marguerite avait donné son accord. Il lui avait ouvert un compte en banque qu'il se promettait d'alimenter tous les mois.

Son compagnon avait refusé qu'il fit escale à Paris. Il fallait être discret et passer inaperçu. L'essentiel était fait : Gouama venait de transférer tous ses fonds à la Banque centrale de Zakro sur un compte au nom de Banta Sylla.

Le jour même de son retour à Zakro, il demanda à rencontrer le président Dagny. Le ministre de l'Intérieur lui répéta ce qu'il lui avait dit à son arrivée :

« Le président Dagny est absent ; et pour des raisons de secret d'État, il ne veut pas entrer en contact avec des gens, en dehors des membres de sa famille et de moi ».

Peut-être était-il gravement malade, se dit-il. Pourtant la même nuit, vers deux heures du matin, il fut réveillé par le ministre de l'Intérieur. Le président Dagny demandait à le voir.

Tout heureux, Gouama s'habilla en un temps record. Les choses sérieuses allaient peut-être commencer. Le président Dagny voulait certainement mettre au point la stratégie de la reconquête de son pouvoir, rêva-t-il.

- Où est le président Dagny ?

- Montez à bord de cette voiture, vous le saurez bientôt. Je puis seulement vous assurer qu'il n'est pas dans la ville.

La puissante Mercedes escortée de quatre motards, fonça à tombeau ouvert à travers les artères vides de la ville. Elle pénétra dans une base militaire.

- Vous allez poursuivre le voyage en avion, Monsieur le Président. Votre collègue et frère Dagny vous attend dans son palais au Sud.

- J'ai hâte de le revoir. Ah mon brave Dagny, le plus grand homme d'État d'Afrique ! Sagesse, honnêteté et bonté : voilà résumé le chef d'État que vous avez à Zakro.

Monsieur le Ministre, je ne sais pas combien de temps dureront nos entretiens, mais je veux retrouver à mon retour la fille qui était avec moi hier soir. Elle est exquise. Sa poitrine. Ses fesses. Son cou. Ses cuisses…

Je ne dis pas d'aller la goûter.

Les deux hommes s'esclaffèrent.

- Soyez sans crainte mon Président. Ni moi ni personne d'autre n'osera jeter un œil envieux à l'adresse de cette fée. C'est bien là le régal des dieux.

- Très bien. Parfait.

Allons voir mon frère et ami Dagny. Si tout va bien, à la fin du mois prochain, je déjeunerai avec la tête du traître Kodio.

- Tout ira bien Excellence. Le Président est un homme capable ; et vous avez de l'argent, donc tout doit aller comme sur des roulettes. Le succès est certain.

- Veuillez avancer mon Président. L'avion n'attend plus que vous.

Le grand Dagny, votre frère et ami vous attend au bout du voyage. Il doit s'impatienter car depuis votre arrivée à Zakro, il brûlait d'envie de vous rencontrer. Seulement des circonstances indépendantes de sa volonté l'empêchaient de vous recevoir. Bon voyage mon Président. Mes

hommages à votre collègue, notre Père bien-aimé. L'homme le plus intelligent et le plus honnête d'Afrique. Un vrai sage.

Gouama accompagné de deux gardes du corps grimpa dans un petit avion qui décolla aussitôt.

Un des gardes du corps lui proposa de la boisson et des journaux. Il demanda du champagne.

- Il faut commencer à s'habituer, dit-il en riant. À peine avait-il terminé la première coupe qu'il commença à bailler. Il fit des efforts pour résister au sommeil qui l'envahissait. Mais tout son corps semblait lui échapper. Sa tête se vidait. Il s'endormit.

Gouama venait de se réveiller. Combien de temps avait-il dormi ? Une nuit, deux peut-être. Son cerveau se remit en marche comme une horloge que l'on venait de remonter. La Suisse, le retour, l'avion, le président Dagny… Il se leva comme mû par un ressort, jeta de rapides coups d'œil autour de lui comme pour sortir d'un rêve.

Il sursauta. Sa chambre n'avait aucun meuble, il n'y avait qu'un matelas posé à même le sol. Il tâta les murs nus et froids ; c'étaient bien des murs, bâtis avec des briques rouges. Où était la porte ? Il tourna en rond mais ne trouva aucune porte, aucune issue.

Il leva la tête vers le plafond haut de plus de deux mètres. La petite ampoule avare qui y était accrochée montrait qu'il était en béton.

- Qui est là ? Qui est là ?

L'écho renvoya violemment la question. Gouama se boucha les oreilles. C'était un cauchemar, pensa-t-il. Il se recoucha sur le matelas et s'endormit.

À son réveil, le mur était là, ainsi que son matelas et le plafond avec la petite ampoule qu'il portait comme l'œil de cyclope. Il se mit à gratter le sol, il était dur et en béton.

Il ne voyait qu'un seul moyen pour sortir du cauchemar : dormir. Il s'affala à nouveau, la face contre le matelas. Mais il ne parvenait pas à dormir. Plusieurs questions l'assaillaient. Et si ce n'était pas un cauchemar ? Non, ça ne pouvait pas être la réalité. Le président ne pouvait pas le recevoir dans une telle chambre.

Il se redressa, fixa le mur, ferma calmement le poing. Le coup de poing partit. Un hurlement suivit. Sa main droite saignait abondamment. Ses doigts, son poignet, tout semblait brisé. Le mur était vrai. C'était un vrai mur.

Il se mit à pleurer à chaudes larmes. Il avait mal à la main et au cœur. Tout tourna autour de lui. Il tomba.

Le plafond s'ouvrit et une échelle glissa. Un homme en blouse blanche suivi de deux militaires armés jusqu'aux dents descendirent.

- Où suis-je, qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ? Où est le…

- Nous sommes là pour soigner votre blessure. Les questions, réservez-les à d'autres.

L'homme en blouse blanche examina la main blessée rapidement.

- Vous vous êtes fracturé deux doigts et luxé votre poignet.

- Où est le président Dagny ? Où suis-je ? Dites au président Dagny que je veux le rencontrer.

- Donnez-moi votre main et cessez de me poser vos questions idiotes.

- Mais je veux savoir, j'ai le droit de savoir. Notre avion a-t-il eu un accident ? Le président Dagny est-il toujours au pouvoir ?

- Tournez la main. Doucement.

- Je suis le président de Watinbow. Vous devez me dire ce qui…

- Tendez tout le bras.

- Notre avion a-t-il été détourné ? Si vous êtes des pirates, j'ai de l'argent. Je peux vous verser une rançon pour me libérer. Je dois rejoindre le président Dagny pour une réunion très importante.

- Baissez votre pantalon, je dois vous faire une injection.

- Je suis le président légitime de Watinbow, vous me devez des explications. Vous devez m'expliquer…

L'écho d'un rire vulgaire vint du plafond ouvert.

Gouama s'énerva.

- Quel est l'imbécile qui ricane au dehors ? Je suis le président légitime de Watinbow. J'exige du respect.

- Remettez votre pantalon. Nous allons plâtrer vos doigts.

- J'exige des explications. Dites-moi où je suis. Dites-moi qui me garde prisonnier dans cette cellule.

- Vous garderez votre bras dans l'écharpe que nous allons vous mettre ; surtout pas de gestes malheureux.

Gouama s'agrippa à la blouse de son soigneur. Un violent coup de poing d'un militaire le détacha. Il retomba sur le matelas.

Son soigneur le releva et passa un tampon sur sa lèvre déchirée qui saignait abondamment.

- Vous regretterez votre geste. Mon ami Dagny vous fera passer par les armes.

Les deux militaires éclatèrent de rire.

- Rira bien qui rira le dernier.

Les deux hommes se tordaient toujours de rire.

- J'ai fini. Nous pouvons partir. Je plâtrerai ses doigts ce soir.

L’homme à la blouse grimpa l’échelle, suivi des deux militaires. Gouama s’avança à son tour. Le militaire qu’il suivait descendit à reculons et écrasa sa main gauche contre l’échelle. Il hurla de douleur.

L’écho de plusieurs rires emplit la cellule. L’échelle enlevée, le plafond se referma comme par enchantement. Gouama se mit à sangloter. Ses mains lui faisaient atrocement mal. Il avait de la peine à croire ce qui lui arrivait.

Il ne pouvait y avoir à croire qu’une seule explication à toute cette situation : pour qu’il fût traité de cette manière à Zakro, il fallait que son ami et collègue Dagny ne fût plus au pouvoir.

Dans ce cas que lui reprochait-on ? Il n’a pas eu à diriger ce pays, donc on n’avait rien à lui reprocher. Il était prêt à donner toute sa fortune aux putschistes qui auraient destitué son ami Dagny, pour avoir la liberté.

Ce qu’il n’arrivait pas à comprendre, c’était comment le président Dagny avait été renversé, gardé comme il l’était par une armée étrangère. C’était impossible.

Peut-être les putschistes avaient-ils échoué dans leur tentative et le gardaient-il prisonnier pour monnayer sa liberté avec son ami. Dans ce cas il fallait que celui-ci acceptât tout de suite.

Sa main droite enflait. La douleur devenait de plus en plus vive.

Quelques heures plus tard, l’homme à la blouse blanche revint dans la cellule. Gouama avait longtemps sangloté et s’était assoupi.

- Debout, nous sommes là pour vous plâtrer les deux doigts cassés.

Et surtout épargnez-moi vos questions inutiles.

- Parce que vous trouvez que chercher à savoir ce qui vous arrive est inutile ? J’aimerais vous voir à ma place.

- Chacun a la place qu’il mérite. Et je préfère la mienne.

- Je passe d’un avion à une cellule et vous trouvez le moyen de me dire de me taire. Est-ce humain ?

- Le plâtre vous aidera à guérir rapidement. Mais n’enlevez jamais votre bras de l’écharpe. Docteur allez-y, à chacune de ses questions je répondrai par un coup de poing.

Gouama fixa le militaire qui venait de parler. Sa mâchoire lui faisait encore mal. Il décida de se taire.

Quand le docteur finit de le soigner, Gouama se laissa tomber sur son matelas qu’il inonda de larmes.

Le soigneur et ses accompagnateurs ressortirent. Il n’essaya plus de les suivre.

Quelques instants plus tard, le plafond s’ouvrit à nouveau. L’échelle glissa.

- Montez ! Montez, levez-vous et grimpez l’échelle. Faites vite.

- Je peux monter ?

- Puisqu'on vous le dit. Utilisez votre main gauche. Elle est moins abîmée que la droite avec laquelle vous aviez voulu abattre le mur. Vous méritez une médaille après ce combat de boxe.

- Le président Dagny est-il là ?

- Montez, putain de diable !

Gouama escalada l'échelle, le cœur au galop. Il déboucha dans une grande salle luxueuse. Il reconnut des tableaux au mur. Il en avait des copies dans son bureau à Watinbow.

- Passez par là.

Il fut conduit dans une chambre meublée.

- Désormais vous resterez ici… jusqu'au dernier jour.

Le militaire qui l'avait fait sortir de la cellule referma la porte. Une clef tourna trois fois dans la serrure.

Seul, Gouama se mit à inspecter sa nouvelle demeure. Elle ressemblait à une des chambres de la présidence. Les postes de radio et de télévision, la grande pendule murale, les deux grandes armoires et les buffets occupaient les mêmes places que dans sa chambre à Watinbow.

Le pendule murale marquait 20 heures. Il alluma la radio. Un speaker parlait du deuxième jour de combat à la frontière ouest de « notre pays ».

Il alluma la télévision mais aucune image. Il capta Radio France Internationale. Elle ne diffusait que de la musique. Il capta à nouveau la station où le speaker parlait de « notre pays ».

- Chers auditeurs, face à l'agression impérialomercenaire dont est victime notre pays, beaucoup de patriotes ont envoyé des motions de soutien à notre Libérateur, notre Guide bien-aimé, pour l'encourager à écraser la horde de mercenaires et le Satan qui les a armés pour détruire et tuer.

Du syndicat des transporteurs : « Monsieur le Président, face à l'agression lâche et barbare des mercenaires à la solde de l'ancien tyran et assassin de notre peuple, nous, transporteurs, apportons notre soutien indéfectible et total à nos forces armées sous votre clairvoyance direction. Nous mettons à la disposition de nos combattants cinq cent mille litres d'essence et vingt-sept millions de francs ».

De l'Union nationale des femmes : « Monsieur le président… »

Gouama tourna le bouton. Il lui fallait de la musique pour mettre les choses en place dans son esprit. Dans moins de dix minutes, Radio France International donnerait son émission « Vingt-quatre heures en Afrique ». Il aurait le temps de s'informer. Tout ce qu'il voulait, c'était cesser de penser.

Il avait de la peine à se débarrasser de ce cauchemar qui perdurait et devenait presque la réalité.

Il ne put pourtant s'empêcher d'allumer machinalement la télévision. Cette fois il y eut des images. Horreur ! Le général Kodio Étienne, l'usurpateur de son pouvoir lisait un discours. Il éteignit et se laissa choir dans un fauteuil.

La colère le prit. Une large glace murale lui renvoya l'image d'un homme crispé aux yeux flambants. Trois grosses rides barraient son front. Il détourna le regard.

Comment la télévision de Zakro pouvait-elle capter et retransmettre de telles bêtises ? Il voulut allumer à nouveau pour être sûr qu'il avait vu… ce qu'il avait vu. Il pointa son index mais s'arrêta dès que son doigt toucha au bouton. Il fallait laisser vivre ce cauchemar.

Et si son ami Dagny voulait plaisanter en mettant ses nerfs à l'épreuve ? Il n'agirait pas autrement. Mais cette souffrance en cellule, ce soldat qui s'était permis d'écraser ses doigts ?

À la fin de toute cette plaisanterie de mauvais goût, il dira ce qu'il pense à son ami Dagny. Il verra dans quelle mesure il lui rendra la pièce de sa vilaine monnaie.

Il alluma la radio et capta Radio France Internationale.

- « Déroute des mercenaires. Au deuxième jour des combats très violents qui ont opposé le groupe des mercenaires à la solde du président déchu de Watinbow, à l'armée nationale du pays, on signale la victoire des troupes du général Kodio, chef de l'État. Nous appelons sur les lieux notre correspondant dans la région. »

« Plus de cent morts du côté des forces armées nationales de Watinbow, soixante mercenaires tués, dix capturés, un très important lot de matériel militaire saisi, voilà le bilan des deux jours de combats très meurtriers qui ont opposé le groupe de deux cent et quelques mercenaires armés par le président Gouama, renversé il y a quelques mois, aux hommes de son tombeur. »

« Venus de la frontière de Zakro, les mercenaires auraient bénéficié de la complicité de certains hommes d'affaires et de partisans du président déchu Gouama. »

« Ce matin la radio nationale de Watinbow a annoncé la défaite de ce qu'elle a appelé la horde de mercenaires payés par l'ancien dictateur. »

« Le général Kodio dans un discours à la Nation, vient de confirmer la déroute de ceux qu'il appelle les suppôts du diable. »

« Mais les rumeurs faisant état de la capture de l'ancien président n'ont été ni confirmées ni démenties. Le président déchu aurait voulu par sa

présence aux côtés des mercenaires leur assurer le soutien de certains éléments de l'armée nationale qui lui seraient resté fidèles. »

« De sources bien informées, la république de Zakro aurait fermé sa frontière avec Watinbow, et des éléments de son armée aideraient à traquer les rescapés des mercenaires. »

« De nombreuses motions de soutien envoyées par les organisations syndicales et les populations des villes et des campagnes sont lues sur les antennes de la radio nationale pour encourager le général Kodio et son armée. »

« Une foule de volontaires se présentent depuis hier soir à la garnison de la capitale pour se faire enrôler. La radio nationale annonce des manifestations et des marches de soutien demain. La journée est déclarée chômée et payée. »

« Le chef d'état-major adjoint que j'ai rencontré ce matin, m'a affirmé que les mercenaires ont failli dans la coordination de leurs actions. Un premier groupe qui venait en avion pour occuper la capitale aurait rebroussé chemin à cause d'une avarie de moteur de leur avion. Ils n'ont pas pu contacter le deuxième groupe pour annuler ou reporter l'opération. »

« Des pays voisins seraient impliqués dans cette attaque des mercenaires. Dans les heures… »

Gouama tourna le bouton. Il était peut-être fou, pensa-t-il. Comment pouvait-il entendre de telles bêtises. Il observa tout autour de lui. Il n'y avait pas de haut-parleur. C'était donc la radio qui venait de parler.

Dagny me paiera cette façon cavalière de traiter un hôte de marque, se promit-il tout haut. Il s'allongea sur le lit. Mais il se releva l'instant d'après. Comment savoir qu'il n'était pas fou et qu'il vivait la réalité ? La réalité ? Non ! Impossible ! Qui a engagé ces mercenaires puisque lui, Gouama, était en Suisse ? Personne ne pouvait le faire à sa place.

Mais pourquoi n'a-t-il pas pu rencontrer Dagny ? Était-il mort ou malade ? Cela expliquerait que ses remplaçants le traitassent sans respect. Ils appartenaient à la même loge maçonnique et il avait été le parrain de Dagny, par conséquent celui-ci ne pouvait le trahir.

Il lui fallait ordonner ses idées. Un bon sommeil serait efficace. Il éteignit toutes les lumières, se coucha et s'enveloppa dans une épaisse couverture.

Quelques minutes plus tard, il se levait, rallumait toutes les lumières, la radio, la télévision et mit le tourne-disque en marche. Peu après il dépouilla le lit de ses draps et de ses couvertures. Il essaya d'ouvrir les deux grandes armoires, mais elles étaient condamnées. Il s'attaqua à la serrure avec un

épais cendrier et une pointe qu'il avait arrachée d'un tabouret qu'il avait brisé.

Il cherchait quelque chose de plus solide quand le général Kodio parut encore à l'écran. Ce fut plus fort que lui. Le cendrier partit comme une pierre de fronde. Une explosion suivit.

La porte de la chambre s'ouvrit. Les deux militaires apparurent.

- Vous êtes devenu fou ? On va s'occuper de ça. Jean, téléphone au général pour lui rendre compte.

- Qui êtes-vous ? Où est le président Dagny ?

Quelles sont ces vilaines plaisanteries ?

- Je n'ai pas à vous répondre.

Le soldat, arme au poing entra dans la chambre, débrancha le téléviseur.

Gouama s'approcha de lui.

- Dites monsieur, suis-je fou ? Suis-je mort ? Dans quel pays suis-je ? Dites monsieur, suis-je en train de rêver ? Répondez-moi s'il vous plait. Je suis le président de Watinbow, je vous récompenserai royalement.

Le soldat qui était courbé se redressa tout d'une pièce.

- Avez-vous de l'argent ici ?

- Non pas ici, mais à la Banque centrale, je…

- Mais n'aviez-vous pas caché de l'argent dans votre chambre ?

- Si, mais c'est à Watinbow, pas ici. Si vous…

- Essayez de me décrire là où vous aviez caché l'argent à la présidence.

- Inutile, quand nous irons à Watinbow je vous le dirai. En attendant j'ai l'argent ici à Zakro ; si vous acceptez de répondre à mes questions, je vous en donnerai.

Dites-moi ce qui se passe.

- Pas avant que vous ne m'ayez dit là où vous aviez caché l'argent à la présidence.

- Avez-vous été un jour à Watinbow ? Connaissez-vous ma présidence ?

- Tout cela importe peu. Dites-moi où vous aviez caché l'argent et je vous dirai tout.

- Vous le jurez ?

- Au nom de tout ce que vous voulez.

- Jurez sur l'honneur et sur Dieu.

- Je jure sur l'honneur et sur Dieu de dire au président Gouama tout ce qu'il veut savoir s'il m'indique où il a caché son trésor, dans sa présidence.

- Très bien ! Apporte-moi une feuille que je vous fasse le plan de la présidence.

Voici l'aéroport de la capitale de Watinbow.

- Je connais la présidence très bien.

- Donc inutile de vous faire le plan de la ville.

- Exact.

- Dans mon bureau de travail vous avez un grand lustre. Deux chaînes distinctes le retiennent au plafond. À la jointure de l'une des chaînes avec le lustre, vous avez une petite manivelle. Mais il vous faut une échelle pour…

- Continuez seulement.

- Vous tournez la petite manivelle douze fois de bas en haut. Je dis douze fois. Vous ouvrirez un coffre-fort dans le mur de la douche. Vous y trouverez de l'argent et de l'or. Le jour où nous irons à Watinbow, je…

Le soldat sortit. La clé tourna trois fois dans la serrure. Gouama resta interloqué. De grosses larmes perlèrent sur son visage. Dans quel monde était-il ? Un monde de fous. À moins qu'il ne fût lui-même fou.

Il ramassa un journal que le soldat avait laissait choir en sortant précipitamment, et lut à haute voix. Il n'était pas fou. Les fous ne savent pas lire se dit-il. Pour se rassurer il lut une page entière à haute voix. Mais il avait connu un fou qui savait lire. C'était un instituteur.

Il se coucha et pleura.

La porte s'ouvrit. Le soldat qui avait juré de tout lui dire entra, débordant de joie.

- Je vous apporte à manger. J'ai ajouté de mon propre chef un litre de whisky. De peur que vous vous tuiez avec la bouteille, j'ai tout vidé dans la carafe en plastique.

Je suis très occupé. Je répondrai à vos questions demain. C'est promis. Calmez-vous surtout. Tout ira bien.

Gouama resta interdit. Il se leva néanmoins et but le whisky. Il sentait le cheminement de l'alcool dans ses viscères. Il n'avait pas faim. Il ressentait à présent la douleur de ses blessures. Il vida plus de la moitié de la carafe.

Il s'endormit.

À son réveil, il se précipita sur le reste de whisky et but goulûment. Il voulut réfléchir mais se ravisa et reprit le journal.

Un groupe de cinq militaires armés entrèrent. Il se garda de poser des questions. Peut-être se ridiculisait-il comme il le faisait chez les pêcheurs. Dans ce cas il avait tout intérêt à garder son sang-froid.

- Monsieur Gouama, portez rapidement cette tenue militaire.

Gouama leva les yeux et fixa le soldat qui venait de lui jeter la tenue.

- Je ne suis pas un soldat. Je suis un président de la république. Chacun son métier.

- Pas de discours inutile. Habillez-vous et en vitesse. Si vous refusez nous serons obligés d'employer la manière forte.

Gouama posa son journal. Il avait de la peine à se déshabiller, ses doigts plâtrés lui faisaient mal.

L'un des militaires l'aida à changer de tenue. Il se regarda dans la glace et éclata de rire, pour la première fois depuis son voyage à la rencontre de Dagny, il avait envie de rire.

- Il me manque un pistolet pour achever le déguisement. À présent je sais que je suis fou. Mais vous, vous êtes fous. Je ne sais pas qui vous êtes ni ce que vous voulez. Seulement je sais que vous êtes de piètres monteurs d'une grotesque comédie.

- Voilà une ceinture et un pistolet. Je vous avertis que votre arme est inutilisable.

L'homme à la blouse blanche entra. Il fit une injection intraveineuse à Gouama.

Tout se mit à tourner autour de lui. Les soldats l'entraînèrent au dehors et l'installèrent dans une jeep découverte. Ses pieds étaient coincés dans des bottes en cuir fixées contre le plancher de la jeep. Une large ceinture le fixait à une barre dressée au milieu du véhicule. Il tenait debout, encadré de militaires qui eux étaient assis.

Il lui semblait que la jeep roulait. Tout était bigarré autour de lui. Ses oreilles bourdonnaient. Il lui semblait qu'une foule immense était massée tout le long des rues qu'empruntait son véhicule. Hurlait-elle ? Peut-être. Ce qui était sûr, c'était qu'elle tremblait comme l'eau d'un de ces lacs qui couvrent les plaques de latérite pendant la forte chaleur de la saison sèche.

La jeep roulait toujours. Pendant combien de temps ? Une heure, trois peut-être. Le temps était mort. Il n'existait ni dans son esprit ni dans son regard. Il mourait peut-être. Il ne pouvait plus le penser.

À son réveil, Gouama était sur un lit dans sa chambre, la tête lourde. Il la portait comme un morceau de bois.

Il saisit la carafe de whisky, elle était vide. La pendule murale marquait 21 heures. Il se leva et secoua la porte. Un soldat ouvrit.

- Que voulez-vous ?

- Du whisky s'il vous plait.

L'homme referma sans rien dire. Quelques instants plus tard il revenait avec un plat de riz et du whisky.

- Dites-moi monsieur que se passe-t-il ?

- Allumez votre téléviseur et suivez les informations à la radio. Et surtout ne cassez plus rien.

Le soldat sortit.

Gouama but goulûment son whisky et alluma la télévision. Un groupe de militaires dans une jeep passaient dans des rues entre une foule hystérique qui hurlait son dépit. Le véhicule roulait très lentement.

Quelle étrange ressemblance ! Le militaire qui était debout avait de la ressemblance avec lui. Il avait aussi deux doigts dans le plâtre et sa lèvre inférieure était aussi tuméfiée. Il vida la moitié de la carafe. Les images se précisèrent.

Pas de doute, ce soldat debout dans la jeep c'était lui. Il venait de s'apercevoir qu'il portait un treillis.

Un commentateur intervint.

- Chers téléspectateurs, vous avez vu l'accueil que les patriotes de la capitale ont réservé au traître, au tyran, à l'assassin, au chef des mercenaires. Voyez l'œuvre de ce diable qui après nous avoir volés, pillés et torturés, a payé des mercenaires avec notre argent pour venir nous massacrer.

Des images de cadavres mutilés, calcinés, de champs brûlés, de chars détruits défilèrent.

- Voici l'œuvre du Satan Gouama.

À présent je vous laisse écouter le message du chef de l'État à la Nation.

Kodio apparut en costume d'apparat. La forêt de médailles qui couvrait sa poitrine scintillait. Gouama gardait son calme, avala deux bonnes rasades de whisky et se coucha.

- Mes chers compatriotes. C'est avec le cœur plein d'amertume que nous faisons le bilan de l'ignoble attaque des mercenaires contre notre peuple. Nos forces armées ont perdu cent vingt hommes et ont eu de nombreux blessés. Du côté des assaillants nous avons abattu soixante-treize mercenaires et la chasse continue.

Le sacrifice de nos vaillants soldats tombés sur le champ d'honneur nous commande trois choses : l'unité, l'organisation et le travail.

Nous devons nous unir aujourd'hui plus qu'hier. Watinbow doit être à jamais une nation forte et respectée. L'Histoire a enregistrée cette victoire de notre peuple comme la victoire et la détermination d'un peuple résolu à vivre libre et prospère.

Nous devons nous organiser. L'organisation est la meilleure richesse des hommes et des peuples. Nous devons désormais taire nos divergences, enterrer nos préjugés et effacer nos haines.

C'est dans l'unité et bien organisés que nous pourrons réussir le développement de notre pays.

Nous le disons aujourd'hui, afin que chacun comprenne dans ces moments de douleur et de colère légitimes que notre salut repose sur nos épaules.

Que chacun se pose cette simple question : que serait-il arrivé si cette horde de tueurs avait pu envahir notre pays ? Imaginez la réponse en voyant ce qui s'est déjà passé ailleurs.

Ce qui nous fait de la peine aujourd'hui, c'est le rôle joué par certains de nos compatriotes dans cette attaque barbare. Pour sauvegarder leurs intérêts personnels, des commerçants, des fonctionnaires et même des militaires ont prêté leur concours aux assassins de notre peuple. Ils seront châtiés pour leur crime à la mesure de leur participation. La justice s'en chargera sans haine, sans passion, mais avec fermeté et rigueur.

Vous avez tous vu l'auteur de tous ces crimes. Il nous fait honte car on dira toujours à l'étranger : voyez comment on se tue sans pitié pour le pouvoir à Watinbow. Nous aurions pu offrir notre propre vie pour épargner aux nombreuses familles endeuillées, le drame qu'elles vivent. Mais nous ne pouvions pas fuir nos responsabilités en laissant un tyran ravir à notre peuple son pouvoir que nous l'avons aidé à reconquérir.

Nous tirons deux conclusions de tous ces évènements.

Premièrement : nous nous sommes aperçus que nous devons reculer l'échéance du retour à une vie constitutionnellement normale.

Deuxièmement : nous devons réorganiser notre pouvoir et notre armée. Chers compatriotes, nous vous recommandons une vigilance à toute épreuve. Nous avons réussi à capturer le chef des mercenaires, c'est Gouama, mais comme vous le savez, il a été soutenu par des gens qui ont toujours voulu piller et asservir notre pays et notre peuple. Il sera jugé par une cour martiale tandis que ces complices le seront par des tribunaux ordinaires.

Vive notre vaillante armée, vive notre glorieux peuple. Vive Watinbow.

* * * *

Gouama dormait. Il avait réussi à ne plus réfléchir, convaincu qu'il était fou. Le monde dans lequel il vivait ne pouvait pas être réel. Il devait attendre patiemment que les choses reprissent leur place normale. Le cauchemar finira bien un jour.

À son réveil, il trouva sa chambre grouillant d'hommes en tenue treillis.

- Debout monsieur Gouama. Le tribunal vous attend pour une première audition.

Un tribunal ? Il se lava rapidement le visage et voulut même se brosser les dents.

- Pas de temps à perdre, la cour n'a pas de temps à perdre.

La cour. Gouama eut une attaque cardiaque et chut sur le sol. Le président de la cour n'était autre que le président Kodio, président de la république de Watinbow.

Gouama ouvrit les yeux, l'homme en blouse était sur lui. Les membres de la cour étaient toujours en place.

- Alors, monsieur le chef des mercenaires, on s'évanouit pour un rien ? Prenez place. La cour veut d'abord vous entendre.

Gouama, tel un automate s'avança. Il dépassa la chaise qui lui était destinée. Un militaire, la mitraillette relevée se mit entre lui et la table de la cour.

- Laisse-le venir. Tu vois bien qu'il n'est pas dangereux.

Gouama ne faisait même pas attention à l'arme pointée sur lui. Il voulait éclaircir le mystère qu'il vivait depuis des jours et des nuits.

Il tâta de sa main gauche la table de la cour, saisit un bras du général Kodio et observa longuement les cicatrices que celui-ci portait.

- Êtes-vous convaincu à présent ? Allez vous asseoir.

Gouama restait figé comme une statue. Le militaire en armes le fit asseoir.

- Je suis le général Kodio, président de la république, chef de l'État, ministre de la Défense… président de la cour martiale qui vous juge.

Les autres membres de la cour sont tous des membres du Comité directeur du comité militaire qui dirige le pays.

En attendant de parler de vos crimes contre le peuple, nous voulons d'abord vous entendre sur vos richesses. Dites-nous tout sur le trésor que vous avez amassé des années durant.

- Je ne parlerai que lorsque vous m'aurez dit comment je suis venu ici.

- Vous êtes venu en avion. Vous ne le saviez pas ? Un avion a des ailes et ça vole. Vous étiez monté à bord d'un Foker à 3 heures du matin à Zakro.

- Et comment suis-je venu ici, puisque ma destination était une ville de Zakro où je devais rencontrer le président Dagny ?

- Vous vous êtes trompé de destination, c'est tout.

Gouama soupira. C'était donc ça. Le mauvais pilote s'était trompé de direction. Mais tout n'était pas perdu, se dit-il. Kodio et son groupe s'intéressant à son trésor, il pouvait encore payer sa vie et sa liberté.

- Mon trésor est en Suisse et à Zakro. Mais il faut ma présence et mon chéquier est avec le président Dagny.

Les membres de la cour s'esclaffèrent.

Gouama perdit le peu de courage qu'il commençait à se donner. Ces rires cyniques ne présageaient rien de bon. Il reprit.

- Mon trésor est en lieu sûr. Si vous voulez…

La cour se tordait de rire.

Kodio coupa son rire et se fit sérieux.

- Cessons de plaisanter. Pour ne pas perdre de temps, jouons cartes sur table.

Gouama, ton compte en Suisse avait le numéro 22 42 30 à la grande Banque de Zurich. Tu l'as vidé et tu as placé l'argent à Zakro à la Banque Centrale. Ton compte est le numéro 78 725 au nom de Banta Sylla. Le petit compte que tu as ouvert à Marguerite en Suisse ne nous intéresse pas.

Ton chéquier de la Banque Centrale de Zakro est là.

Gouama ramassa le chéquier que Kodio venait de lui jeter. L'homme à la blouse blanche dut intervenir à nouveau pour le ranimer.

- Pouvons-nous continuer ? Gouama, cesse de t'évanouir à chaque minute pour nous éviter de perdre du temps.

Le ton de Kodio était devenu grave et menaçant.

- Ce que nous voulons savoir, ce sont les numéros de tes comptes bancaires en France, aux État-Unis, et à Watinoma.

Nous avons la liste de tes propriétés en Europe.

Inutile de nous parler aussi du trésor que tu avais caché dans ta salle de bain. Nous voulons savoir ce que nous ignorons. Nous t'écoutons.

Gouama resta muet, décidé à ne pas se laisser « berner ».

- Peut-être espères-tu encore quelques secours ? Je vais t'éclaircir la situation.

J'ai signé de nouveaux accords avec mon ami et collègue Dagny. C'est grâce à lui que nous avons pu te prendre. Tu sais qu'il est président du

comité d'administration de la puissante société diamantifère qui a des succursales sur tout le continent. Nous avons cédé le très riche gisement diamantifère découvert depuis deux ans dans le nord du pays. Oui, il y a deux ans que ce gisement a été découvert, seulement tu n'as pas été informé.

J'ai cédé cette mine à mon collègue Dagny de Zakro contre toi, plus 15% des bénéfices nets de l'exploitation et un accord d'assistance militaire. Donc de ce côté tu n'as plus rien à espérer. Tu vois bien que j'ai ton chéquier.

Tous ceux qui pouvaient faire quelque chose pour toi au sein de nos forces armées ont été soit tués soit arrêtés. Dans les jours prochains, les détenus feront des aveux. La fameuse agression des mercenaires que nous avons montée en collaboration avec des éléments de l'armée de Zakro était pour ça. Nous avons aussi arrêté de grands commerçants et certains de tes parents impliqués dans l'agression des mercenaires que tu organisas dans l'avion en prenant un breuvage au somnifère.

La cour s'esclaffa.

- Tu ne peux non plus espérer un soutien de monsieur l'Ambassadeur et de ton conseiller Marcel, ce sont eux qui nous ont incité à faire le coup. Au départ nous avions hésité. Mais ils nous ont convaincu quand ils nous ont donné des preuves que tu voulais signer des accords avec des pays communistes. Du communisme chez nous !

- Tu ne peux même plus espérer une simple indifférence de la part de la population. Si nous te laissons sortir après tout ce qui vient d'arriver, les gens te brûleront vif.

Je ne suis pas sûr que ta propre famille te porte actuellement en estime. Ta vieille dame s'est entichée en tout cas d'un jeune militaire qui monte la garde chez toi. Nous allons t'en donner des preuves. Caporal ! Apportez une vidéo et mettez cette cassette.

Gouama vit sa femme accrochée au cou d'un jeune soldat dans leur chambre conjugale. Quand elle commença à se déshabiller il crut qu'il allait s'évanouir à nouveau. Mais il tint le coup, assista à tous leurs ébats sexuels sur son lit et écouta sa femme le traiter d'arriviste, d'égoïste, d'assassin, etc.

- Coupez ! Vous avez vu ? Elle a poussé vos enfants à venir me demander pardon. J'ai accepté. Je leur ai expliqué qui était leur père. De nombreux charlatans leur ont révélé qui vous étiez et tous les crimes que vous aviez commis. Ils ont vu les langues et les cœurs humains séchés dans votre chambre, ainsi que les ossements humains.

Vous voyez bien Gouama, vous êtes seul sur cette terre. Tout le monde vous a lâché. Ah. J'oubliais votre fidèle Tiga. Il nous a envoyé deux cent millions de francs comme contribution quand nous avons lancé l'appel à tous les patriotes pour nous aider à entretenir nos dispensaires et nos hôpitaux.

En résumé, vous nous dites tout sur vos richesses et vous quitterez ce monde sans tortures.

- Je n'ai plus rien en dehors de ce que vous savez. Et c'est mieux ainsi. Faites tout ce que vous voulez de moi. Je mérite tout ce qui m'arrive. Je n'ai pas eu une vision claire du monde et de ma société. Les Romains disaient : « Malheur aux vaincus ».

- Pas de philosophie inutile. Nous voulons votre trésor. Nous vou…

- Si j'avais su, j'aurais utilisé cet argent pour soulager la misère de mon peuple en construisant des dispensaires et des écoles. Je ne le dis pas pour demander votre clémence. Je n'en veux pas.

- Tu n'en auras pas. Ça, c'est certain. Mais que tu le veuilles ou non tu diras ce que nous voulons entendre.

Qui t'a aidé à fuir ?

- Je n'étais pas chez moi pendant votre attaque. J'avais eu un rendez-vous avec l'un des sorciers qui sont venus vous raconter des choses sur moi. Quand j'ai entendu les coups de feu, je suis parti. Le sorcier et moi avons marché à travers la brousse, après avoir jeté notre véhicule dans le fleuve. Mon compagnon est parti à Watinoma.

- Trêve de bavardage. Où est le reste de ton trésor ?

- Je n'ai plus de trésor. Notre pays n'est pas si riche que ça. Ce que vous avez trouvé est un maximum que j'ai réuni grâce aux aides et aux prêts extérieurs.

Mais je pourrais vous enrichir autant que vous voudrez. Je pourrais vous faire découvrir une fabuleuse richesse.

- C'est ce que nous vous demandons depuis longtemps, monsieur Gouama. Allez-y, nous sommes tout ouïe.

- En fait il ne s'agit pas de richesse palpable ? Je voudrais vous faire cadeau d'un conseil. Je vais vous cons…

Le coup de poing du militaire secoua Gouama. Il s'étala de tout son long, mais se redressa l'instant d'après. Aucune larme ne coula sur son visage. Il ne piqua pas une de ses colères dont il avait le secret. Son calme intrigua les membres de la cour.

- Bravo monsieur Gouama ! Vous encaissez un magistral coup de poing sans broncher. C'est formidable.

- Je me propose donc de vous offrir un trésor sublime.

Le cogneur s'avança de nouveau, l'air menaçant.

- Laisse-le nous dire ce qu'il a à dire. Il ne perd rien pour attendre. Et puis le chat joue avec la souris qu'il veut dévorer.

- Je disais donc que la meilleure richesse, la vraie, la seule qui vaille la peine d'être recherchée pour un homme, surtout pour un responsable, c'est d'avoir une place dans l'Histoire de son peuple, de n'en être pas exclu.

L'âge d'un homme digne de ce nom ne devrait pas se calculer en années, mais en services rendus à son peuple. Donc chacun doit se débrouiller pour vivre. Malheur à tous ceux qui meurent pendant des années !

- Ainsi tu es devenu philosophe ! Maintenant que tu as perdu le pouvoir tu te fais donneur de leçons ?

- Je l'étais depuis longtemps, président Kodio. C'est ainsi que je n'ai jamais trahi mes amis. J'ai toujours été reconnaissant envers mes bienfaiteurs. Je n'ai jamais été un parjure.

Le président Kodio se dressa tout d'un coup. Sa chaise s'abattit sur Gouama qui n'avait rien fait pour se protéger.

- Debout, fils de chien !

Gouama se redressa péniblement. Un mince filet de sang coulait sur son front.

- Je te rends ton coup de pied que tu m'avais prêté quand tu jouais au petit président.

Le large et dur « Rangers » heurta violemment les reins de Gouama et le projeta loin en avant. Kodio le releva par les collets.

- Voici les intérêts du coup que tu avais osé porter à ton président.

Gouama fut projeté à nouveau.

Debout bâtard, fils de putain ! Prends ce livre. Gouama essuya le sang qui giclait de ses narines et prit le livre que Kodio lui tendait.

- Ouvre-le à la page cornée et lis la phrase soulignée en rouge. Lis vite, fils de bâtard.

Gouama essuya à nouveau son sang et lut : *« Quand les princes ont pensé aux plaisirs plus qu'aux armes ils ont perdu leur État ».*

Il se mit à feuilleter le livre.

- Fais ce que je te dis de faire. Lis la seconde page pliée.

- *« … il ne peut y avoir de bonnes lois, là où il n'y a point de bonnes armes. »*

- Continue.

- *« Un prince donc, ne doit avoir d'autre objet ni autre pensée, ni prendre aucune autre chose pour son art, hormis la guerre et les*

institutions et sciences de guerre ; car elle est le seul art qui convienne à qui commande. »

Gouama referma le livre, sourit et poursuivit.

- En écrivant *Le Prince*, Machiavel n'a fait qu'exprimer son point de vue par rapport à son époque sur l'exercice du pouvoir. Il a dit très exactement dans ce même livre, je cite :

« Toutes les choses du monde voient s'achever leur existence. » Il a ajouté : *« Et par l'ancienneté et la continuité du pouvoir, s'éteignent les souvenirs et les raisons des changements. »*

- Silence !

Un coup de poing envoya à nouveau Gouama au sol.

- Laissez-le général. Les cuisiniers vont s'en occuper, ne faites pas le travail à leur place.

Je me suis laissé dire qu'avant de mourir, un homme peut devenir un médium hors pair.

Gouama, as-tu fait un rêve, ou as-tu eu une vision depuis que tu es là ?

L'occasion était belle. Gouama la saisit sans hésiter.

- J'ai beaucoup rêvé la nuit dernière, je me suis retrouvé dans le grand marché de la ville au cours d'un rêve. Toutes les femmes y étaient nues comme Ève dans le jardin d'Éden.

- Ou comme ta femme attendant sur votre lit conjugal le petit soldat. Continue, on a compris.

- Elles étaient assises sur un tas d'habits et vendaient de la nourriture dans de grands plats avec de grandes réclames plantées au milieu : « Misère à la sauce corruption. Misère frite à la sueur. Ragoût de misère à la prostitution. Misère pilée à la sauce dictature. Misère »

- Arrêtes avec tes misères. Dis-nous ce que tu as vu d'intéressant.

- Je me suis rendu après à la boucherie. Elle était à l'université.

Sur les établis on vendait des animaux vivants.

On avait écrit boucherie, mais je pense que le terme qui convenait était abattoir. On y achetait les animaux vivants, et il fallait les tuer, les dépecer, laisser la viande et partir avec la peau.

- Tout cela ne nous intéresse pas. Qu'avez-vous vu concernant notre pays ?

- J'ai vu des foules en colère lyncher de faux prophètes. J'ai vu des référendums avec des résultats dépassant 99% des suffrages exprimés. J'ai assisté à de vrais procès…

- Ça devait être ce procès en cours.

- Non, c'étaient des peuples qui jugeaient.

- Ça suffit capitaine. Tu ne comprends donc pas qu'il est en train de se foutre de nous. Gouama, nous n'avons pas de leçons de morale à retenir de toi, ni sur le plan national ni sur le plan africain.

- Et je vais te le prouver. Caporal, vas dans mon bureau et ramène-moi le journal *Afrique nouvelle* n° 598 du 23 janvier 1959. Nous allons démontrer à Gouama qu'il est un parjure qui s'ignore.

Le caporal revint quelques instants plus tard. Kodio ouvrit le journal et lut :

« Je jure sur l'honneur, pour le respect de la dignité africaine, de défendre partout la Fédération du Mali, je le jure… »

« Par monts et par vaux, je me ferai le pèlerin, prêcheur infatigable de l'unité politique africaine, je le jure… »

« Et si, pour la Fédération du Mali, pour l'unité africaine, je dois accepter l'ultime sacrifice, je ne reculerai pas, je le jure ! »

Gouama, regarde bien cette photo. Tu es bien parmi ceux qui ont hurlé le 14 janvier 1959 à Bamako. Observe bien cette photo. Te voilà ici.

Alors où est la Fédération du Mali ? Où est l'unité politique africaine ? Tu es mal placé pour parler de parjure.

Gouama sourit et dit calmement :

- Les manœuvres diaboliques de l'impérialisme international pour balkaniser l'Afrique ont été tellement subtiles qu'il n'est pas donné à n'importe quel parvenu d'en comprendre les mécanismes aujourd'hui.

Pour analyser et comprendre les grandes séquences de l'histoire des peuples africains, il faut une certaine culture. Un bagage intellectuel, comme on le dit vulgairement. Or, bien des gens n'ont dans la tête et sur la tête qu'un simple chapeau ou un béret.

Le soldat déposa son arme. Gouama s'évanouit sous les coups de poing et les coups de pied.

À son réveil, il se trouva sur une table, solidement attaché et nu comme un ver. Deux géants à la mine patibulaire le fixaient. La cuisine, rêva-t-il tout haut.

- Je n'ai plus rien ailleurs comme fortune. Vous allez me torturer pour rien.

- Pas pour rien, cher Gouama. Nous allons nous amuser. Il faut bien de temps en temps.

L'homme avait saisi son sexe et y nouait un mince fil électrique qui passait autour de ses reins et dont un bout, long de plusieurs centimètres fut introduit dans son anus. L'autre bout fut relié à un interrupteur.

- Voyons si ça marche, dit le « cuisinier » en ricanant.

Gouama hurla de toutes ses forces. Il vomit. Une forte diarrhée se déclencha. Le fil retiré de son anus fut introduit sans ménagement dans son urètre.

- Ne branchez pas, arrêtez, je vais tout vous dire.

- Ah non ! on ne peut pas arrêter maintenant. Il te faut au moins deux coups, sinon il est inutile de t'amener à la cuisine. Même avec les femmes, je fais toujours deux coups pour commencer.

À la deuxième décharge Gouama s'évanouit.

À son réveil il trouva Kodio et ses compagnons de la cour autour de lui, calepin en main.

- Alors Gouama, on parle sérieusement où on continue la cuisine ?

- On parle sérieusement. Très sérieusement murmura-t-il. J'ai de l'argent en Amérique, plus précisément à la Boston Bank. Seulement mon chéquier est dans une banque suisse. Et ma présence est nécessaire.

- Donne les numéros des comptes.

- Ma présence est obligatoire pour ouvrir le coffre en Suisse.

- Combien de francs as-tu sur ton compte ?

- Plus de cent millions de dollars US.

- J'aime entendre ça ! Une fortune ! Nous allons vérifier ça.

Kodio décrocha son téléphone, composa rapidement un numéro.

- Allô, Monsieur Marcel ? Président Kodio à l'appareil. L'imbécile nous parle de la Boston Bank avec un chéquier dans un coffre en Suisse.

Il ment ? Rassurez-vous, il dira la vérité. Nous avons les moyens de le faire parler.

Monsieur Gouama, paraîtrait que vous mentez.

Vous allez repartir à la cuisine. Il manque du sel.

- Je vous dis la vérité. Marcel a toujours ignoré certaines de mes activités. Et je vous conseille une petite réserve vis-à-vis de ce monde qui gravite autour de vous.

Je sais que je vais mourir, mais je ne veux pas souffrir avant. Si vous voulez, Excellence, Monsieur le Président, je vous fais un testament et vous hériterez de tous mes biens. Laissez-moi me reposer pour avoir les idées en place afin de ne rien oublier.

Un silence s'établit.

Les membres de la cour se concertèrent à voix basse.

- Amenez-le dans la chambre et donnez-lui tout ce qu'il veut.

Ne pense pas avoir du temps en nous menant en bateau.

L'homme à la mitraillette ramena Gouama dans sa chambre. Il se laissa tomber sur le lit. Les larmes ne lui venaient plus. Il avait vu et entendu tant d'horreurs, qu'il ne savait plus quoi penser. L'ingratitude humaine. Il aurait

bien aimé raconter sa misère au monde entier et disserter sur l'ingratitude et la méchanceté des hommes.

La trahison : voilà tout ce dont l'Homme est capable.

Le souvenir de Mamadou et des pêcheurs lui vint à l'esprit. Il se rappela les conseils de Mamadou lui préconisant la prudence. Hélas, il était trop tard.

Une idée jaillit de son esprit. Il demanda à rencontrer le président Kodio en tête-à-tête.

- Que me veux-tu Gouama. Tu veux encore me mentir ?

Pour toute réponse Gouama sourit. Il avait pensé à tout sauf à une réponse favorable à sa doléance. Il voulait jouer sa dernière carte.

- Excellence, avant de mourir, j'ai voulu vous rencontrer pour vous présenter toutes mes excuses…

- Venons-en au fait. Si c'est pour solliciter ma grâce, je te dis que tu perds ton temps.

- Non, votre très grand honneur. Je ne mérite pas une telle magnanimité de votre part.

Comme vous le dites si bien Excellence, je vais aller droit au but. Avant de mourir, je souhaiterais obtenir de vous deux faveurs. Premièrement je souhaiterais que vous preniez ma fille Chantal en mariage.

Deuxièmement je serais comblé si vous seul, je dis bien si vous seul, héritiez de mes biens. C'est tout ce que j'avais à vous dire. Ne refusez pas à un condamné à mort ce dernier plaisir.

Bien sûr vous pouvez penser que je veux sauver ma tête. Détrompez-vous Excellence. J'ai vécu. Maintenant je souhaite que ma fille vive. Si vous ne voulez pas d'un mariage officiel, prenez-la comme maîtresse.

Avec mes biens, vous vivrez très heureux. Je signerai un faux testament pour tout le Comité militaire. Mais c'est à vous seul que je remettrai mes biens.

Le président Kodio resta un moment silencieux, passif.

Gouama en profita.

- Mon président je souhaite que vous réfléchissiez avant de donner votre réponse.

- Inutile, j'accepte. Tu seras satisfait. Mais…

- N'ajoutez rien Excellence. Je suis un homme comblé Je vous exprime toute ma gratitude. Que Dieu bénisse mon gendre et qu'il le garde longtemps en vie, c'est-à-dire au pouvoir.

Maintenant trouvez-moi un de mes cachets.

Le président Kodio ressortit.

Gouama fit un testament dans lequel il léguait toute sa fortune à sa première fille Chantal.

Il fit un autre testament dans lequel il léguait ses biens meubles et immeubles au Comité militaire, représenté par le lieutenant Samuel Nongowé, membre très influent du Comité. Après il but une bonne rasade de whisky et se mit à siffloter, satisfait.

Le président Kodio laisserait-il exécuter un beau-père aussi généreux ? Il pourrait accorder sa grâce à l'homme dont le sang coulera dans les veines de certains de ses enfants.

Un soldat entra.

- Que désirez-vous manger ce soir monsieur Gouama ?

- Je laisse le soin aux cuisiniers de me faire la surprise. Seulement je veux que le repas soit accompagné d'un bon vin. En attendant, je veux un bon whisky avec des glaçons.

- Tout de suite monsieur Gouama.

Le soldat sortit.

Gouama sourit. Peut-être allait-il réussir à sauver sa tête. Tout espoir n'était pas perdu. La preuve, il avait tout ce dont il avait besoin.

Après quelques gorgées de whisky, il devint plus enthousiaste. Il se mit à rêver de liberté. Kodio trouvera certainement une raison pour le défendre aux yeux du Comité. Il n'avait qu'à repousser la date du procès. Les peuples ont tellement la mémoire courte, qu'ils oublient rapidement les crimes les plus odieux.

Plus Gouama buvait, plus il lui était évident qu'il avait sauvé sa vie en faisant cette proposition à Kodio. Il se félicita d'avoir eu cette idée géniale. Pour fêter son succès, il vida la bouteille de whisky et s'endormit, le cœur léger.

Une heure plus tard, une vive douleur sur sa joue gauche le réveilla.

- Enfin ! Nous pensions que vous étiez déjà mort monsieur Gouama. C'est pourquoi nous vous avions brûlé avec la cigarette. Toutes nos excuses.

Je suis venu vous dire adieu. Le Comité Militaire a décidé que vous serez fusillé dans une heure.

Gouama sortit de sa léthargie. L'alcool et le sommeil se dissipèrent.

- Mon Président, seigneur Kodio, mon dieu Kodio, sauvez-moi. Je ferai tout ce que vous voulez.

Il rampa entre les jambes de Kodio, passa sa langue sur ses souliers en sanglotant.

- Debout Gouama. Nous n'avons pas voulu prendre de risques inutiles, en te laissant en vie. Dans nos pays du tiers-monde, tout est aléatoire. Les

peuples sont capables de brûler demain ce qu'ils adorent aujourd'hui, et vice-versa. Ils font de leurs tyrans des héros avant de les détruire. Nos peuples sont comme des veuves : 99% du temps, elles regrettent leur ancien mari, même si elles en ont un nouveau plus gentil. Donc pas de risques inutiles à courir.

Ceux qui réclament ta tête aujourd'hui seront les premiers à l'absoudre demain, à te trouver des excuses pour tes crimes. « C'était un bon président. C'est son entourage qui l'a induit en erreur… ». Que ne diront-ils pas pour faire d'un diable comme toi, un ange ? Nous ne pourrons jamais empêcher des idiots de te trouver je ne sais quelle vertu. Seulement nous préférons que ce soit à titre posthume.

Je m'engage à épouser ta fille. C'est dommage mais je suis obligé de te faire exécuter, toi, mon futur beau-père.

Tu sais mieux que moi qu'en politique, il n'y a pas de morale. Tuer qui vous gêne est une loi de la nature, je veux dire de la politique. Je te souhaite beaucoup de courage. As-tu quelque chose à ajouter ? Gouama hurla de toutes ses forces.

- Pitié, pitié, ayez pitié de moi, je ne veux pas mourir. Je veux vivre. Il se mit à genoux, le visage baigné de larmes, les mains jointes, il implora Kodio, la voix haletante. Pour toute réponse celui-ci sortit.

Nous revenons dans trente minutes dit un soldat en sortant, sourire aux lèvres.

* * * *

Seul, Gouama commença à tourner dans la chambre. L'horloge murale marquait 4 heures 27. Il fallait qu'il s'évadât. Il tâta le mur. Pas d'issue. Il n'y avait rien à faire. Il allait être fusillé après avoir vécu intensément. Triste destin. Fusillé comme un vulgaire bandit de grands chemins, après avoir connu la gloire, les honneurs, le bonheur dans toute sa plénitude ? Non. Il hurla de toutes ses forces, les mains sur la tête.

À quoi a servi le titre de président qu'il porta pendant des années ? À rien. Un morceau de plomb allait tout détruire.

La vie, la vraie vie, c'est celle du soir de l'existence humaine. Car une heure de souffrances balaie aisément un siècle de bonheur, se murmura-t-il.

Mourir ? Non ! Il grimpa sur une armoire et tâta de nouveau le mur. Il était dur. S'il avait su, il aurait fait un passage secret quand il construisait

cette présidence. Mais hélas, il n'y avait pas pensé. Ce geste lui aurait sauvé la vie. À présent tout était fini.

Il sauta de l'armoire et entra sous le lit et se recroquevilla. S'il pouvait se rendre invisible ! Il se rappela qu'un jour il avait rejeté un boubou magique que Tiga lui avait proposé et qui aurait eu des vertus magiques capables de rendre invisible son porteur. Il se rappela qu'un jour il avait bu une décoction à base de poudre noire pour être invulnérable aux balles de fusil.

Mais valait-il mieux ne pas être amené au champ d'exécution. Il sortit précipitamment de sa cachette et se mit à fureter dans la chambre, à la recherche d'une nouvelle cachette. Il ouvrit une armoire avec ses doigts plâtrés, jeta pêle-mêle livres et documents, s'y pelotonna. Il se voulait tout petit.

Il nageait. La morve, les larmes et la sueur se rencontraient en ruisseaux sur la poitrine. Il lui était impossible de refermer l'armoire. Il sortit et rentra sous le lit.

Des pas se rapprochaient de la porte. Il les sentait résonner sur le sol. Il sortait de dessous le lit et se mit entre le sommier et le matelas. Les pas martelaient toujours. Il les sentait dans sa poitrine et sur ses tempes. Il s'aplatit contre le sommier, coupa sa respiration et attendit. La porte ne s'ouvrait pas.

Et s'il tentait de l'ouvrir ? Peut-être réussira-t-il. Une sentinelle ou deux le gardaient peut-être. Elles accourraient au moindre bruit. Mais il fallait essayer.

Il s'apprêtait à se lever quand une clef claqua dans la serrure et dans son cœur. Bruit infernal.

- Il est l'heure, monsieur Gouama. Mais où est-il ?

Gouama s'aplatit de plus belle. Silence.

- Sentinelle, est-il sorti ? Si vous l'avez laissé fuir vous serez fusillé à sa place.

- Non mon lieutenant. Il est toujours dans la chambre. Il a essayé de se cacher quelque part.

- Fouillez partout.

Les portes des armoires claquèrent. La grande couverture qui débordait du lit fut arrachée. Gouama se confondit au sommier. Mais déjà une main soulevait le matelas. La main avait touché ses orteils. Cette main satanique, instrument qui faisait…

- Allons, Gouama, vous jouez à cache-cache ? Debout, le temps presse. Bientôt il fera jour et très chaud. C'est bon de voyager dans la fraîcheur du matin. Surtout si la route est longue.

Gouama se mit à hurler et à demander la grâce du président Kodio. Il sollicita la prison à vie, en vain.

Les deux sentinelles l'empoignèrent solidement et le traînèrent dehors.

À la vue du camion bourré de soldats armés, il s'évanouit. Cette fois, l'homme en blouse n'intervint pas.

À son réveil, Gouama était au champ d'exécution. Le pourpre du soleil naissant avait teint l'horizon. Les oiseaux de leurs gazouillis saluaient le nouveau jour en gestation. Triste et inconscient requiem. Ses oreilles bourdonnaient, sa vue se brouillait.

Il put pourtant voir venir à lui un homme qu'il connaissait bien. Combien de millions de francs avait-il donné à cet homme ? Cet homme à la longue robe qui s'avançait à pas comptés vers lui. Il eut encore l'énergie nécessaire d'exploser dans une crise de colère.

- Arrière satane ! Satan laisse-moi mourir en paix. Fils du grand Corrupteur, arrière.

Je vous attendrai tous là-haut, toi, tes semblables et ces ingrats au pouvoir. Soyez maudits. Maudits ! Mille fois maudits !

Votre tour viendra. Vous payerez comme moi. Plus que moi ! maudits !

Paul, tu n'es pas un prêtre. Tu es un diable, le diable. Toi, ton évêque, ton cardinal et tous les autres, vous m'aviez au nom de la lutte contre le communisme.

Un soldat lui noua rapidement un bâillon. Un bandeau lui ferma violemment les yeux. Il fit des efforts pour déchirer le bâillon de ses dents et crier son dépit et sa haine. Il ne réussit jamais, avant la tombée brutale du silence.

FIN